This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

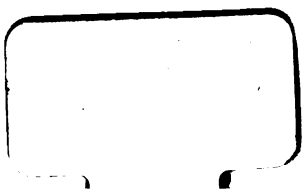
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07495721 2



NFG

Gessner

ŒUVRES
DE
SALOMON GESSNER.

DIJON, de l'imprimerie de P. Causse.
An 3e. —

ŒUVRES

DE

SALOMON GESSNER.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

M. DCC. XCV.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

LE poëme dont je donne la traduction, est de Gessner, imprimeur-libraire à Zurich, qualité qui, comme on le sait par l'exemple des Estiennes, ne déroge pas à celle d'érudit et de bon écrivain. Plût à Dieu même que toutes les espèces de professions, qui ont, comme ces deux-là une sorte de dépendance et connexité nécessaires, fussent ainsi réunies dans les mêmes personnes! On n'entend parler que du désaccord et des débats des auteurs avec leurs libraires; des comédiens avec leurs poëtes dramatiques, des médecins avec les chirurgiens, des

avocats avec les procureurs. Réunissez chacune de ces professions à celle qui la touche, vous rétablissez l'accord et la paix. La librairie singuliérement permise aux auteurs, releveroit cet art, en augmenteroit l'émulation et la noblesse. L'auteur, curieux de sa production, ne négligeroit ni soins ni dépenses dans l'exécution typographique, pour la faire paroître au public d'une maniere décente. Gessner, au talent d'écrire et d'imprimer, joint encore celui de graver sur cuivre. C'est toujours lui qui a exécuté les frontispices et les vignettes de ses ouvrages. Il a donné son poëme pour la premiere fois en 1758, en caracteres romains, comme il avoit fait ses autres ouvrages, qui tous sont exécutés avec la derniere élé-

gance. Je n'imagine pas ce qui pourroit empêcher le reste de l'Allemagne de suivre cet exemple. On n'a rien de raisonnable à alléguer en faveur de l'ancien caractere allemand, qui n'approche pas du romain, pour la beauté du coup-d'œil et la netteté. Sa premiere édition a été bientôt suivie d'une seconde en même caractere, et celle-ci d'une troisieme en lettres allemandes, en faveur de ceux qui les préferent encore aux romaines. La seconde et la troisieme ne different que par la forme des caracteres : mais elles sont les mêmes pour le fond des choses ; elles ne different même toutes deux de la premiere que par de légeres corrections, qui cependant les améliorent assez sensiblement pour les rendre préférables à celle de 1758.

Trois éditions en un an suffisent pour faire juger que ce poëme a été goûté en Allemagne : il ne m'appartient pas de prédire s'il le sera autant ici, où son sort dépend de deux points que j'aurois mauvaise grace à décider. La France jugera-t-elle comme l'Allemagne ? Ma traduction n'aura-t-elle pas défiguré l'original ? Comme Allemand, je suspends mon jugement sur la premiere question ; comme traducteur, je ne puis sans présomption prononcer sur la seconde. Une chose au moins que je sais, c'est que ce poëme paroîtra ici tout neuf, par sa structure, sa forme, son ton : c'est toujours un mérite pour la France. Je crois que la communication des diverses nations de l'Europe, les unes avec les autres, pourroit

leur servir entre autres choses à persuader à chacune d'elles qu'il peut y avoir des genres admissibles, sur lesquels elles ne se sont pas exercées. Qui sait si, après avoir trouvé à notre poëme un air un peu neuf, on ne s'accoutumera pas à trouver que cet air ne lui messied pas? Qui sait même si on ne viendra pas un jour à en faire de pareils? Ce seroit en ce cas une richesse acquise à la littérature française.

Le sujet du poëme est la mort d'Abel, qui est l'événement le plus remarquable de l'histoire sainte, après la chûte de nos premiers parens dont il est la suite et l'effet. Le poëte a eu l'art d'en augmenter encore l'intérêt, par la maniere vive et tou-

chante dont il manie les diverses passions, et par les grâces et la vérité qu'il met dans ses peintures, lorsqu'il décrit les mœurs des premiers hommes qui ont habité la terre.

A juger ce poëme suivant les règles strictes de l'Épopée, on en trouvera peut-être le plan un peu irrégulier, et la fiction principale bien au-dessous de celle de Milton : mais on sera dédommagé par les fictions accessoires et les tableaux de sentimens ; car pour les peintures vraies et naïves, il égale au moins le poëme anglais.

Parmi les poëtes allemands, qui ont honoré ce siecle par les productions de leur génie, les Suisses se sont particuliérement distingués ; et Gessner est le second de cette nation qu'on fait connoître en France.

Le premier est Haller ; c'est lui qui, depuis Opitz, a contribué le plus efficacement à la restauration de la poésie allemande, par la régularité du plan, par la noblesse et la force des pensées, par la justesse et la précision des termes. Tous les poëtes du siecle passé, excepté le baron de Canitz, s'étoient abandonnés, sans regles ni frein, à une verve insensée ; ce qu'ils pouvoient avoir de bon, étoit gâté par des tournures lâches et difficiles ; et, même en les estimant, on ne pouvoit les lire sans ennui. Depuis Haller, plusieurs de ses compatriotes se sont distingués dans la même carriere. Zurich seul contient une pépiniere de savans et de beaux esprits, qui à l'envi cultivent les lettres dans le

sein de la paix, de l'aisance et de la liberté. De ce nombre, sont les Breitigger, les Bodmer, qui les premiers ont éclairé leur pays du flambeau de la saine critique. L'art poétique et le traité des comparaisons, du premier; les observations critiques sur les portraits poétiques et le traité du merveilleux dans la poésie, du second, ont beaucoup perfectionné le goût en Allemagne. Les bons ouvrages le forment déja : mais rien ne l'affine et ne l'épure, comme les observations judicieuses, par lesquelles des hommes de génie, fixant notre attention sur les défauts et les beautés de chaque production, nous découvrent avec finesse et sagacité les raisons et la source des uns et des autres. Bodmer est encore auteur

de plusieurs ouvrages de réputation, entr'autres d'un recueil de poésies, et d'un poëme épique, intitulé Noé. Wiéland, qui depuis dix ans habite cette même ville, s'est aussi rendu célebre par des poëmes moraux et philosophiques. J'en passe sous silence beaucoup d'autres, pour revenir à Gessner, qui, bien endeçà de l'âge où les jeunes gens sont réputés hommes, étoit déja un homme illustre.

Avant sa mort d'Abel, il s'étoit fait connoître avantageusement par son Daphnis, roman pastoral, dont il a paru une traduction française en 1756, à Rostock, et par ses idylles. Il ne se contente pas d'y tracer les mœurs de tel ou tel berger, dont le portrait nous importeroit peu : il

nous y présente en général le tableau entier de la vie champêtre, avec tous ses charmes. Personne ne rend mieux que lui la belle nature. Aussi reconnoîtra-t-on, par la lecture de sa mort d'Abel, que les endroits où il excelle, sont ces images riantes de la nature présentée dans son beau. Mais son objet principal est toujours de faire sentir à ses lecteurs les attraits de la vertu, avec le même degré de force qu'il les sent lui-même.

Rien de plus naïf que le ton qui regne dans les idylles de Gessner; c'est par-tout le langage de la nature, ses bergers n'ont jamais plus d'esprit qu'il ne convient à des bergers d'en avoir: mais pour les nobles sentimens de vertu et de bienfaisance, qui ne sont pas interdits aux bergers, la

manière affectueuse et touchante dont il les rend, fait infiniment d'honneur à son cœur.

Tous les ouvrages de notre auteur sont écrits en prose mesurée, genre particulier dont la langue allemande est plus susceptible qu'un autre; genre mitoyen entre les vers et la prose commune; genre qui a presque toute l'aisance de celle-ci, avec une bonne partie des agrémens de ceux-là: genre qui est à Gessner seul, et en quoi n'a réussi aucun de ceux qui ont voulu l'adopter d'après lui.

Avant que de finir, écrivant en un pays où la poésie est timide dans ses fictions, je dois quelques mots au public, pour justifier la manière dont la catastrophe est amenée dans notre poëme. Le texte dit formelle-

ment que Caïn attira son frere dans les champs *, sous prétexte de promenade; et qu'Abel ayant accepté la partie, Caïn le tua : au lieu que, dans le poëme allemand, le meurtre d'Abel paroît plutôt l'effet d'une fureur subite, qu'un assassinat prémédité. Un historien seroit inexcusable, en rapportant un fait consigné dans l'histoire sainte, d'y faire la moindre altération; mais, comme l'a très-bien remarqué l'auteur lui-même dans sa préface, on ne tient pas tant rigueur à un poëte, parce qu'on le regarde comme un écrivain sans conséquence en matiere de faits : vérité si reconnue, que l'assemblage des faits dont un poëme est composé, s'appelle com-

* Voyez la Genese, ch. IV, v. 8.

munément fable. L'historien est l'esclave des faits, mais les faits sont à la discrétion du poëte : il les augmente ou les diminue, suivant l'usage qu'il prétend en faire. La nôtre avoit besoin que Caïn parût moins méchant qu'il n'est dans la bible, pour intéresser la pitié en sa faveur, et montrer les ressources que peut trouver un coupable dans la miséricorde divine.

Pour revenir à ma traduction, je crois bien être resté quelquefois au-dessous de la beauté de l'original, ou je serois le premier traducteur à qui cela ne seroit pas arrivé. La langue allemande a des hardiesses que non-seulement je ne pouvois pas, mais que je ne devois pas rendre en français. Il m'a donc fallu en quelques

endroits affoiblir les images, en choisissant à dessein des expressions moins énergiques. J'ai tâché seulement de racheter ces légeres altérations par des compensations, de maniere que la somme des beautés fût à-peu-près la même dans les deux langues. Ai-je réussi ? On en jugera, l'original à la main.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

RISQUER un poëme après n'avoir donné que des pastorales, c'est une entreprise bien hazardeuse. J'ai cru pourtant que l'un n'excluoit pas nécessairement l'autre, et qu'après avoir chanté sur un ton simple, il étoit au moins permis d'essayer si l'on ne pourroit pas s'élever à un plus sublime. Il me semble qu'un auteur devroit toujours avoir cette curiosité. On borne trop les talens. Parce qu'un jeune poëte en aura marqué dans un genre, on veut l'y concentrer, comme si d'y avoir réussi faisoit preuve qu'il n'eût de verve et d'aptitude que pour ce genre seul; tandis que souvent

c'est moins la trempe de son génie qui l'y a déterminé, que des circonstances accidentelles, où le hazard a eu plus de part que le choix. Je ne dis pas qu'on doive lui savoir gré d'avoir pris un vol plus haut : mais j'assure qu'il est payé comptant des peines de son entreprise, par le plaisir d'avoir mis à fin un ouvrage de plus longue haleine. Promener sa pensée sur une grande variété de faits ; remonter jusqu'aux premiers principes des actions pour en démêler les motifs, soutenir les caracteres de tous les personnages ; et par une suite d'événemens bien liés, les faire atteindre à leur but, c'est une occupation dont rien ne peut égaler les charmes. Le poëte fouille dans la nature entiere, où il trouve, soit parmi les êtres existans, soit parmi les pos-

sibles, une multitude infinie d'images, dont il orne artistement son objet chéri. Les mouvemens délicieux dont son ame est émue, en réveillent l'activité, qui, sans ces puissans mobiles, seroit peut-être toujours restée dans l'inertie.

Quelques-uns diront peut-être : » N'aurons-nous donc plus à la fin » que des poëmes ou des tragédies ? » Mais qu'ils se rassurent. J'ai observé que ce genre de travail flattoit beaucoup plus un auteur, par la diversité, l'assemblage et la grandeur des matériaux qu'il emploie, que ne feroit un ouvrage moins considérable : je pourrois même étendre le charme jusqu'au lecteur, et supposer qu'il le partage avec le poëte. Mais, quoi qu'il en soit, il ne se trouvera toujours qu'un petit nombre d'écrivains, qui aient assez de loisir et de courage pour em-

brasser et suivre constamment un plan étendu. La plupart en seront détournés par des occupations d'une nature différente ; d'autres, faute de résolution, quitteront ces routes escarpées, pour se livrer aux douces inspirations d'une muse plus accessible. Ainsi rien ne nous empêche d'espérer toujours des chef-d'œuvres dans tous les genres de poésie : car je n'entends en dépriser aucun ; et lorsque je souhaite que nous ayons plusieurs Homeres ; je n'en suis pas moins, avec tout l'univers, l'admirateur d'Ésope et d'Anacréon.

Quelques-uns s'étonnent, d'autres se scandalisent de ce que j'ai fait choix d'un événement tiré des livres saints. A ceux-là je réponds que, fait pour fait, un événement tiré de la bible en vaut bien un qu'auroit fourni la mythologie ; et qu'il a en outre l'avantage

d'être plus intéressant pour des chrétiens, qui respectent les saintes écritures. Quant à ceux qui s'en scandalisent, ce sont sans doute des gens de l'autre siecle, qui peu familiarisés avec la nouvelle poésie allemande, dont ils ne jugent que par les rapsodies informes de l'ancienne, croient que la dignité de la religion est dégradée par les vers; ils seroient excusables de le croire, si les vers qu'on fait à présent, étoient du ton de ceux qu'on faisoit au temps de nos peres. Les poëtes d'alors, si l'on en excepte un très-petit nombre, n'étoient que des plaisans à gages, faits pour amuser la noble nation allemande. Répondons à ces censeurs prévenus, car pour ceux qui, après avoir lu ceux de nos poëmes, dont les sujets tirés de la bible étoient traités avec la noblesse et la dignité

qu'ils exigent, loin d'en sentir le mérite et la beauté, ont crié à la profanation : puisqu'ils portent le défaut de goût et de sentiment à un point si révoltant, ce seroit se compromettre que de leur répondre ; ce seroit prétendre éclairer un aveugle avec un flambeau : répondons, dis-je, aux autres, qui ne blâment cet alliage de la poésie, avec les faits consacrés par les livres saints, qu'à cause du peu d'idée qu'ils ont de notre poésie actuelle, qu'il n'est pas de la nature de la poésie de déshonorer les sujets pieux dont elle s'empare ; qu'elle n'est au-dessous de pareils sujets, que quand on l'a laissée avilir; mais que, rappellée à sa dignité, elle est faite pour être, et a toujours été l'interprete de la religion ; qu'elle lui a rendu de grands services, et qu'il n'est pas de langage

plus propre pour élever l'ame à des sentimens d'honneur et de piété. Son effet naturel est d'éclairer l'entendement, de corriger les affections vicieuses du cœur, de rendre les hommes vertueux et sensibles pour le beau. Loin de tourner l'esprit à la licence et à l'obscénité, elle ennoblit jusqu'à ses plus frivoles badinages. Je méprise au moins toute poésie qui n'auroit pas ces caracteres.

Celle qui les a, ne fait point tort à la religion, en lui empruntant des faits pour les chanter. Elle les prend dans cette source sacrée, parce que cette origine les rend incontestables pour quiconque a le bonheur d'être chrétien ; parce qu'étant regardés comme constans, ils en ont bien plus d'intérêt ; parce qu'ils font voir clairement quelles influences la véritable

religion a sur l'homme dans les diverses situations de sa vie. Elle présente l'histoire sainte par ses endroits les plus saillans, met à profit, pour en augmenter la crédibilité, les circonstances les plus convaincantes et les réflexions les plus instructives. Il est bien vrai que les génies médiocres qui entreprendroient de pareils ouvrages, pourroient plutôt nuire à la religion que la servir. Mais toute mauvaise interprétation des livres saints n'a-t-elle pas le même inconvénient ? et faudra-t-il pour cela défendre de les interpréter ?

En un mot, c'est une liberté que toutes les nations se sont donnée : et dans les deux communions, la catholique et la réformée, on a également permis les représentations des pieces dramatiques, tirées de la bible, plus

excusables par la bonne intention des auteurs, que par le mérite de leur poésie.

Qu'on ne dise pas que, par cette licence, la bible à la fin se trouvera convertie en fable. Je demande si jamais aucune histoire a eu ce sort-là? Homere et Virgile ont chanté des événemens de l'histoire ancienne : y a-t-il eu pour cela des gens assez stupides pour aller chercher la vérité de cette histoire, ou dans Homere ou dans Virgile, et pour oublier la différence d'entre un historien et un poëte?

Il y a aussi dans le monde une classe d'hommes aimables et galans, à qui ne sauroient plaire des personnages qui parlent d'un ton grave et religieux, qui ne songent jamais à faire étalage d'esprit. Mieux ces per-

sonnages seront caractérisés suivant leurs usages, leurs sentimens et leurs idées, moins ils auront d'attraits pour tout ce qu'on appelle beau monde. Quel langage! quelles mœurs! Aux yeux de pareils juges ils doivent paroître aussi ridicules que les mœurs des héros d'Homere le paroissent aux détracteurs des anciens, précisément parce qu'elles sont anciennes. Par rapport à ces hommes du siecle si galans et si polis, moi, qui me pique aussi d'être poli et galant, pour avoir leur suffrage qui m'importe fort, et mériter leurs bonnes graces, j'ai résolu de traiter le même sujet d'une maniere qui leur convienne mieux. J'aurai soin d'y amener une intrigue amoureuse; car qu'est-ce qu'un poëme épique sans ce piquant épisode? Abel sera un jeune seigneur bien maniéré,

bien doucereux. Caïn sera un capitaine Cosaque ou Hongrois, à leur choix; et Adam ne dira rien que puisse dire en bonne compagnie un Français d'un âge fait, qui connoît le monde.

Paulò majora canamus :
Non omnes arbusta juvant, humilesque myricæ.

VIRGIL. Ecl. IV.

ŒUVRES
DE GESSNER.

LA MORT D'ABEL.
POÈME.

LA MORT D'ABEL.

CHANT PREMIER.

Je voudrois chanter en vers sublime les aventures de nos premiers parens, après leur triste chûte, et célébrer celui qui le premier rendit sa poussiere à la terre, immolé par la fureur de son frere. Repose-toi désormais, doux chalumeau, avec lequel je chantois autrefois l'agréable simplicité et les mœurs de l'homme champêtre. Viens à mon secours, noble enthousiasme, qui remplis l'ame du poëte, rêvant seul dans une paisible retraite, ou dans l'obscurité des bois, ou près d'une fontaine bordée d'arbrisseaux, tandis que, durant le silence de la nuit, la lune éclaire le monde de son pâle flambeau. Dès que le saint transport s'empare de lui, son imagination prend un essor vigoureux; et, traversant d'un vol hardi la région des substances

créées, elle pénetre jusques dans l'empire éloigné du possible; elle découvre par-tout le merveilleux qui saisit, et le beau qui enchante. Chargées de riches trésors, elle revient construire et arranger ses divers matériaux, pendant que la raison économe, combinant tout, en regle l'usage. C'est celle-ci qui choisit et rejette, n'admettant que ce qui forme des rapports harmoniques. Tandis que cette noble ardeur trompe les veilles du poëte, les heures, les précieuses heures lui échappent rapidement. O digne occupation des grandes ames, constance louable, que de veiller au chant nocturne de la cigale, jusqu'au lever de l'étoile du matin, pour s'acquérir l'estime et l'amour de ceux dont le goût épuré sait priser chaque beauté, et pour exciter des sentimens de vertu dans les cœurs sensibles! Il est bien juste que la postérité honore et couronne l'urne d'un poëte qui a consacré ses talens aux mœurs et à l'innocence. Son nom ne périra point; sa réputation est toujours florissante, pendant que les trophées d'un conquérant pourrissent dans la

poussiere, et que le mausolée superbe d'un prince sans mérite, vieillit ignoré au milieu d'un désert, parmi les buissons d'épines, couvert d'une mousse grisâtre, sur laquelle le voyageur égaré ne se repose que rarement. Il est vrai que peu de ceux qui ont entrepris de chanter ces dignes objets, ont obtenu de la nature le don de les bien chanter : mais c'est déja un effort louable de l'avoir tenté. J'y consacre mes promenades solitaires, et tous mes instans de loisir.

Les heures paisibles ramenoient l'aurore au teint de rose, et rabattoient les vapeurs de la nuit sur la terre ombragée : le soleil, dardant ses premiers rayons de derriere les noirs cedres de la montagne, teignoit d'un pourpre étincelant les nuées qui nageoient dans le vague des airs, encore foiblement éclairés ; lorsque Abel et sa bien-aimée Thirza sortirent de leur cabane pour se rendre sous le prochain berceau, tissu de jasmin et de roses entrelacées. L'amour le plus tendre et la vertu

la plus pure répandoient un doux sourire dans les beaux yeux bleus de Thirza, et des grâces attrayantes sur l'incarnat de ses joues, pendant que les ondes de sa blonde chevelure descendoient sur son cou d'albâtre, ou, se jouant sur ses épaules, ornoient sa taille fine et déliée ; c'est ainsi qu'elle marchoit à côté d'Abel. Le front élevé du jeune homme étoit ombragé par les boucles de ses cheveux bruns, qui ne passoient pas ses épaules. Un air de réflexion et de pensée se mêloit agréablement à la sérénité de ses regards ; il marchoit avec cette grâce aisée qu'a un ange, lorsqu'il s'enveloppe dans un corps opaque pour se rendre visible aux mortels, et que, chargé d'un bon message de la part du Seigneur, il doit apparoître à quelque homme pieux qui implore le ciel dans la solitude. Il est, à la vérité, voilé d'un corps de forme humaine ; mais le voile est d'une beauté si ravissante, qu'on voit à travers briller l'ange. Thirza le regarda avec un tendre sourire, en lui disant : » O mon bien aimé ! maintenant que les oiseaux se

réveillent pour le chant du matin, chante-moi, je te prie, le nouveau cantique que tu fis hier aux pâturages. Qu'y a-t-il de plus gracieux que de louer le Seigneur par des chants ? Oh ! quand tu chantes, mon cœur, plein d'un saint transport, en palpite. Rien ne me charme comme de t'entendre exprimer en termes propres, des sentimens que j'éprouvois, mais que je ne pouvois pas rendre. » Abel lui répondit, en l'embrassant : » O ma Thirza ! ce que ta belle bouche demande, va t'être accordé. Dès que je lis ton desir dans tes yeux, je m'empresse de le remplir. Asseyons-nous sur cette tendre mousse, et je chanterai le cantique. » Ils s'assirent l'un à côté de l'autre dans le berceau aromatique, dont le soleil du matin doroit l'entrée, et Abel commença ainsi son cantique :

» Retire-toi, ô sommeil ! des yeux de tous les êtres ; fuyez, songes volages. La raison commence à reparoître, et rend la clarté à l'ame, ainsi que le soleil du matin rend la lumiere aux campagnes. Nous te

saluons, aimable soleil, toi qui parois derriere les cedres; tu répands les couleurs et les charmes sur toute la nature, et chaque beauté vient nous sourire avec des grâces rajeunies. Retire-toi, ô sommeil! des yeux de tous les êtres; fuyez, songes volages, vers les ombres de la nuit. Où sont-elles les ombres de la nuit? Elles se sont retirées dans le fond des forêts et dans les antres des rochers, pour nous y attendre; nous les y trouverons dans d'épais berceaux, avec une fraîcheur récréative pendant l'ardeur du midi. Là-bas où le matin a réveillé l'aigle le premier, là-bas sur les sommets éclatans des rochers, et sur le front brillant des montagnes, quelles exhalaisons se mêlent à l'air serein du matin, ainsi que la fumée des holocaustes s'éleve de dessus l'autel! C'est la nature qui célebre l'ouverture du jour, et qui fait au Dieu créateur, des sacrifices d'actions de graces. Chaque créature doit le louer, lui qui produit et qui conserve tout; c'est pour le louer que les fleurs naissantes exhalent, dès le point du jour,

leurs parfums odorans ; c'est pour lui que les chœurs divers des oiseaux chantent du haut des airs, ou du sommet des arbres, à la vue du soleil levant ; c'est pour l'honorer que le lion sort de sa caverne, et fait retentir les déserts de ses terribles rugissemens. Loue, ô mon ame ! le Dieu créateur et conservateur. Que le cantique des hommes s'éleve vers toi, Seigneur, avant ceux des autres créatures ; que l'homme te loue, pendant que les oiseaux sommeillent encore sur les sommets et dans les bocages. Que mes chants solitaires les préviennent dès la naissance du crépuscule, et invitent tout ce qui existe à louer le Créateur ! Oh ! que ta création est magnifique ! tu nous y développes gracieusement les vues de ta sagesse et de ta bonté. Chacun de mes sens puise des transports dans cette mer infinie de beautés, et les fait couler à mon ame ravie. Comment pourra-t-elle balbutier ses louanges ? Qu'est-ce qui t'a obligé, ô Tout-puissant, de sortir du silence sacré qui environnoit ton trône, d'appeller des êtres du néant, et de tirer

de la nuit cet univers immense ? Ce fut ta bonté infinie ; tu voulois faire naître et rendre heureux des êtres hors de toi. O toi, matin ! quand le soleil, dégagé des vapeurs de l'horizon, chasse la nuit devant ses pas, quand ensuite la nature brille d'une beauté rajeunie, et que toutes les créatures, qui étoient livrées au sommeil, se réveillent pour tes louanges ; alors tu es pour moi une vive image de la création. Tu me peins ce premier matin où le créateur étoit porté au-dessus de la terre naissante. Un vaste silence régnoit sur la surface inhabitée de notre globe, lorsque le créateur fit entendre sa voix : aussi-tôt une armée infiniment variée en beautés, s'élance dans les airs, portée sur des ailes bigarrées, ou cherche les ombres des forêts : son chant perçant retentit à travers les bois étonnés ; et l'air bruyant répete les louanges du créateur. Même prodige, lorsqu'il fut porté de nouveau au-dessus de la terre, et qu'il y appella les animaux. Il fit entendre sa voix, et aussi-tôt les

mottes se développant, formerent des figures innombrables; la terre animée se mit à sauter sur la verte prairie, sous la forme d'un cheval vif, qui secoue sa criniere en hennissant; moitié terre encore, et moitié animal, le fort lion, impatient de se dégager, essaya ses premiers rugissemens; plus loin s'agitoit une colline, et la voilà qui s'avance d'elle-même, devenue éléphant; ainsi, des voix innombrables s'éleverent tout-à-coup vers le créateur. C'est de cette maniere, grand Dieu! que tu tires chaque matin tes créatures de leur sommeil, image du néant; elles se réveillent, et se voyant environnées des trésors de ta bonté, elles chantent unanimement ta gloire. Un jour viendra, car l'avenir se découvre à mes yeux, où l'espèce humaine étant répandue par toute la terre, tu auras des autels sur chaque colline; et quand le soleil du matin réveillera les nations, les hymnes et les cantiques retentiront dans tous les coins du monde, depuis l'orient jusqu'à l'occident. »

Ainsi chanta Abel, assis à côté de sa bien-aimée, qui, ravie par un transport religieux, sembloit encore écouter lorsqu'il eut fini. Alors, lui ayant passé ses bras de lis autour des reins, elle le regarda tendrement, en lui disant : » O mon bien-aimé, comme tes chants élevent mon ame vers Dieu ! O mon bien-aimé ! non-seulement tes tendres soins protegent mon corps plus foible que le tien ; mais mon ame même prend l'essor sous ta direction. Quand elle s'égare de son sentier, quand elle ne voit plus que l'obscurité, autour d'elle, et qu'elle tombe dans un saint étonnement ; alors tu la soutiens, tu écartes les nuages, et tu convertis sa surprise en admiration et en enthousiasme. Hélas ! combien de fois n'ai-je pas rendu graces à la bonté éternelle !.... A chaque heure je la remercie, avec des larmes de joie, de ce qu'elle t'a créé pour moi, et moi pour toi ; d'accord en tout ce que l'ame peut penser et ce que le cœur peut desirer, nous sommes faits l'un pour l'autre. »

Tandis qu'elle parloit, le tendre amour versoit des graces inexprimables sur chaque parole et sur chaque geste. Abel ne lui répondit point; mais les larmes de joie, qui coulerent sur ses joues, tandis qu'il la regardoit tendrement, et la serroit contre son sein, exprimoient mieux ses sentimens que n'eussent pu faire des paroles.

Hélas! telle étoit la félicité de l'homme, lorsque encore content du nécessaire, il ne demandoit à la terre que les fruits qu'elle lui accordoit libéralement, lorsqu'il n'imploroit le ciel que pour la vertu et la santé. Son mécontentement n'avoit pas encore multiplié ces vœux insatiables qui inventerent des besoins sans nombre, et qui ensevelirent son bonheur sous des maux éclatans. Que leur falloit-il alors pour être unis par les plus heureux liens, que de l'amour, de la vertu et des charmes? Au lieu qu'à présent, malheur, hélas! trop fréquent, des amans vertueux que le ciel avoit formés l'un pour l'autre, se

consument en regrets, sans espérance de pouvoir jamais s'unir ensemble, ou parce que l'indigence menace leurs jours de disette et de misere, ou parce que l'orgueil et la fausse ambition des parens traversent tyranniquement leur amour.

Les deux époux étoient encore assis, lorsque Adam et Eve entrerent. Ils avoient écouté devant le berceau le cantique d'Abel, et les discours amoureux de Thirza. Ils embrasserent tendrement leurs enfans; leur bonheur et leur vertu répandirent sur leurs joues les symboles de la plus vive joie que l'amour paternel puisse faire goûter à des parens satisfaits. Méhala, épouse de Caïn, avoit suivi jusqu'au berceau les traces de sa mere; le chagrin que lui causoit l'humeur altiere et emportée de son époux, avoit imprimé sur son front un air sérieux. Une douce langueur étoit peinte dans ses yeux noirs, et la pâleur couvroit ses joues qu'accompagnoient des boucles rembrunies. Elle avoit pleuré à côté du feuillage, pendant que Thirza embrassoit son époux,

et lui exprimoit la joie qu'elle avoit d'être créée pour lui : mais, ayant essuyé les larmes de ses joues, elle entra avec un sourire gracieux sous le berceau, et salua avec une tendre affection son frere et sa sœur. A cette même heure, Caïn passa devant le berceau ; il avoit aussi entendu le chant d'Abel ; il avoit vu avec quelle tendresse leur pere commun l'avoit embrassé ; il lança des regards furieux sur le berceau, et dit : » Comme ils sont transportés ! comme ils l'embrassent, parce qu'il a chanté je ne sais quelle chanson ! il fait bien de composer des chansons, et de les fredonner pour s'empêcher de dormir quand il est sans rien faire, assis à l'ombre, près de son troupeau. Pour moi, brûlé par l'ardeur du soleil, il ne me reste, dans mes rudes travaux, ni temps ni courage pour chanter. Quand j'ai supporté bien des fatigues pendant le jour, mes membres lassés demandent le repos, et dès le matin le travail m'attend dans les champs. Pour ce beau jeune homme,

délicat et oisif, qui mourroit, s'il supportoit un seul jour mes travaux, il est sans cesse baigné de leurs larmes ; ils passent leur vie à l'embrasser. Je hais ces tendresses efféminées ; mais..... aussi n'en suis-je point incommodé, quoique je cultive la terre ingrate pendant toute l'ardeur du jour..... Comme leurs larmes de joie coulent en abondance !

Ayant dit ces mots, il continua de marcher vers ses champs. On l'avoit entendu dans le berceau ; Méhala, devenue encore plus pâle, se laissa tomber à côté de Thirza en pleurant amérement ; et Eve, appuyée languissamment sur son époux, pleura aussi de la dureté de son premier né. Cependant Abel leur dit : » O mes chers parens ! je vais aux champs trouver mon frere, l'embrasser amicalement ; je vais lui dire tout ce que l'amour fraternel peut inspirer ; je vais le tenir serré dans mes bras, jusqu'à ce qu'il me promette d'abjurer toute aigreur, jusqu'à ce qu'il me promette de m'aimer. Hélas ! j'ai sondé

le fond de mon ame ; je l'ai interrogée pour savoir par quelle voie je pourrois gagner l'amour de mon frere, et me frayer le chemin de son cœur. J'ai réussi quelquefois ; j'ai rallumé son amour éteint : mais, hélas ! le chagrin et le mécontentement, au front farouche, revenoient bientôt éteindre ce feu naissant, et étouffer sa sainte flamme. »

Le pere lui répondit consterné : » Je veux, mon cher fils, je veux moi-même l'aller trouver aux champs. Hélas ! je lui dirai tout ce que mon amour paternel, tout ce que la raison pourra me suggérer. Caïn ! Caïn ! ah ! que tu remplis mon ame de soucis cuisans ! Les passions peuvent-elles exciter dans l'ame du pécheur un tumulte si terrible, et en arracher tout sentiment de bienfaisance et de vertu ? Ah ! malheureux que je suis ! quels sombres pressentimens accompagnent les regards que je hazarde dans l'avenir sur mes derniers neveux ! O péché ! péché destructeur ! quelle funeste désolation tu répands dans

l'ame des mortels ! » Ainsi parla Adam ; et sortant du berceau, enseveli dans une profonde méditation, il alla aux champs trouver son premier né. Caïn le voyant venir à lui, interrompit son travail, et lui parla ainsi : » Quel air sérieux, mon pere ! ce n'est pas avec ce front sévere que tu viens d'embrasser mon frere ; déja je lis le reproche dans tes yeux. »

» Tu le lis, lui dit Adam, après lui avoir donné le salut paternel, tu le lis dans mes yeux ! tu sais donc que tu le mérites ? Oui, Caïn, tu mérites des reproches ; c'est le chagrin, c'est l'amertume dont tu abreuves l'ame de ton pere, qui me conduisent auprès de toi. »

» Et non pas l'amour, interrompit Caïn ; ce sentiment est réservé pour Abel. »

» C'est aussi l'amour, Caïn, lui répondit Adam ; le ciel m'en est témoin : ces larmes, ces chagrins, ces soucis inquiets qui m'agitent, et qui agitent aussi celle qui t'a enfanté avec douleur, sont les effets de l'amour le plus affectueux ; c'est

ce même amour qui obscurcit nos jours par l'affliction, et nous fait passer les nuits à gémir sans relâche. O Caïn ! Caïn ! si tu nous aimois, ton soin le plus tendre seroit d'essuyer nos larmes, et d'écarter l'horreur ténébreuse qui couvre nos jours. Ah ! si tu conserves encore dans ton cœur du respect pour le Tout-puissant, qui voit dans l'intérieur si la moindre étincelle d'amour filial brûle encore dans ton cœur, je t'en conjure par ce respect, par cet amour, rends-nous notre repos, rends-nous notre joie éteinte ; ne nourris pas plus long-temps cette sombre humeur, et cette haine invétérée contre un frere qui t'aime, et qui fait tous ses efforts pour arracher de ton ame cette ivraie qui l'infecte. O Caïn ! ce qui te fâche, ce qui excite cette violente tempête dans ton ame, ce sont ces larmes de joie que nous fait verser sa piété pure, et ces doux transports que nous inspire sa vertu sans tache. Les anges qui nous environnent, applaudissent à chaque bonne action qu'ils con-

templent, et le Tout-puissant les voit du haut des cieux avec une gracieuse complaisance. Voudrois-tu changer la nature invariable de ce qui est beau et bon? Nous ne le pouvons pas; et, quand nous le pourrions, Caïn, quelle triste faculté que de pouvoir résister à cette noble joie, à ces douces impressions qui entraînent notre ame dans le ravissement! Un orage nocturne, un tonnerre furieux ne répandent point sur les joues un sourire gracieux; l'agitation de l'ame et le tumulte des passions ne font pas germer la joie dans le cœur. »

Caïn répondit: » Serai-je donc éternellement persécuté par ces fâcheux reproches? Si l'agréable sourire n'est pas toujours peint sur mes lèvres, ou si des larmes de tendresse ne coulent pas toujours sur mes joues, pourquoi donc imputer ma gravité mâle à des vices détestables? Né d'un caractere plus viril, j'ai toujours choisi les entreprises les plus hardies, et les travaux les plus rudes, et je ne puis pas comman-

der au sérieux empreint sur mon front, de se résoudre en larmes de tendresse, ou de se changer en sourire. L'aigle n'a pas coutume de gémir comme la tendre colombe. »

Adam lui répondit avec une majestueuse gravité : » Tu te trompes toi-même ; tu te caches soigneusement d'affreux sentimens que tu ferois mieux d'étouffer. O Caïn ! ce n'est pas une mâle gravité qui est empreinte sur ton front ; c'est le chagrin, c'est le mécontentement qui se découvre dans toutes tes actions ; ces passions ont répandu un nuage épais sur tout ce qui t'environne. C'est-là ce qui te fait murmurer entre tes dents durant les travaux de la journée ; c'est-là ce qui te donne contre nous cette humeur chagrine qui te ronge. Que faut-il pour te satisfaire ? Parle ; nous le ferons. Ah ! si nous pouvions rendre tes jours sereins comme une belle matinée du printems, nos vœux les plus ardens seroient accomplis. Mais, Caïn, à quoi en veut ton inquiétude violente ?

Toutes les sources du bonheur ne te sont-elles pas ouvertes ? La nature entiere ne t'offre-t-elle pas toutes ses beautés ? Tout ce qui est bon, utile, agréable, tout ce que peuvent produire à notre avantage la nature, l'esprit et la vertu, ne t'est-il pas offert comme à nous ? Mais tu négliges tous les biens sans en jouir ; et après cela tu te plains de la misere ? Est-ce que tu serois mécontent de la portion de bonheur que l'indulgence divine a bien voulu laisser à l'homme déchu ? Envierois-tu le sort des anges ? Sache que des anges ont pu être mécontens ; ils voulurent être des dieux, et perdirent le ciel. Est-ce que tu murmurerois contre la conduite du créateur par rapport au pécheur ? Quoi ! tandis que l'assemblage général des êtres créés loue son créateur, un mortel, tiré de la fange, un vermisseau oseroit lever sa tête de la poussiere, et murmurer contre celui dont la sagesse infinie gouverne les cieux, aux yeux de qui tout le labyrinthe de notre destin est ouvert ; qui connoît ce qui est,

ce qui sera, et qui sait comment le mal, distribué sagement sur la terre, doit y faire fleurir le bien ? O mon fils ! de la gaieté dans l'ame ; mon cher fils, que le mécontentement et le chagrin ne troublent plus tes pensées, n'obscurcissent plus tes regards, et te laissent voir d'un œil serein tous les plaisirs innocens que la nature te prépare ! »

» Qu'ai-je à faire de ces exhortations ? dit Caïn, en détournant un front sourcilleux. Ne le sais-je pas bien, que, si je pouvois être gai, tout ce qui m'environne seroit riant comme une belle aurore ? Mais puis-je commander à l'orage de n'être point furieux, et au torrent impétueux de rester paisible ? Je suis né de la femme, et dès mon origine condamné au malheur : le Seigneur a versé sur moi sa plus grande coupe de malédictions ; les sources de plaisir et de bonheur où vous puisez, ne coulent pas pour moi. »

Cependant des pleurs inondoient le visage du pere. » Hélas ! mon fils, oui sans

doute, il n'est que trop vrai, la malédiction divine a frappé tous ceux qui sont nés de la femme; mais, mon bien-aimé, le Seigneur auroit-il versé plus de malédictions sur la naissance du premier né, qu'il n'en a versé sur nous, lorsque nous avons péché? Non, il ne l'a ni fait, ni pu faire, ce Dieu infiniment bon. Non, Caïn, tu n'es pas né pour la misere; le Seigneur n'appelle aucune créature du néant pour qu'elle soit malheureuse. Il est vrai que l'homme, par sa faute, peut être malheureux; qu'il peut ne pas savoir jouir, et se faire de la vie un supplice. Quand sa raison succombe aux attaques des passions impétueuses, à la cupidité, aux desirs criminels, il devient misérable, et tout ce qui étoit bon de sa nature, lui tourne en poison. Tu ne peux pas commander à l'orage de n'être pas furieux, et au torrent impétueux de rester paisible; mais tu peux dégager ta raison des nuages qui l'obscurcissent, et rendre la clarté à ton ame; alors elle commandera impérieusement à ces passions qui

la gourmandent; elle modérera la cupidité, ira fouiller au fond de ton ame; tous tes sentimens, mis au creuset, seront épurés; les vains souhaits et les desirs impurs disparoîtront, comme les brouillards du matin disparoissent devant le soleil. J'ai vu, Caïn, avant ces temps-ci, j'ai vu des larmes de joie sur tes joues; la joie se répandoit sur toute ton ame, quand ta raison approuvoit tes actions vertueuses. Parle toi-même, Caïn; alors n'étois-tu pas heureux? Ton ame n'étoit-elle pas alors comme le pur azur des cieux, sans taches et sans nuages? Rappelle à toi ce rayon de la divinité, cette saine raison, directrice des mœurs; et la vertu, sa compagne inséparable, ramenera la joie dans ton ame, en y ramenant le bonheur. O mon cher fils! écoute mes exhortations. La premiere chose que te commande ta raison remise dans ses droits, c'est d'aller embrasser ton frere. Comme sa joie s'épanchera en larmes! Avec quelle tendresse il te serrera contre sa poitrine! »

» Je l'embrasserai, mon pere, reprit Caïn, quand je serai de retour des champs : maintenant l'ouvrage m'appelle. Je l'embrasserai; mais..... de ma vie mon ame, qui est née forte et mâle, ne s'accoutumera à cette mollesse efféminée qui vous le rend si cher, et qui vous arrache tant de larmes de joie; à cette mollesse qui a attiré sur nous tous la malédiction, lorsque dans le paradis tu te laissas gagner trop facilement par quelques larmes..... Mais que fais-je, misérable? est-ce que je m'échapperois en reproches? Non, mon pere; je t'honore, ô mon pere! je me tais. »

Ainsi parla Caïn, et il s'en retourna à son travail; Adam étoit resté immobile, pleurant amérement, et levant les mains vers le ciel : » Ah! Caïn, Caïn! lui criat-il en s'en allant, je les ai mérités, hélas! ces sanglans reproches. Mais ne devois-tu pas épargner ton pere, et t'interdire ce blâme outrageant qui ébranle mon ame comme un tonnerre. Ah! malheureux que je suis! C'est ainsi, car je le pressens déjà;

c'est ainsi que mes derniers neveux, quand ils se traîneront dans la fange du péché, et que le châtiment inséparable du crime se fera sentir dans toute sa rigueur, s'éleveront contre ma poussiere, et maudiront le premier pécheur. »

Ainsi parla Adam en se retirant des champs, contristé, la face penchée contre terre. De temps en temps seulement il levoit les yeux au ciel, en gémissant tout haut, et portoit ses deux mains jointes au-dessus de sa tête. Caïn le regardoit, et s'écria, pénétré de douleur à son tour : » Comme il leve tristement les mains vers le ciel ! comme il se lamente ! comme il gémit !..... Je lui ai fait des reproches insultans, à ce bon pere..... Où m'emporte mon aveugle rage ? un enfer déchire mes entrailles. Ah ! malheureux que je suis ! je porte une horreur continuelle dans leur ame ; j'empoisonne, je détruis tous leurs plaisirs. Je ne suis pas digne d'habiter parmi les hommes ; je devrois demeurer parmi les monstres sauvages qui exercent

brutalement leur fureur dans les déserts. Le voilà déja loin de moi, et je l'entends encore gémir. Comme il chancelle, accablé par la douleur!..... Si je courois après lui? Si j'allois embrasser ses genoux, et lui demander ma grace par tout ce qu'il y a de plus sacré? Oui..... je le vois bien, mon malheur ne vient point du dehors; c'est dans mon propre cœur, foible et mal gardé, que s'élevent ces noirs orages, qui foudroient tous mes plaisirs et les leurs. Revenez, ô raison! ô vertu! triomphez des passions fougueuses qui vous offusquent, et éteignez cet enfer qui déchire mon ame! Voilà mon pere arrêté là-bas, comme sans sentiment; les mains élevées au-dessus de sa tête, il paroît implorer le ciel. Je cours me jeter à ses pieds, ô misérable que je suis! »

Et sans délai Caïn courut à son pere, qui, appuyé sans force contre une souche, rêvoit tristement, et pleuroit, les yeux baissés vers la terre. Toute l'ame du fils fut ébranlée à cette vue; il se jeta sur la poussiere

devant lui, embrassa ses genoux; un torrent de larmes sortit de ses yeux; il leva ses regards sur son pere, en lui disant : » Pardonne-moi, ô mon pere!.... encore ne suis-je pas digne de t'appeller mon pere, je mérite que tu te détournes de moi avec horreur. Mais vois les larmes de mon repentir; vois mes regrets, et me pardonne. Misérable que je suis! j'étois sourd à tes exhortations; mais, ô mon pere! lorsque tu t'en retournois en pleurant, les mains levées vers le ciel, un frémissement a saisi mon ame, et l'a éclairée d'un trait subit; je viens à présent..... je viens pleurer devant toi. Vois toute ma difformité; mais vois aussi ma désolation. Je demande humblement pardon, ô mon pere! à Dieu, à toi-même, à mon frere, à tous ceux que j'ai offensés. »

» Leve-toi, mon fils, leve-toi; que je t'embrasse, dit le pere en sanglotant, et le serrant affectueusement contre sa poitrine. Celui qui habite dans le ciel, voit avec une bénigne complaisance ces larmes

que tu verses. Mon fils, mon bien-aimé, embrasse-moi.... Oh! que mon chagrin s'est rapidement converti en joie! Heure solemnelle, heure à jamais bénie, dans laquelle mon fils, mon premier né, nous rend la paix, dans laquelle il m'embrasse avec des larmes d'attendrissement! Embrasse-moi encore; soutiens-moi, mon fils, la joie me fait chanceler : mais ne différons pas, mon bien-aimé, allons trouver ton frere; qu'il t'embrasse aussi. »

Ils alloient trouver le frere aux pâturages, lorsqu'Abel, à côté de sa mere, avec Méhala et Thirza, sortit des bocages. Ils avoient suivi secrétement Adam, pour écouter leur entretien si intéressant pour toute la famille. Abel vole à bras ouverts au-devant de Caïn, le presse en pleurant, sans pouvoir exprimer ses transports. » Mon frere, mon frere, dit-il d'une voix entrecoupée par ses sanglots, et tu m'aimes! ah! fais, fais que je l'entende de ta bouche! tu m'aimes!.... ô joie inexprimable! »

» Oui, mon frere, je t'aime, répondit

Caïn en l'embrassant; peux-tu..... pouvez-vous tous oublier mes offenses, me pardonner d'avoir si long-temps chassé le repos loin de vous, et répandu sur vos jours l'affliction et la douleur ? Mon ame, comme un éclair, s'est dégagée de cette obscurité, et a dissipé cette tempête furieuse; cette herbe maudite, qui étouffoit dans mon sein le germe du bien, est foulée à mes pieds, et ne se relevera jamais. Pardonne-moi, mon frere, et garde-toi de jeter la vue dans la funeste obscurité du passé. »

Ah ! j'y consens, répartit vivement Abel, en l'embrassant avec un nouveau transport de tendresse : » Qu'il ne soit plus question entre nous du passé. Quoi ! nous n'oublierions pas le chagrin d'un songe léger du matin, quand nous nous éveillons pour goûter un bonheur assuré, et que des torrens de joie nous environnent ? Ah ! Caïn, que ne puis-je t'exprimer ma joie, la moitié de mes transports ! Je perds la voix, je pleure; je te serre contre ma poitrine, et pleure encore. »

Pendant que les freres s'embrassoient, Eve, témoin de cette scène si touchante, fondoit en larmes ; et lorsque les sanglots un peu modérés eurent fait place à sa voix : » Non, mes enfans, dit-elle : non, mes bien-aimés, depuis que j'ai entendu pour la premiere fois le doux nom de mere sortir de la bouche de mon premier né, jamais je n'ai senti une joie si vive. Il me semble que de lourdes montagnes se soient écoulées tout-à-coup de dessus ma tête, tant je me sens légere et déchargée du poids des ennuis qui m'accabloient. Toutes les heures vont m'être désormais riantes et agréables ; la joie et la concorde sont au milieu de ceux qui reposoient dans mon flanc, qui ont sucé mes mamelles. Oui, me voici semblable à une vigne féconde, qui porte de doux raisins ; le passant bénit cette vigne de ce qu'elle porte des fruits si délicieux. Embrassez-vous, mes enfans, embrassez-moi ; que je baise chaque larme répandue sur vos joues, ces pleurs précieux que l'amour fraternel a fait couler. »

Elle dit ; et remplie d'un transport inexprimable, elle embrassa ses fils. Elle embrassa aussi Méhala et Thirza ; et de nouvelles larmes accompagnèrent encore ces nouveaux embrassemens. Alors l'épouse de Caïn dit à sa sœur, avec un soupir de joie : » Ah ! ma bien-aimée, ah ! quelles délices ! que ce jour soit un jour solemnel ! Viens cueillir les plus belles fleurs pour les répandre sur la table dans le berceau ; allons choisir les meilleurs fruits que portent nos arbres et nos arbustes : que ce jour soit pour nous un jour de délices ; qu'il s'écoule dans de doux transports. »

Elles se hâterent d'aller dépouiller les arbres et les fertiles espaliers ; la joie leur prêtoit des ailes. Caïn et Abel se tenant par la main, et près d'eux Adam et Eve, enivrés d'une satisfaction parfaite, s'avançoient ensemble vers la colline. Lorsqu'ils y arriverent, les sœurs avoient déja paré la table du berceau de divers fruits, entremêlés de fleurs odorantes, mélange

agréable d'éclat, de couleurs et d'odeurs suaves. Ils s'assirent pour ce repas délicieux ; la joie, la gaieté, les doux entretiens amenerent rapidement la fraîche soirée.

CHANT SECOND.

TANDIS que la premiere famille du monde goûtoit une joie pure dans le berceau, le pere des hommes prit la parole en ces termes : » Vous sentez à présent, ô mes enfans ! quelle sérénité se répand dans notre ame après une bonne action; vous sentez qu'on n'est heureux véritablement que quand on est vertueux. Par la vertu, nous nous égalons aux purs esprits; nous nous portons, pour ainsi dire, dans le ciel ; tandis qu'au contraire, si nous nous laissons subjuguer par la passion, elle nous dégrade et nous entraîne dans de sombres labyrinthes, où l'inquiétude, la détresse, la misere et le repentir nous épient et s'emparent de nous. O Eve, eussions-nous cru, lorsque, nous tenant par la main, nous quittâmes tristement le paradis, que tant de félicité nous fût réservée dans cette terre maudite ? Hélas ! j'ai toujours pré-

sentes à l'esprit les circonstances de ce triste bannissement. »

Adam se tut, et Abel lui dit : » O mon pere! si rien ne t'empêche de goûter avec nous les charmes de cette belle soirée, sous ce riant berceau; si tu ne t'es pas proposé d'aller, à la tendre lueur du crépuscule, te plonger dans des méditations profondes, daigne condescendre à ma priere; fais-nous le tableau des jours qui se sont écoulés depuis l'époque de votre fatale transmigration en cette vaste terre, jusqu'au moment présent. »

Tous alors regarderent Adam avec une attention muette, impatiens de savoir ce que produiroit la priere d'Abel. » Y a-t-il quelque chose, lui dit-il, que je puisse te refuser en ce jour de joie? Je vais vous raconter ces temps de graces et de miséricordes, signalés par les promesses et les espérances données à l'homme pécheur. Dis-moi, chere Eve, où commencerai-je cette importante histoire. Sera-ce à l'instant où, nous tenant par la main, nous

nous éloignâmes du paradis ? Mais, ô ma bien-aimée ! déja je vois tes yeux inondés de pleurs. — Commence-la, dit-elle, cher époux, à l'endroit où, jetant mes derniers regards sur le paradis avec un torrent de larmes, je me laissai tomber dans tes bras, accablée de regret et de désespoir. Mais ce que je sentis alors, laisse-le-moi décrire moi-même ; car je craindrois que, pour ménager ma foiblesse, tu n'esquissasses trop légérement cette scène si touchante. »

» Déja l'épée de l'ange, qui nous conduisoit hors du paradis avec une compassion obligeante, flamboyoit loin derriere nous ; sa voix nous rappelloit encore le souvenir des promesses et de la grace excessive d'un Dieu offensé. Déja nous étions descendus sur la terre, et nous marchions à travers des déserts arides ; là, il n'y avoit plus d'Eden : ce que nous traversions, n'étoit pas tapissé de ces fleurs agréablement odorantes, ni garni d'arbres ou d'arbrisseaux fertiles ; on n'en voyoit que de loin en loin, sur un terrain sec, comme on voit des îles semées à de

grandes distances dans les mers. Nous marchions en silence, et la terre n'étoit devant nous qu'un triste et vaste désert. Adam me tenoit la main; je jetois sans cesse en pleurant des regards désolés sur le séjour de délices que nous perdions : mais je n'osois lever les yeux sur la déplorable victime de ma séduction, qui partageoit mon désastre. Il marchoit à côté de moi, la tête penchée vers la terre, tantôt laissant errer sa vue sur les campagnes, tantôt la fixant sur moi; je fondois aussi-tôt en larmes. Ces larmes lui fermoient la bouche; il ne pouvoit que me presser langoureusement contre sa poitrine. Arrivés au penchant d'une colline, dont le sommet commençoit à nous dérober la vue du paradis, je m'arrêtai, saisie d'un accablement qui me rendoit immobile; et, le contemplant douloureusement, je fis retentir la contrée de mes cris. Hélas! c'est peut-être pour la derniere fois que je le vois, ce paradis, mon lieu natal, où, cher époux, si tu me permets encore de t'appeller de ce nom, ayant demandé avec

instance une compagne à ton Créateur, tu fus malheureusement exaucé, et ta perte naquit de ton propre flanc. Belles fleurs, que ma main soigneuse a cultivées, pour qui exhalez-vous maintenant vos suaves émanations ? Vous, charmans bosquets, qui est-ce qui jouit du frais qu'entretiennent vos feuillages odorans ? Arbres féconds en fruits de toute espèce, à qui réservez-vous vos riches dépouilles ? Je ne verrai plus ce lieu enchanteur. L'air embaumé qu'on y respire, est trop pur pour une malheureuse souillée de crimes ; c'est un séjour trop saint pour une pécheresse. O funeste dégradation. Chéris des esprits célestes, sortis si purs, si heureux, des mains du Créateur, que notre chûte à tous deux est affreuse ! à tous deux ! hélas ! car tu es tombé toi-même, séduit par ta perfide épouse. O toi, cher et déplorable complice sur qui j'ose à peine lever les yeux, n'use point, hélas ! du droit que je t'ai donné de me haïr. Ne m'abandonne pas, ô mon unique soutien ! ne m'abandonne pas, je t'en conjure par le Dieu que nous

servons, par les promesses même que son indulgente bonté nous a faites, dans notre misere présente ! Il est vrai que je ne mérite de ta part que haine et exécration ; mais permets-moi seulement de suivre servilement tes pas, de soulager les peines où je t'ai plongé, qu'un regard, un signe m'expliquent tes vœux et tes volontés. Je joncherai de fleurs tous les lieux où tu auras établi ta demeure ; j'irai dans des réduits solitaires cueillir pour toi les fruits les plus exquis ; et je m'estimerai heureuse, si pour-lors tu récompenses mes foibles services d'un regard de compassion. Ayant cessé de parler, je me laissai tomber dans ses bras ; il me serra affectueusement contre sa poitrine, m'arrosa de ses larmes, et me dit : »

» O épouse tendrement chérie ! ne ren-
» dons pas, par des reproches amers, nos
» maux plus amers encore ; nous en avons
» tous deux mérité bien plus que nous n'en
» souffrons ; notre Dieu, en nous punis-
» sant, a tempéré ses vengeances par des
» promesses. Il est vrai qu'elles sont voi-

» lées d'une sainte obscurité ; mais à tra-
» vers cette obscurité même, la bonté di-
» vine perce et se fait sentir. S'il n'eût
» écouté que sa juste colere, hélas ! que
» serions-nous devenus ? Non, ma bien-
» aimée, il ne faut pas que des plaintes
» importunes et des reproches amers nous
» rendent indignes de sa grace, et pro-
» fanent nos levres ; ne les ouvrons que
» pour des actes de piété et des actions
» de grâces. Son regard pénétrant perce
» les plus obscures ténebres ; et comme
» il découvre au fond des ames les péchés
» les plus secrets, il verra de même dans
» les nôtres notre humiliation, notre re-
» connoissance, nos hommages et nos ef-
» forts imparfaits pour le bien. Embrasse-
» moi, chere Eve, donnons cet innocent
» intermede à notre misere. Que nos se-
» cours mutuels servent à l'adoucir ; lut-
» tons de concert contre notre ennemi com-
» mun, l'affreux péché, et tâchons de nous
» réhabiliter dans notre dignité primitive,
» autant que notre corruption actuelle le
» permet. Que la paix et le tendre amour

» soient toujours au milieu de nous ; et » nous prêtant une main secourable, nous » supporterons, avec moins de tristesse et » d'accablement, le fardeau qui nous est » imposé, et nous irons courageusement » au-devant de la mort, qui, comme il » paroît, ne s'avance que lentement. Main- » tenant descendons vers les peupliers qui » servent d'avenue à ce rocher : le soir » vient, et ce lieu sera commode pour y » passer la nuit. »

» Adam cessa de parler ; je l'embrassai à mon tour ; ensuite, ayant essuyé les larmes de mes yeux avec les tresses de ma chevelure, nous descendîmes au pied de la colline, et gagnâmes le bois de peupliers qui bordoit le pied du rocher. »

Eve se tut, et jeta un tendre souris sur Adam, qui reprit ainsi le fil de l'histoire :

» Nous avançâmes, mes enfans, sous ces peupliers, et ayant pénétré jusqu'au rocher, nous le trouvâmes creux : sa cavité formoit une grotte. Vois, dis-je à votre mère, vois combien de commodités la nature nous offre ; vois cette grotte riante

et cette source pure qui coule à côté avec un doux murmure. Préparons ici notre gîte; mais, chère Eve, il faudra que j'en ferme l'entrée aux surprises nocturnes des ennemis. Quels ennemis? demande Eve avec émotion. N'as-tu pas remarqué, lui dis-je, que la malédiction a frappé tout ce qui est créé; que les liens d'amitié sont rompus entre les êtres vivans, et que le plus foible est la proie du plus fort? Là-bas dans la campagne, j'ai vu un jeune lion poursuivre, avec des rugissemens épouvantables, un chevreuil effaré. J'ai vu la guerre parmi les oiseaux de l'air. Nous n'avons plus de droit de commander en maîtres aux animaux, à moins que ce ne soit à ceux dont les forces ne répondent pas aux nôtres. Ceux qui, auparavant, jouoient autour de nous d'un air caressant et soumis, le tigre tacheté, et le lion à longue crinière, poussent contre nous d'effrayans rugissemens, et ont dans les yeux un feu menaçant. Il est vrai que nous gagnerons les plus traitables par la douceur; et que nous nous garantirons des

plus féroces par notre air et par notre adresse. Je vais toujours entrelacer des brossailles devant l'entrée de la grotte. Je me mis aussi-tôt à l'œuvre. Eve, cependant, timide, et sans me perdre de vue, alla cueillir des fleurs et des feuilles pour nous en former un lit, et mit à contribution, pour notre table, les arbres et les arbrisseaux d'alentour. Sa provision faite, elle revint avec hâte, et la posa devant moi sur l'herbe tendre. »

» Alors, nous nous assîmes dans la grotte sur des sieges tapissés de fleurs; et nous commencions notre repas frugal, l'assaisonnant d'entretiens gracieux, lorsqu'un sombre nuage vint tout-à-coup obscurcir le soleil couchant, et gagna jusques sur nos têtes. Le sombre voile dont il couvrit la terre, sembloit être, pour ses habitans et pour toute la nature, un présage de destruction. Un vent orageux qui s'éleva ensuite, mugit à travers les montagnes, et bouleversa toutes les forêts; des flammes sortirent du sein des nuages, et les éclats du tonnerre vinrent augmenter l'hor-

reur et l'effroi. Eve, épouvantée, s'élança dans mes bras, et se tenoit serrée contre ma poitrine, respirant à peine. Il vient, dit-elle, il vient le juge ; qu'il est terrible, il vient nous apporter la mort, à nous et à toute la nature, à cause de ma prévarication. O Adam ! Adam !..... A ces mots, elle resta tremblante et sans voix, toujours appuyée sur moi. Rassure-toi, lui dis-je, ma bien-aimée ! mettons-nous à genoux devant la grotte, et adorons ce Dieu terrible porté sur les nuages, et précédé d'éclairs et de foudres. O toi, grand Dieu, qui tempérois avec tant de bonté l'éclat de ta divinité pour te communiquer à moi, dès que je pus ouvrir les yeux, en sortir de tes mains créatrices, que tu es terrible quand tu marches pour venir juger ta créature ! Et sur-le-champ nous nous prosternâmes devant la grotte, où, le visage pâle et les mains tremblantes, nous adorâmes humblement, dans l'attente que le souverain juge, porté au-dessus de nos têtes, nous diroit par son tonnerre : Mourez, ingrats ! et que la terre qui vous

a portés, s'anéantisse devant ma fureur. Le ciel cependant se fondoit en eau; mais il ne sortoit plus de flammes des nuées, et le tonnerre ne mugissoit plus que dans le lointain. Alors je levai la tête, en disant: Le Seigneur a passé près de nous, chere Eve; il ne détruira pas la terre, et nous ne mourrons pas aujourd'hui: car que deviendroit sa promesse, s'il nous détruisoit, et, dans nos personnes, nos descendans? La sagesse éternelle ne se repent pas des promesses qu'elle a faites. Nous nous rassurâmes; l'orage se dissipa, et le soleil couchant répandit sur les nuages un éclat admirable, tel que celui qui brilloit, lorsque des légions d'anges étoient portées sur des nuages légers au-dessus d'Eden, et que leur trace, répandant sur leur route un long sillon de lumiere, rendoit les nuages étincelans comme la flamme. Les campagnes humectées reposoient en silence; les couleurs renaissoient plus vives; et le soleil couchant lançoit sur nous ses derniers rayons: nous célébrâmes avec un saint étonnement cette scène touchante. C'est

ainsi que le premier orage passa par-dessus nos têtes. Bientôt la lumiere rougeâtre du soir fit place au sombre crépuscule, et les nuées ne furent plus éclairées que par les foibles rayons de la lune. Alors nous sentîmes pour la premiere fois sur nos membres frappés, l'effet des fraîcheurs de la nuit, comme nous venions de sentir, quelques heures auparavant, l'ardeur brûlante du soleil à son midi. Nous nous enveloppâmes dans les peaux dont notre juge bienfaisant avoit daigné ceindre nos reins, avant que nous sortissions du paradis, pour preuve qu'il n'avoit pas retiré de dessus nous sa main secourable. Nous nous étendîmes dans la grotte sur un lit d'herbages et de fleurs, et nous attendîmes le sommeil dans un doux embrassement. Il vint; mais non pas avec autant de facilité, non pas avec cette douceur qu'il venoit quand nous étions encore innocens. Alors notre imagination ne se remplissoit que d'images riantes et agréables; mais depuis elle fut troublée par l'inquiétude, la crainte et les remords,

qui y mêloient des fantômes bizarres. La nuit étoit tranquille, notre sommeil l'étoit aussi; mais pourtant, quelle différence d'avec cette nuit délicieuse, où je te conduisis, ô Eve, pour la premiere fois dans le berceau nuptial! Les fleurs étoient encore plus odorantes que de coutume; jamais les accens de l'oiseau nocturne n'avoient retenti avec tant d'harmonie; jamais la lune n'avoit brillé d'un éclat si pur. Mais pourquoi m'arrêter à des images qui réveillent ma douleur assoupie? Déja le soleil du matin élevoit à lui la rosée limpide, lorsque nos paupieres s'ouvrirent; déja les oiseaux célébroient par leurs chants le retour de la lumiere. Le nombre en étoit petit; car la terre n'avoit encore d'autres animaux que ceux qui, après la malédiction, s'étoient enfuis du paradis: le jardin du Seigneur ne devoit point voir régner la mort dans son enceinte. Nous allâmes devant la grotte faire notre adoration; après quoi, je dis à Eve: allons plus loin; je vois, en parcourant des yeux cette contrée immense, qu'il nous est libre de

promener notre choix sur beaucoup d'autres habitations, dont les productions seront plus abondantes, et les beautés plus diversifiées. Vois-tu cette riviere serpenter à travers une verte prairie ? La colline qui la borde, présente de loin à la vue un jardin plein d'arbres, sur son dos couvert de verdure. Mon bien-aimé, dit Eve, en pressant ma main de la sienne, je te suivrai par-tout où tu me conduiras; et nous poursuivîmes notre chemin vers la colline. Nous en approchions, lorsque Eve vit presque au-dessus de sa tête un oiseau foible, dont le plumage sembloit hérissé, voler avec peine en poussant des cris plaintifs, tournoyer quelques instans dans l'air, et s'abattre ensuite sans force parmi les brossailles. Elle approcha, et en vit un autre étendu sans mouvement sur l'herbe, que celui-ci sembloit pleurer. Eve l'examina long-temps courbé sur lui, puis, le prenant, mais en vain, pour le tirer de ce qu'elle croyoit un sommeil: il ne se réveille pas, dit-elle avec effroi, et le posant sur l'herbe d'une main tremblante; il ne se réveillera même jamais.

A ces mots, elle fondit en larmes. Hélas! continua-t-elle en apostrophant celui qui poussoit des cris lamentables, c'étoit peut-être là ta compagne. C'est moi, malheureuse, qui ai attiré la malédiction et la misere sur chaque créature; c'est moi qui te fais souffrir, innocente volatille! Ses pleurs redoublerent; et se tournant vers moi: Quel accident est-ce là? me dit-elle. Quel engourdissement affreux! Je ne lui vois plus de sentiment; ses membres roidis refusent leur service. Parle, Adam; ne seroit-ce point la mort? Ah! c'est-elle, j'en frémis; un frisson glacé me pénetre jusqu'aux os! Ah! si la mort dont nous sommes menacés est de même, oh! qu'elle est terrible! si elle me séparoit donc aussi de toi, et que, frappé toi-même.... O...! Adam! soutiens-moi, je n'en puis plus. Alors elle poussa de longs sanglots, tomba vers la terre, dans l'abattement de la plus profonde douleur. J'embrassai mon épouse éplorée, en lui disant: N'accrois pas, ô chere épouse, tes craintes et ta douleur; mettons notre confiance dans celui

qui gouverne toutes ses créatures avec une sagesse infinie ; songeons que lorsqu'il monte sur son tribunal formidable, environné de l'ombre du mystere, la miséricorde et l'amour sont toujours à ses côtés. Pourquoi, guidés par une imagination lugubre, aller chercher des malheurs dans l'avenir ? Notre raison ne verra donc que nos maux ? Est-il juste que nous détournions les yeux de dessus les monumens de sa sagesse et de sa bonté, au risque de nous plonger plus profondément dans la misère par notre aveuglement ? C'est cette sagesse et cette bonté qui ont réglé le sort qui nous est destiné. Ainsi, marchons en assurance sous sa direction, et respectons ses décrets sans les pénétrer. »

» Cependant nous continuâmes d'avancer vers la colline, et nous traversâmes les buissons féconds qui couronnoient le pied du côteau. Sur le sommet, au milieu d'arbres fruitiers, s'élevoit un haut cèdre, dont le feuillage épais entretenoit au loin la fraîcheur, augmentée par une source pure qui serpentoit à l'ombre parmi les

fleurs. Ce lieu ouvroit aux regards une perspective immense, où l'œil se perdoit dans un air nébuleux. Voilà, dis-je alors, une ombre du paradis, une habitation au moins commode. Pour le paradis même, nous ne le retrouverons nulle part. Recevez-nous sous votre ombrage, cédre majestueux! Et vous, arbres divers, je ne cueillerai pas vos fruits sans reconnoissance; ils seront la récompense de ma culture et de mes travaux. O Dieu tout-puissant, daigne regarder favorablement notre demeure du haut de ton ciel! prête une oreille bénigne aux supplications, aux louanges, aux actions de grâces, que nous ne cesserons jamais de diriger vers ton trône céleste, à travers les sommets touffus de ces arbres. Car ce sera ici que nous prendrons notre nourriture à la sueur de notre corps; ce sera sous ces ombrages, ô chère Eve! que tu enfanteras avec douleur; c'est d'ici que nos petits-fils doivent se répandre sur la terre, et c'est sous ces mêmes arbres que la mort qui s'approche, doit nous trouver un jour. O Seigneur, ô Seigneur mon Dieu,

verse ta bénédiction sur la demeure profane du pécheur ! Et en même temps, Eve priait aussi à mon côté, les yeux mouillés de larmes et pieusement élevés vers le ciel. »

» Alors je commençai à construire une cabane à l'ombre du cédre ; je plantai un cercle de pieux dans la terre, dont je formai un mur, en les entrelaçant de branchages déliés. Eve conduisoit la source à travers les fleurs, ou arrangeoit des arbrisseaux en espaliers, ou soutenoit avec des baguettes des fleurs penchées, ou cueilloit des fruits parvenus à leur maturité. Ce fut alors que nous commençâmes à manger notre nourriture à la sueur de notre visage. J'allois vers la riviere chercher des roseaux pour couvrir notre cabane, lorsque je vis cinq brebis blanches comme de petites nuées du midi, et un jeune bélier, qui paissoient au milieu sur la rive. Je m'approchai tout doucement pour voir s'ils ne s'enfuiroient pas comme le tigre et le lion, qui auparavant jouoient à mes pieds : mais ils ne s'enfuirent pas,

et je les menai devant moi avec un roseau sur notre côteau, pour les y faire paître. Eve, occupée à construire un berceau de superflu des buissons, ne vit pas d'abord le petit troupeau : mais il se décéla par des bêlemens. Alors elle tourna la tête, et laissa tomber de surprise les branchages. Son premier mouvement fut la crainte ; elle s'arrêta : mais bientôt elle s'écria avec joie : Oh ! ils sont doux et caressans comme dans le paradis. Soyez la bien-venue, ô aimable compagnie ! vous demeurerez avec nous ; oui, je vous prie, demeurez-y. Nous avons pour vos besoins des prés fleuris, des plantes odorantes et une claire fontaine. Quel plaisir ce sera, de vous voir bondir sur l'herbe autour de nous, tandis que nous soignerons nos arbres et nos arbustes ! Elle dit, et caressoit de la main leur épaisse toison. »

» Cependant la cabane fut construite, et nous prenions le frais à l'entrée, ensevelis dans une profonde rêverie, lorsque Eve rompit le silence par ces mots : Que cette contrée est belle et diversifiée ! Qu'elle

est fertile en productions de toutes espèces ! Qui nous empêche de joindre les fruits d'alentour à ceux que porte déja cette colline ? Alors notre demeure ressemblera au paradis, comme le paradis ressembloit au ciel, à ce que nous ont dit les anges qui nous honoroient de leurs visites, c'en sera du moins une ombre. Ah ! que ce charmant séjour réunissoit de beautés diverses ! La nature y versoit richement ses plus douces influences ; l'agréable et l'utile y étoient prodigués avec la même profusion ; les prés émaillés des plus belles couleurs donnoient d'abondans pâturages ; de rians bocages présentoient à la vue l'assemblage aimable des fleurs et des fruits ; des cabinets de verdure, des allées entrées, des bosquets touffus offroient des asyles délicieux ; tous les sens trouvoient des voluptés dans ce jardin enchanteur. Hélas ! en comparaison d'un si beau sol, tout paroît n'être autour de nous que des landes arides : il semble que la terre maudite ne puisse plus rien produire ; ou qu'appauvrie, elle n'accorde qu'à différens climats

ses diverses productions. Ah! Adam, j'ai déja vu comme la mort et la corruption, car c'est sans doute la même chose, s'étendent sur toute la nature. J'ai vu des fruits tombés, gâtés, des fleurs fanées sur leur tige; j'ai vu des arbrisseaux morts, tristement dépouillés de fleurs et de fruits. D'autres plus jeunes, à la vérité, germoient à côté; des fruits plus frais réparent ceux qui sont tombés, et la semence que répandent les fleurs fanées, en fait naître de nouvelles. C'est ainsi, Adam, c'est ainsi qu'un jour nous nous faverons nous-mêmes, et ferons place à nos enfans, qui fleuriront à leur tour.

Elle se tut, et moi, attendri jusqu'au fond de l'ame, je pris ainsi la parole: Hélas! chere Eve, notre plus grande perte n'est pas celle de ces richesses terrestres; on peut s'en passer. Ce qui m'afflige, ce qui me désespere, c'est de nous voir bannis de cette heureuse contrée où il plaisoit à Dieu de se montrer visiblement; où, tempérant l'éclat de sa divinité, il marchoit dans les bocages, quand un silence

respectueux célébroit sa présence. J'osois souvent alors lui parler, profondément prosterné, et le Tout-puissant daignoit écouter sa créature, et même lui répondre. Mais, hélas ! nous avons perdu cette prérogative des purs esprits. L'intelligence la plus pure habitera-t-elle parmi les pécheurs ? Cet Être suprême habitera-t-il une terre qui a mérité sa malédiction ? Il est vrai que du haut de son trône il jette sur nous un œil de compassion, et que sa grace excede tous les souhaits que notre misere nous permet de former. Il vient même ici des anges exécuter ses ordres, mais invisiblement et sans éclat ; ils abandonnent soudain ce lieu de corruption, où ne peuvent séjourner que des êtres disgraciés du souverain maître. »

» C'est ainsi que nous nous entretenions, assis l'un près de l'autre ; et ensevelis dans une profonde rêverie, nous regardions tristement la terre devant nous, lorsqu'une nuée éclatante descendit sur la terre, et appuyant sa base sur la colline, s'ouvrit pour laisser sortir une figure radieuse. C'é-

toit un ange. Nous volâmes au-devant ; nous courbâmes respectueusement nos corps devant lui ; et l'esprit céleste nous parla ainsi : Celui qui a son trône dans le ciel, a entendu vos discours : va, m'a-t-il dit, apprendre à ces créatures affligées, que ma présence n'est point bornée par l'enceinte des cieux ; elle s'étend sur-tout ce que j'ai créé. Qu'est-ce qui fait que le soleil continue de darder ses rayons ; que les étoiles ne s'arrêtent point dans leurs cours ; que la terre produit ses fruits à l'ordinaire, et que le jour et la nuit se succedent réguliérement ? Qu'est-ce qui conserve les êtres, les fait vivre et respirer ? Ma présence. Qu'est-ce qui te préserve toi-même de tomber en corruption ? C'est que je suis auprès de toi, où je démêle tes plus secretes pensées. »

» Comme la sphere lumineuse, qui environnoit le messager céleste, s'étendoit jusques sur moi, plein d'un saint saisissement, et levant vers lui mes yeux éblouis : que les graces du Seigneur, lui dis-je,

sont incompréhensibles ! Il jette des regards de pitié sur notre misere, et nous fait visiter par ses anges. J'en suis, hélas ! tout confus, et n'ose qu'à peine t'envisager, ô esprit lumineux ! mais permets-moi de te dire mes sombres appréhensions. Je ne doute point de la présence de Dieu parmi ses créatures ; je le vois, je le sens perpétuellement, et je n'ai garde de prétendre que l'Être le plus pur se communique plus intimement à une créature souillée de péchés. Mais je crains que par la suite l'homme multiplié ne se dégrade encore, que dégradé, sa misere n'empire ; et qu'il n'en vienne à n'avoir plus de l'Être suprême que des notions confuses et ténébreuses. Car, puisque je suis tombé, mes enfans pourront tomber aussi, et tomber plus profondément. Il viendra un temps où je ne serai plus avec eux, pour leur faire voir en ma personne des preuves sensibles de sa bienfaisance. Il est vrai que le moindre insecte pourra l'annoncer assez clairement ; mais la voix de la nature ne

sera-t-elle par alors trop foible pour eux, lorsque Dieu continuera de cacher sa face aux humains ? Ah ! cette pensée m'est un fardeau pesant comme une montagne. »

» Pere des hommes, me répondit gra-» cieusement l'esprit céleste, celui en qui » et par qui tout vit et respire, n'aban-» donnera pas ta postérité. Souvent, à la » vérité, leurs péchés monteront jusqu'à » lui, criant vengeance, lui feront saisir » son tonnerre, et manifester ses juge-» mens. Les pécheurs alors se traîneront » dans la poussiere, et diront : Le voilà » ce Dieu terrible ! Mais plus souvent » encore il se manifestera par sa miséri-» corde. Quand ils se seront écartés de » sa voie, il ira les appeller avec bonté; » il suscitera parmi eux des sages, qui » éclaireront leur intelligence ; ils tour-» neront leurs regards vers le Seigneur, » et reviendront des voies ingrates de l'ex-» travagance et de la stupidité, dans les » sentiers de la justice et de la droite » raison. Des prophetes, autorisés par sa

» mission, leur annonceront long-temps » d'avance les jugemens et les graces du » Très-haut, renfermés dans le trésor d'un » avenir éloigné, afin qu'ils voient que » c'est sa sagesse éternelle qui gouverne les » ressorts impénétrables du destin. Il leur » parlera souvent par des anges, souvent » aussi par des prodiges; et il y aura des » justes pour qui sa bonté infinie le fera » descendre lui-même de son trône, jus- » qu'à ce qu'enfin le grand mystere du » salut des hommes se développe, et que » la race de la femme écrase la tête du » serpent. »

» L'ange se tut : son souris gracieux m'enhardit à lui parler encore une fois : O ami céleste ! lui dis-je, si tu permets à l'homme pécheur de te nommer ainsi, et tu le permets sans doute, car pourrois-tu haïr celui que l'Éternel ne hait pas, celui pour qui la clémence divine se manifeste avec tant d'éclat, que les cieux en sont dans l'admiration, et que l'ame humiliée dans la poussiere ne balbutie qu'imparfaitement

sa reconnoissance, faute de termes suffisans pour l'exprimer; oserai-je te demander, esprit lumineux, s'il ne t'est pas permis de tirer ces augustes mysteres de la sainte obscurité qui les voile; de m'apprendre au moins ce que signifie cette grande promesse, que la race de la femme écrasera la tête du serpent, et quelle est la malédiction que Dieu a lancée contre l'homme, quand il lui a dit : Tu mourras? L'ange répondit : Je ne te cacherai rien de ce qu'il m'est permis de te dévoiler. Apprends donc, ô Adam! qu'à l'instant que tu eus péché, Dieu dit aux esprits bienheureux : Adam m'a désobéi, et il mourra. Cependant tout-à-coup un nuage ténébreux environna le trône de l'Éternel, et il se fit d'une extrémité du ciel à l'autre un silence profond, qui remplit d'effroi toute la cour céleste; mais ce silence ne dura que peu de temps. Le nuage ténébreux s'écarta, comme un rideau, de devant le trône; jamais Dieu ne s'étoit manifesté aux anges avec tant de magnificence,

si ce n'est en cet instant mémorable, où sa voix créatrice, appellant les astres du néant, leur dit : Soyez faits, et continua de parcourir, en créant, toute l'immensité de l'espace. Tandis que tout étoit dans l'attente de ce qui alloit suivre, sa voix, retentissante comme le tonnerre, fit entendre ces mots pleins de bonté : Je ne détourne point mes regards de dessus le pécheur. La terre rendra témoignage de ma miséricorde infinie. La femme donnera naissance à un vengeur, qui écrasera la tête du serpent. L'enfer n'aura pas lieu de se réjouir de sa victoire, et la mort perdra sa proie. Cieux, célébrez ce jour ! Ainsi parla l'Éternel. L'éclat éblouissant de sa gloire auroit terrassé les archanges mêmes, si quelque léger voile n'en eût tempéré sur-le-champ la vivacité. Les cieux célébrerent tout ce jour-là le grand mystere de la bonté divine : mais comment Dieu pourra-t-il, sans blesser sa justice, faire grâce au pécheur ? Voilà ce qui est incompréhensible pour l'archange même. Il doit

suffire que Dieu l'ait dit. Nous savons, et il t'est permis de savoir que la mort a perdu sa puissance ; qu'elle ne fera que dégager l'ame de ses liens. Le corps, cette enveloppe de boue qui l'enferme, retournera dans la poussiere dont il fut formé. L'ame épurée s'élevera au séjour céleste, pour y être infiniment heureuse, comme nous le sommes. Écoute, Adam, l'ordre de ton Dieu : Je veux être favorable, à toi et à ta race ; je veux qu'il y ait un signe entre moi et toi, qui soit le sceau de cette grande promesse. Bâtis un autel sur cette colline ; immole dessus un jeune agneau ; et de ma part j'enverrai un feu dévorant qui consumera la victime. Tous les ans tu renouvelleras le même sacrifice, et tous les ans j'enverrai la même flamme pour le consumer. Voilà, dit l'ange, continuant de parler, voilà que je t'ai révélé tout ce qu'il plaît au Très-haut que la créature sache de ses décrets. Seulement il m'a permis encore de vous montrer, avant de vous quitter, que vous n'êtes pas

si seuls qu'il vous semble sur ce globe, et que cette terre, toute maudite qu'elle est, est encore habitée par de purs esprits, à qui l'Éternel a ordonné de veiller pour vous défendre et vous conserver. »

» L'ange à l'instant toucha nos paupieres, et nos yeux dessillés virent des beautés que je n'entreprends pas de décrire ; nulle expression ne peut rendre les traits majestueux que je vis. Toute la contrée étoit peuplée d'enfans des cieux plus beaux que n'étoit Eve, lorsque, nouvellement créée, elle sortit des mains de l'Éternel, et qu'elle me réveilla d'une voix gracieuse, en me tendant les bras avec tendresse. Quelques-uns recueilloient de légers brouillards de la terre, et les portoient en haut sur leurs ailes déployées, pour en faire de douces rosées et des pluies rafraîchissantes ; d'autres reposoient près des ruisseaux gazouillans, veillant à ce que la source ne tarît pas, de peur que les plantes ne fussent privées de leur humide nourriture. Plusieurs étoient dispersés dans la plaine ;

là, ils présidoient à la croissance des fruits, répandoient sur des fleurs naissantes, la couleur de feu, l'aurore ou l'azur, et leur insinuoient des parfums agréables, en les fomentant de leur haleine. Plusieurs erroient diversement occupés dans l'ombre des bocages ; et de leurs ailes brillantes faisoient éclorre, à chaque pas, de doux zéphyrs qui tantôt voltigeoient en murmurant à travers les ombrages, tantôt planoient agréablement sur les fleurs, et alloient ensuite se rafraîchir sur la surface frémissante des ruisseaux ou des lacs. D'autres esprits se reposoient de leurs travaux, et assis à l'ombre, des harpes d'or à la main, chantoient un chœur, en s'accompagnant, à la louange du Très-haut, des hymnes que l'oreille des mortels ne sauroit entendre. Plusieurs se promenoient sur notre colline même et parmi nos berceaux, où, par leurs doux regards, ils sembloient compatir à notre sort. Mais bientôt le voile levé devant nos yeux se rabattit, et cette scène ravissante disparut. »

» Ce sont-là, nous dit l'ange, les esprits
» tutélaires de la terre; la nature four-
» mille de beautés trop sublimes pour
» être goûtées par les sens des mortels; le
» Créateur en a fait de diverses pour les
» différens ordres d'êtres pensans; et ces
» merveilles, cachées à vos yeux, font le
» ravissement et l'admiration de classes
» innombrables d'esprits. Ces mêmes en-
» fans des cieux que vous avez vus, ont
» aussi pour fonction d'aider la nature,
» dans son attelier secret, à opérer les pro-
» ductions diverses que les ordres de Dieu
» exigent d'elle de toute éternité. Ils sont
» aussi chargés de veiller à la sûreté de
» l'homme, de diriger ses actions, et de
» détourner souvent de dessus lui des mal-
» heurs dont il est menacé sans le savoir.
» Ils l'assistent dans toutes ses routes,
» quelques tortueuses qu'elles soient, et
» font que, d'un mal apparent, il résulte
» en sa faveur un bien réel. Ils sont les
» paisibles témoins de tes plaisirs domes-
» tiques, et accompagnent tes actions les

» plus secretes d'un sourire d'approba-
» tion ou d'une marque de dédain. C'est
» d'eux que le Seigneur se servira, soit pour
» répandre l'abondance dans les pays qu'il
» aura bénis, soit pour porter la famine
» et la désolation chez les nations qui se
» seront écartées de lui, lorsqu'il lui plaira
» de les rappeller par la voie des châ-
» timens. »

» L'ange en finissant ce discours, qu'il avoit prononcé avec une douceur attendrissante, rentra dans son nuage ; et nous, pleins d'un ravissement inexprimable, nous nous prosternâmes en terre pour rendre à l'Éternel nos hommages et nos actions de graces. Aussi-tôt après je bâtis l'autel sur le sommet de la colline ; et, depuis, Eve fit son occupation de construire à l'entour une espèce de nouveau paradis. Ce qu'elle trouvoit de fleurs dans la prairie et sur les côteaux, elle venoit les planter aux environs de l'autel, et les arrosoit le matin et le soir avec l'eau claire de la source qui murmuroit près de-là. O esprits tutélaires

qui m'environnez ! dit-elle alors, achevez cet ouvrage de mes mains ; sans votre secours, mes soins sont inutiles. Rendez ces fleurs plus brillantes encore qu'elles ne l'étoient sur leur lieu natal ; car cette enceinte est consacrée au Seigneur. Et moi, je plantois ce grand cercle d'arbres qui environne l'autel d'un saint et paisible ombrage. »

» Nous passâmes l'été dans ces sortes d'occupations, brûlés par un soleil ardent. Déja l'automne, couronné de fruits divers, tiroit à sa fin ; les aquilons rigoureux commençoient à souffler, et les montagnes se couvroient de frimats. Nous vîmes avec douleur la nature ainsi contristée : nous ignorions qu'il falloit que la terre débile, après s'être épuisée par ses bienfaits, réparât ses forces par le repos de l'hiver ; car, avant la malédiction, on avoit en une même saison le printems, l'été et l'automne ; et, sous ces diverses dénominations, c'étoit toujours une température agréable et riante. Cependant, le

deuil de la nature augmenta encore, les fleurs mouroient penchées sur leurs tiges; ou, si quelques-unes survivoient de place en place aux environs de l'autel, elles sembloient, à leur air flétri, s'affliger de leur destruction prochaine; les arbres se dépouilloient de leurs fruits les plus tardifs, et finissoient par perdre leurs feuilles. Bientôt la fureur des aquilons augmenta; ils soufflerent des orages, des torrens de pluie, et la neige couvrit les plus hautes montagnes. Nous contemplions cette désolation générale avec une frayeur inquiete. Si, par hazard, disions-nous, ce ne sont-là que les premiers effets de la malédiction prononcée contre la terre, la nature va donc perdre le peu d'avantage que sa dégradation lui a laissé encore. Elle en avoit peu, en comparaison du paradis; cependant, il lui en restoit assez pour répandre sur nos jours des douceurs et des commodités. Mais si la malédiction doit s'appesantir de plus en plus sur la terre, qu'un jour notre sort sera triste et mal-

heureux! Au milieu de ces pensées, nous nous exhortions réciproquement à bannir de nos cœurs toute idée de mécontentement, et à mettre notre espérance dans le Seigneur avec une respectueuse adoration. Cependant nous fîmes des provisions de fruits; nous séchâmes au feu ce que la corruption et la pourriture nous auroient enlevé; et moi, je garnis la caverne en dehors, pour qu'elle nous mît à l'abri des frimats et des pluies. Pendant ce temps, le petit troupeau erroit languissamment sur la colline, broutant quelques brins d'herbe repoussés; et moi, pour le préserver d'une disette totale, j'allois sur les prés et sur les côteaux faire sa provision de fourrage, que je serrois soigneusement. Les jours s'écouloient tristement et lentement parmi les ouragans et les pluies: mais, à la fin, le soleil vivifiant se remontra, et ramena la sérénité sur l'horizon. Des vents plus doux chasserent du haut des montagnes les brouillards humides; la nature rajeunie sembloit sourire;

une douce verdure revêtit la terre ; un mélange varié de fleurs diverses embellissoit les prairies, et disputoit d'éclat avec le soleil ; les arbres et les arbrisseaux se paroient de feuilles nouvelles ; toute la nature ranimée étoit dans la joie. Ainsi reparut sur la terre, couronné de fleurs et de feuillages, l'aimable printems, ce gracieux matin de l'année. Rien n'égaloit sur-tout la belle enceinte dont j'avois environné l'autel. Eve y voyoit, avec un ravissement inexprimable, renaître les fleurs qu'elle y avoit apportées des environs. J'essaierois en vain, mes enfans, de vous dépeindre nos transports. Qu'ils étoient vifs ! ils nous conduisirent au pied de l'autel ; le soleil éclairoit le saint lieu de l'éclat le plus pur ; là, chaque créature paroissoit consacrer ses louanges au Seigneur ; les fleurs d'alentour remplissoient l'air des odeurs les plus suaves, et les arbres étendoient l'ombrage de leurs branches fleuries jusques sur l'autel. Les insectes ailés qui se logent sous l'herbe, exprimoient leur

joie par de doux sifflemens, et les oiseaux chantoient sans cesse du haut des arbres. Nous nous jetâmes à genoux; des larmes de joie échappées de nos yeux, se confondirent sur le gazon, qu'elles mouillerent avec la rosée du matin; et notre ardente priere s'éleva vers le maître de la nature, vers ce Dieu de grâce et de bonté, qui fait tourner à notre avantage les effets même de sa juste vengeance. »

« Je commençai alors à cultiver un petit champ sur la colline, et à répandre dans la terre féconde des graines conservées de l'automne précédent. J'enrichis même la colline de quelques nouveaux légumes, ramassés au loin dans la contrée. Souvent la nature, le hazard, ou la réflexion, me firent découvrir des expédiens propres à faciliter mon travail. Mais souvent aussi j'ai fait des méprises, faute de connoître les temps et les lieux propres à la culture; souvent mon imagination est restée en défaut, lorsque j'attendois de sa perspicacité l'art de simplifier mes opérations. Elle ne

m'eût été même d'aucune ressource, si les anges tutélaires ne l'eussent éclairée. »

» Un jour, de grand matin, comme je jetois la vue sur l'autel que j'avois construit, je vis la flamme du Seigneur qui brûloit dessus à l'heure du crépuscule, et le soleil levant doroit la colonne de fumée qui s'élevoit dans les airs. Eve, m'écriai-je, voici l'accomplissement de la promesse; voici la flamme du Seigneur descendue sur notre autel : allons-y sur-le-champ; ce jour est consacré au Seigneur; que tout autre travail cesse maintenant : va cueillir les plus belles fleurs, pour les répandre sur le sacrifice; et moi, je vais égorger le plus jeune de nos agneaux. Je sortis en effet, et j'égorgeai le plus beau des agneaux, la première créature vivante que j'aie mise à mort. O mes enfans! qu'il m'en coûta pour le faire! Un frémissement me saisit, les mains me tomboient sans force, et je n'aurois jamais pu m'y résoudre, si l'ordre exprès du Seigneur n'eût soutenu mon courage. Je souffre encore par l'idée seule de l'innocent

animal cherchant à s'échapper, se débattant sous le couteau, luttant pour sa vie, et annonçant les derniers instans de son existence par des mouvemens qui me glacerent d'horreur, jusqu'à ce qu'enfin il restât immobile et sans vie. A cette vue, d'affreux pressentimens s'emparerent de mon ame ; mais, sans m'y arrêter alors, j'étendis la victime sur l'autel : Eve répandit dessus des fleurs odorantes, et nous nous prosternâmes devant l'autel avec crainte et respect ; nos louanges et nos actions de grâces monterent vers le Seigneur, qui vérifioit si solemnellement ses saintes promesses ; un profond silence régnoit autour de nous, comme quand la terre célebre la présence de Dieu ; et, dans ce calme parfait, il nous sembloit entendre des hymnes immortels, que les anges dispersés autour de nous mêloient à nos prieres. Bientôt la flamme consuma la victime ; ensuite elle s'éteignit sur l'autel, et un parfum céleste remplit la contrée. »

» Peu de temps après, le jour solennel de la réconciliation, j'allois, mes enfans, sur le déclin du soleil, me reposer de mon travail à côté de ma bien-aimée : je monte la colline; et l'ayant cherchée vainement dans la cabane et dans l'ombre des berceaux, je la trouvai sans force, assise près de la fontaine, et toi, mon premier né, couché sur son sein. Tandis qu'elle vaquoit à ses travaux ordinaires, les douleurs de l'enfantement l'avoient surprise près de la fontaine; elle versa des larmes de joie sur toi : ensuite elle leva les yeux vers moi en souriant. Je te salue, dit-elle, pere des hommes, le Seigneur m'a assistée dans mes douleurs, et j'ai enfanté ce fils. Je lui ai donné le nom de Caïn, en le mettant au monde..... O toi, cher premier né, dit-elle alors, le Seigneur a regardé favorablement ici bas l'heure de ta naissance; que tous tes jours soient consacrés à ses louanges. Ah! que celui qui naît de la femme est foible et incapable de s'aider soi-même! Mais éleve-toi, comme une jeune

fleur s'éleve dans le printems; que ta vie soit un doux parfum devant le Seigneur. Alors je te pris, ô mon premier né! dans mes bras : je te salue, dis-je à Eve, avec des larmes de joie, je te salue, mere des hommes; que le Seigneur qui t'a assistée dans tes douleurs, soit loué. Je te salue, ô Caïn, le premier des humains, qui coûtes des douleurs à ta mere; qui le premier entre dans la vie, pour aller au-devant de la mort. O Dieu! continuai-je, regarde favorablement du haut du ciel ta foible créature, et verse ta douce bénédiction sur l'aurore de sa vie. Qu'il me sera doux d'instruire sa jeune ame des merveilles de ta grâce! Soir et matin je veux accoutumer ses jeunes levres à tes louanges. O mere des humains! des races sans nombre fleuriront autour de toi. Ce myrte étoit comme toi solitaire, jusqu'à ce que de tendres rejettons soient sortis de la tige maternelle; et, à chaque fois que le printems les a ornés d'une nouvelle parure, ses premiers rejettons en ont produit d'au-

tres : à présent ce myrte unique forme un petit bocage aromatique, qui s'étend fort loin. De même, chere épouse, puisse cette perspective adoucir l'amertume de ta douleur présente ! de même nos enfans se multiplieront autour de cette colline. Nous verrons de son sommet leurs paisibles cabanes garnir la plaine. Nous les verrons eux-mêmes, si la mort tarde assez pour nous le permettre, nous les verrons comme les abeilles diligentes, se prêter un secours mutuel, amasser autour d'eux les vivres, les commodités et même les douceurs de la vie : souvent nous descendrons de cette hauteur pour visiter nos petits-fils ; et, sous leurs ombrages fertiles, nous leur raconterons les merveilles du Seigneur ; nous les exhorterons à la vertu et à la piété. Quand ils goûteront de la joie, nous la partagerons avec eux, et nous les consolerons dans la tristesse. Du haut du côteau nous verrons alors mille autels domestiques fumer à l'entour, et la fu-

mée des holocaustes environnera notre demeure de saints nuages, à travers lesquels perceront nos prieres ferventes pour la race humaine ; et, quand le jour solemnel de la réconciliation sera revenu, quand la flamme du ciel sera descendue sur le premier et le plus saint des autels, alors ils s'assembleront sur la colline, et nous avancerons au milieu d'eux pour sacrifier, tandis qu'ils seront prosternés autour de nous dans un vaste cercle. C'est ainsi, Caïn, que je m'écriai dans un doux transport ; et je baisai tes joues avec la joie la plus tendre. Ensuite ta mere te reprit dans ses foibles bras ; et, l'ayant aidée à se relever, je la conduisis dans notre demeure. Bientôt la force et la vivacité animerent tes petits membres ; les ris et la gaieté pétilloient dans tes yeux et sur tes joues. Déja tu étois en état de sauter parmi les fleurs avec tes pieds délicats ; déja tes petites levres commençoient à balbutier de jeunes pensées, lorsque Eve mit au monde Méhala, qui

depuis, mon fils, est devenue ton épouse. Plein de joie tu sautas autour de la nouvelle née ; tu la baisas, et tu la couvris de fleurs nouvellement cueillies. Eve ensuite t'enfanta, ô Abel ! et ne tarda pas après, à te mettre au monde une compagne. Oh ! quelle joie ravissante nous transporta, lorsque nous vîmes vos jeux enfantins, vos plaisirs innocens, et comme vos jeunes ames qui se développoient, essayoient leurs forces, et parvenoient peu-à-peu à leur maturité ! Alors nos soins attentifs s'employoient à cultiver vos penchans ; de maniere que tournés tous au bien, ils répandissent une agréable odeur de vertu, ainsi que de plusieurs fleurs diverses combinées avec art, se forme un bouquet odoriférant ; car lorsque vous jouiez encore d'un air enfantin sur mes genoux, je voyois déja que l'homme, né dans le péché, avoit autant besoin d'être cultivé que la terre maudite, à cause du péché ; ce n'est que par les soins vigilans qu'on peut faire germer les talens et les

nobles inclinations. Mais enfin j'ai le bonheur de vous voir parvenus au terme de votre croissance ! ainsi que de jeunes arbrisseaux se transforment avec le temps en grands arbres. Loué soit le Seigneur qui a signalé si merveilleusement sur nous tous sa miséricorde et sa bonté ! Par amour, par respect, par reconnoissance, soyez-lui fideles en tous temps, et la grâce et la bénédiction du ciel habiteront toujours dans vos demeures. »

Adam finit-là son récit. Ainsi qu'un jeune époux à côté de sa bien-aimée, écoute, au lever de l'aurore, le doux chant du rossignol ; tout se tait à l'entour ; les tendres accens qui semblent être l'écho de leurs propos amoureux, les pénétrent jusqu'au fond de l'ame : mais le chant venant à cesser, ils écoutent encore longtemps vers les branches où l'oiseau chantoit : ainsi, lors même qu'Adam eut cessé de parler, ses enfans lui prêtoient encore une oreille avide. Les différentes scènes de son récit les avoient émus diversement,

et leur avoient arraché tantôt des larmes, tantôt des signes de joie; ils rendirent tous grâces au pere des hommes : Caïn lui rendit grâces comme les autres; mais, plus ferme, seul, il n'avoit ni pleuré, ni souri.

CHANT TROISIEME.

Tous alors sortirent du berceau; Abel embrassa tendrement son frere; la lune éclairoit leurs pas, et chaque couple prit le chemin de sa cabane. Abel embrassa sa bien-aimée, en disant : » Quelle joie se répand dans mon ame! mon frere..... Ah! mon frere n'est plus courroucé contre moi; il veut m'aimer! Ah! que les larmes qui ont mouillé aujourd'hui ses joues m'ont ravi! Non, la rosée n'est pas plus agréable après les chaleurs brûlantes d'un soleil ardent. La tempête furieuse de son ame s'est calmée; le repos et la joie sont revenus habiter parmi nous. O toi, qui as veillé avec une bonté infinie sur nos deux parens, lorsqu'ils ont commencé à habiter seuls la grande terre, ah! défends au tumulte de rentrer jamais dans son ame pour la troubler. »

Thirza embrassa son époux, et versa des larmes de joie, en disant : » Ah! une douce pluie ne rafraîchit pas tant les prai-

ries altérées ; le retour du printems, après les tristes frimats de l'hiver, n'a pas causé tant de joie aux auteurs de nos jours, que m'en ont causé les larmes de mon frere, le retour de son amour. Heureux instans ! la fraîcheur et la sérénité ont rajeuni les traits de nos parens ; la félicité, les délices ont inondé leur ame. Heure fortunée ! la nature m'en semble plus belle ; et toi, lune tranquille, ton flambeau m'en paroît plus brillant ! » C'est ainsi que la joie s'exhaloit de leurs levres.

Caïn prit aussi le chemin de sa cabane, accompagné de Méhala son épouse ; elle le regarda tendrement, et pressa ses mains de ses levres, en lui disant : » Mon bien-aimé, quel sérieux glace tes regards ? Le calme, de retour dans ton cœur, n'est-il pas capable de répandre de la sérénité dans tes yeux, et de dérider ton front ? Je sais que ta gravité naturelle a toujours modéré en toi le sentiment du plaisir, ou l'a concentré dans ton cœur. Cependant, cher époux, quel contentement, quels transports animoient tes yeux, et se peignoient

sur ton visage, lorsque tu embrassois ton frere avec tant d'affection! Alors l'Éternel, du haut de son trône, t'a béni, et les anges qui nous environnent, ont versé sur nous des pleurs de joie. Daigne le permettre, mon bien-aimé, daigne le permettre à mon tendre amour, à mon ravissement; laisse-moi te presser contre mon sein. » Elle dit, et le pressa tendrement contre son sein.

Caïn ne résista pas aux tendres empressemens de son épouse; mais il lui dit: » Votre joie excessive m'offense; oui, elle m'offense. Ne semble-t-il pas que vos transports veuillent dire: Caïn s'est corrigé; auparavant c'étoit un homme vicieux, méchant, qui haïssoit son frere. Eh! non; je n'étois ni vicieux, ni méchant. Quelle étrange idée! Quoi! je haïssois donc mon frere, parce que je ne le persécutois pas toujours d'embrassemens et de larmes? Je n'ai jamais haï mon frere, non jamais; j'ai seulement vu avec peines ces caresses molles et efféminées, par lesquelles il m'enlevoit l'affection d'Eve et d'Adam.... et

le moyen d'être insensible à cela ?.... Mais au surplus, Méhala, ce n'est pas sans cause que la gravité ride mon front. Quelle imprudence à notre pere de nous raconter l'histoire honteuse de sa chute, et tous les désastres dont elle est cause ? Qu'avons-nous besoin de savoir et d'entendre répéter si souvent que c'est par sa faute et celle d'Eve, que nous avons perdu un paradis de délices ; que c'est par leur fait que nous sommes malheureux ? Si nous l'ignorions, notre misere en seroit plus supportable, et nous aurions moins à déplorer la privation d'un bonheur dont il ne nous resteroit pas d'idée. » Méhala étouffa dans son cœur ces remontrances et ces plaintes ; et regardant son époux pour lire dans ses yeux si elle pouvoit hazarder de lui répondre, elle lui dit avec tendresse : » Laisse-moi, je te conjure, mon bien-aimé ; je ne saurois retenir ces larmes qui m'échappent ; laisse-moi t'implorer pour toi-même. Tiens toujours éloignés de toi ces sombres nuages de mélancholie que tu as en la force de dissiper. Rends la séré-

nité à ton âme, et ne vois pas toujours de la misere et de la calamité, où tu ne devrois voir que de la miséricorde et la grâce divine. Ne fais pas un reproche à ce pere qui nous aime, à cette tendre mere, de nous raconter les merveilles que Dieu a faites en faveur de l'homme déchu; ils veulent exciter dans nos ames une vive reconnoissance et une ferme confiance. Ils sont si sensibles sur tout ce qui peut nous être un sujet de peine ou de souffrance, qu'il y auroit de la barbarie à leur reprocher notre misere. Surmonte, mon bien-aimé, surmonte le chagrin qui veut s'introduire de nouveau dans ton cœur, et obscurcir tes jours et les miens d'une sombre tristesse. » Elle se tut, et le regarda tendrement, les yeux mouillés de larmes : alors un souris affectueux tempéra son sérieux. » Je le surmonterai, dit-il, le chagrin qui veut prendre de l'empire sur moi; embrasse-moi, ma bien-aimée; je ne veux plus qu'il obscurcisse tes jours et les miens. » Il dit, et l'embrassa.

Déja depuis long-temps un génie que

l'enfer appelloit Anamalech, observoit ses démarches et ses discours. Cet Anamalech n'étoit, à la vérité, qu'un démon subalterne; mais, en orgueil et en ambition, il ne le cédoit pas à Satan. Souvent, dans l'enfer, il s'étoit dérobé à ses compagnons, qu'il méprisoit, pour rester dans la solitude. Là, parmi les ruisseaux infects de souffre qui traversoient ce terrain brûlé, et des rochers énormes qui cachoient leurs noirs sommets dans la nue orageuse, il frémissoit de son indigne repos. L'affreuse réverbération des flammes réfléchies de dessus les montagnes contre les nues, jetoit une lueur obscure sur le sentier où se portoient ses pas errans. Dans le temps que l'enfer, avec un bruit tumultueux, célébroit le triomphe et les louanges de son roi, qui, revenu du globe terrestre, racontoit orgueilleusement de haut de son trône, comment il avoit séduit les premiers humains, et forcé le maître du ciel à lancer contre eux des arrêts de mort et de malédiction, alors le noir venin de l'envie s'enfla dans le sein d'Anamalech.

» La gloire et les honneurs, dit-il en lui-même, ne sont donc faits que pour lui et pour ceux qui entourent fastueusement son trône ? et moi, je roderai obscur dans les recoins ténébreux des enfers, parmi la vile populace des démons ? Non, je me sens capable d'actions dont l'enfer même sera étonné, et alors..... je veux que Satan, oui, Satan lui-même ne prononce mon nom qu'avec respect. » Occupé de ces projets, il tramoit sourdement dans la solitude la désolation du genre humain, et rouloit dans son noir cerveau divers plans de ruine et de destruction. Ses odieux desseins ne réussirent que trop; il ne parvint que trop à rendre son nom imposant aux puissances infernales même. Ce fut lui qui, dans la suite des temps, engagea un roi pervers à massacrer des milliers d'enfans dans Bethléem ; il vit, avec un souris amer, des hommes cruels, des démons, déployer une rage féroce contre ces innocentes créatures, les briser contre les murailles qui en restoient teintes, ou, le glaive tranchant dans les mains, les égor-

ger et les démembrer dans les bras même de leurs meres désespérées. L'infame Anamalech planoit alors, en souriant, sur les toits de la ville infortunée. Les cris de ses tendres victimes étoient à ses oreilles une mélodie agréable. Il se repaissoit avec une joie infernale des plaintes lugubres des meres inconsolables. Il se plaisoit à voir ces cadavres enfantins, tronqués, ouverts et défigurés par de larges blessures, rouler sous les pieds chancelans de leurs meurtriers, et leurs peres et meres, se traînant à terre, pousser des sanglots plaintifs parmi le sang innocent.

» Je veux, dit-il, monter, je veux monter sur la terre; je veux voir ce que c'est que cette menace faite à l'homme : tu mourras; j'en accélérerai l'effet, je tuerai. » Puis il passa la porte de l'enfer, et suivit le sentier que Satan avoit tracé à travers l'ancienne nuit, et l'empire tumultueux du chaos. Ainsi un brigantin bien équipé vogue à pleines voiles sur la mer immense; il aborde les côtes de l'Hespérie; il y surprend les tranquilles habi-

tans de quelque bourg, dont il enleve la vive jeunesse ; alors les peres et les meres, les freres et les sœurs, l'épouse inconsolable, se lamentent sur le rivage, en poursuivant des yeux des ravisseurs qui s'éloignent. Le génie infernal vole long-temps avec rapidité dans l'empire lugubre de la nuit, jusqu'à ce qu'enfin il apperçoit dans le lointain une lueur foible de crépuscule vers les frontieres de l'univers créé. Comme un malfaiteur qui médite quelque meurtre nocturne, marche, pendant l'obscurité, vers quelque cité royale qu'il voit de loin éclairée de lumieres innombrables, il s'y glisse avec crainte, et évite la clarté. L'esprit impur étoit saisi d'une crainte pareille en traversant les spheres immenses qui servent d'avenue au globe de la terre. Arrivé sur ce globe, il ne fut pas long-temps à y trouver la demeure des hommes ; son regard perçant la lui découvrit aisément ; ensuite il s'y abattit du haut des airs parmi des bocages ombragés. » Voici donc, dit-il en y abordant, cette terre qui a été maudite ! J'ai vu, en

planant, le paradis gardé par l'épée flamboyante; c'est un beau séjour; il ressemble aux campagnes du ciel; ils l'ont perdu. Mais cette terre qui leur reste, n'est pas un enfer. Peut-être, par des supplications basses et plaintives, ont-ils adouci la colere de leur Dieu; peut-être leur corps plus grossier est-il exposé à des tourmens et à des douleurs qui ne sauroient agir sur des esprits plus purs, et sur des substances éthérées; car ici je pourrois être heureux, si l'enfer ne me suivoit pas en tout lieu. Mais je vois des anges répandus ici de place en place; tâchons d'échapper à leur attention, de peur qu'ils ne traversent mes entreprises. Voici là-bas sur la colline cette famille de pécheurs : mais ils ne me paroissent pas être malheureux; c'est peut-être que leurs maux ne doivent commencer qu'avec la mort.... assurons-nous-en par un exemple : peut-être pourra-t-on les engager eux-mêmes à des forfaits..... Car, à ce qu'il paroît, leur cœur est ouvert à la séduction. Satan a bien réussi auprès du chef de cette famille,

par un artifice assez commun, lorsqu'ils étoient encore parfaits : à présent qu'ils ne le sont plus, et que la malédiction céleste les a dégradés, combien sera-t-il plus aisé de renverser leurs principes moraux? Oui, je le prévois ; nous les engagerons à des actions si noires, que les anges, saisis d'horreur, seront contraints de quitter la terre, et que celui qui les créa, les exterminera de son foudre, ou les précipitera dans l'abîme. Alors, de nos rives affreuses, goûtant la seule joie qui puisse nous toucher, avec transport nous les verrons, ces dignes habitans de la terre, tomber et rouler dans les vagues enflammées de l'enfer. J'en vois là un dans la campagne, qui porte un front farouche et ridé : si j'en crois les traits de son visage, j'opérerai par lui de grandes choses. Je vais le trouver et sonder ses pensées et ses inclinations. » Il dit ; et s'étant adroitement caché, il rodoit parmi les hommes, ne songeant qu'au meurtre et à la séduction.

Cependant, il venoit de passer à côté de Caïn et de sa compagne, et il avoit en-

tendu ce qu'ils se disoient. A peine furent-ils retirés dans leur cabane, qu'il s'arrêta, et redit après eux, avec un souris moqueur : » Tiens toujours éloignés de toi ces sombres nuages de mélancholie, que tu as eu la force de dissiper. Surmonte le chagrin qui veut rentrer dans ton ame.... et quittant l'ironie pour laisser parler sa rage : » Non, dit-il, non, le bien ne germera jamais sur ton terrain ingrat ; je saurai l'y détruire ; et ces nuages de la mélancholie, qu'on a cru si bien dissipés, je les rassemblerai au-dessus de ta tête, aussi épais et aussi sombres que ceux qui environnent de ténebres éternelles les sommets des montagnes infernales. Quoi de plus facile ? toi-même tu travailles à les amasser ; je n'ai qu'à t'aider. Qu'il me sera doux de te seconder ! Oui, laisse-moi faire ; je veux les accumuler sur ton front, afin que la désolation et la misere, maux encore inconnus parmi les mortels, commencent à s'y répandre ; et qu'alors vos jours soient couverts d'une obscurité encore plus noire que celle qui obsede perpétuellement l'enfer. »

L'aimable aurore commençoit à dorer l'horizon, et inspiroit les chants et la gaieté : Caïn prit ses instrumens, pour s'en retourner aux champs. Déja Abel l'avoit salué tendrement, et vouloit conduire ses troupeaux sur les pâturages couverts de rosée ; Méhala et Thirza, se tenant par la main, alloient s'avancer vers le jardin, au milieu duquel étoit placé l'autel, lorsque Eve sortit de sa cabane avec des gestes de désolation. Inquietes et saisies toutes deux, elles s'approcherent, et lui dirent avec émotion : » Ah, ma mere !.... vous » pleurez, et pourquoi pleurez-vous ? » Eve redoubla d'abord ses pleurs : puis, tâchant de suspendre sa douleur, elle les regarda tendrement, et leur dit ces paroles entrecoupées de sanglots : » Hélas, mes enfans ! n'avez-vous pas entendu les tristes gémissemens qui venoient de notre cabane ? Des souffrances aiguës ont surpris cette nuit votre pere. Le voilà actuellement qui lutte contre un mal dont il est pénétré jusqu'aux os : il s'efforce de le dissimuler ; il voudroit retenir tous les

soupirs qui s'échappent de son cœur; il voudroit étouffer ses plaintes et me consoler. Ah, mes enfans! de tristes frayeurs se sont emparées de mon ame, et mon cœur déchiré se refuse à toute consolation. Lors même qu'il repose le plus tranquillement, il paroît abîmé dans les réflexions; un instant après il gémit avec anxiété, une sueur froide baigne alors son front, et les larmes retenues s'échappent comme un torrent de ses yeux. O pressentiment affreux! tu es appesanti sur mon ame comme une montagne énorme. O mes enfans, soutenez-moi! mon malheur m'accable; retournons dans la cabane. » Elle s'appuyoit en pleurant sur l'épaule de Méhala; et suivie du triste cortege de ses enfans éplorés, elle s'en retourna vers la cabane.

Tous environnerent tristement le lit du pere; il reposoit plus tranquillement; son visage et ses gestes annonçoient que son ame, malgré les assauts de la souffrance et des douleurs, étoit toujours restée la maîtresse, et, accompagnant d'un doux

sourit un regard tendre qu'il jeta sur ses enfans affligés : » O mes bien-aimés ! leur dit-il, la main du Seigneur a répandu de la douleur sur ma poussiere ; je sens mes entrailles se déchirer. Louanges soient à l'Éternel, qui regle tout sagement ; peut-être ordonne-t-il que ces douleurs servent à rompre les liens qui attachent mon ame à mon corps. S'il doit retourner à la terre d'où il est sorti, je m'y soumets ; j'attendrai, en l'adorant, l'heure fatale ; et je louerai le Seigneur de la vie et de la mort, jusqu'à ce que ma poussiere disparoisse ; alors l'ame, délivrée du corps que la malédiction accable, en louera plus dignement le Seigneur. Oui, mon Dieu, tu as conservé à l'ame cette noblesse de sentiment. Il est bien juste que je sois le premier qui rende sa poussiere à la terre : mais, ô Dieu consolateur ! daigne me soutenir de ton assistance, et fais-moi endurer les maux présens, par la ferme espérance d'un avenir plus heureux. Mais sur-tout ne m'abandonne pas lorsque l'heure fatale de la mort s'avancera sur ma tête, et que

le dernier frémissement se fera sentir dans mes os! Vous, Eve, que j'aime comme moi-même; et vous, mes chers enfans, n'ajoutez pas à ma douleur par vos plaintes et vos lamentations. Hélas! comme vous voilà ensevelis dans une tristesse sombre et profonde! Mes bien-aimés.... cessez ces plaintes et ces lamentations qui me font souffrir. Peut-être mes maux ne sont-ils que les avant-coureurs de la mort qui s'approche de moi lentement : peut-être aussi le Seigneur les retirera-t-il de dessus-moi. Mais, quoi qu'il en soit, préparez vos ames à tout; accoutumez-vous d'avance à une résignation soumise et ferme pour le moment où il plaira à Dieu de me dépouiller du limon qui entoure mon ame, et de m'enlever du milieu de vous. » Là les sanglots interrompirent son discours : il se tut, regarda fixement, et dans un profond silence, chacun des assistans; mais il arrêta sur-tout ses regards sur Eve, dont la vue redoubla sa tristesse; puis reprenant son discours : » Hélas! dit-il, sans doute que la mort du premier qui l'éprouvera, sera quelque

chose d'affreux pour ceux qui en seront les témoins : mais elle sera plus affreuse encore pour qui en sera la victime. Veuille ce Dieu secourable, qui ne nous a jamais abandonnés dans nos afflictions, me secourir à cette heure terrible ! il le fera ; ses bontés passées nous en sont des gages. Pour vous, mes enfans, ajouta-t-il en finissant, sortez ; laissez-moi recueillir mon ame dans le Seigneur ; priez-le pour moi avec ferveur ; cette crise effrayante va peut-être finir par un doux sommeil qui rendra la vigueur à mes membres fatigués. »

Là le pere des hommes se tut, et ses enfans éplorés s'inclinerent pour baiser sa main affoiblie. » Oui, mon pere, s'écrierent-ils, nous allons, prosternés devant le Seigneur, le supplier qu'un doux repos vienne réparer tes forces épuisées par la souffrance. Hélas ! puisse notre priere être exaucée ! puisse le Seigneur, avant ton réveil, calmer les douleurs aiguës qui te déchirent ! » Et le cœur plein d'amertume, ils sortirent de la cabane ; Eve seule y resta. » Je voudrois sommeiller, dit Adam,

en lui adressant la parole ; mais, la voyant baignée de larmes : Eh quoi ! tu pleures, chere épouse, ajouta-t-il, crains que ton attendrissement, augmentant ma peine, ne chasse le repos loin de moi. » Ensuite il enveloppa son visage dans des peaux, pour cacher à sa compagne le chagrin qui dévoroit son ame inquiete. » Est-ce-là, se demandoit-il à lui-même, cette heure pleine d'effroi ? Je le crois ; ah ! grand Dieu ! qu'elle me paroît terrible ! Seigneur, n'abandonne pas un malheureux pécheur expirant. Cependant, quelque affreuse qu'elle me paroisse, ce seroit une consolation bien douce pour moi, si mon triste sort pouvoit acquitter les miens ; si par ma mort j'exemptois tous mes descendans d'un sort pareil à celui-ci. Mais non, ils me suivront ; les mêmes horreurs, le même voile de ténebres s'étendront sur tous ceux qui seront enfantés par la femme ; car d'un tronc empoisonné par le péché, que peut-il naître autre chose que des pécheurs, et des pécheurs sujets à la mort ? J'ai tué toute ma postérité. Tous tant que nous

sommes, nous finirons par être arrachés d'entre les bras de ceux qui nous chérissent, de ceux qui nous adoucissent cette vie par mille délices. O Eve! épouse tendrement aimée, que de larmes tu verseras sur ma cendre! Ah! triste et effroyable perspective! mais ma poussiere inanimée ne frémira-t-elle pas, lorsque de jeunes orphelins, demeurés sans appui, pleureront la perte de leurs parens enlevés au milieu de leur course, ou que des peres et meres décrépits se verront arracher, par une mort précoce, les soutiens de leur vieillesse, lorsque des freres arroseront de leurs larmes le tombeau de leurs sœurs, l'épouse celui de son époux, et l'amante celui de son amant? Faites grâces alors à ma mémoire, ô mes enfans! ne maudissez pas ma tranquille poussiere. Il est bien juste que les approches de la mort soient accompagnées de frémissemens et d'horreur; il est bien juste que nous sentions tout le poids de la malédiction à la derniere heure qui nous arrachera de cette vie de péchés. C'est la mort qui ôte à l'ame

cette enveloppe de limon qui l'entoure, pour la tirer de son état de malédiction, et la rendre heureuse, si, malgré le peu de pouvoir qui lui reste pour le bien, elle a lutté contre ses vices, et si elle a tâché de s'élever à la vertu. Ainsi, mes enfans, il ne faudra pas que vous maudissiez ma cendre. Notre séjour sur la terre n'est pas proprement une vie; ce n'en est que l'aurore. Écroulez-vous, montagnes accablantes qui pesez sur moi. C'est en mourant que je retournerai à la vie; j'en attends l'instant, comme un tendre pere, qui, s'étant éveillé le premier, pendant un matin délicieux du printems, attend au lever du soleil que ses chers enfans se réveillent et viennent goûter ses embrassemens. » Telles étoient les pensées d'Adam livré à lui-même, lorsqu'un doux sommeil vint s'emparer de ses sens, et lui rendit le calme et le repos.

Pendant ce temps-là, Eve, assise à ses côtés, pleuroit amérement, et disoit à voix basse, pour ne pas troubler le sommeil de son époux : » Que de maux j'é-

prouve ! O malédiction ! suite du péché, appesantis sur moi seule ton fardeau. Double les maux que tu répands sur moi. Tout ce que vous souffrez de douleurs et de maux, ô vous tous ! vient de moi seule : c'est moi qui ai péché la premiere : hélas ! les maux que vous supportez, sont autant de vers rongeurs qui me dévorent. Cher époux, si tu mourois ! Ah ! je frémis de cette idée ; un frissonnement général, une sueur froide me saisissent : les horreurs de la mort peuvent-elles être plus effroyables ? Si tu allois mourir par ma faute, ô Adam ! si c'étoient actuellement les angoisses de la mort qui t'environnassent ! ah ! ne me regarde point avec mépris ou avec colere ; et vous, mes enfans, ne maudissez pas votre mere, je ne suis que trop à plaindre. Il est vrai qu'aucun reproche n'est encore échappé de vos levres : mais hélas ! chacun de vos soupirs, chacune de vos larmes n'est-elle pas un reproche douloureux ? O Dieu tout-puissant, prête l'oreille à mes prieres plaintives ; ôte-lui ses souffrances ; ou si ce sont les avant-coureurs de la mort,

si son corps doit retourner à la terre, affreuse idée! pour-lors ne me sépare pas de lui; laisse-moi mourir avec lui à ses côtés; retire mon ame la premiere, pour que je ne voie point sa mort; j'ai péché la premiere. » Eve se tut, et toute inconsolable, elle pleuroit à côté d'Adam assoupi.

Caïn étoit sorti dans les champs; ses larmes avoient eu le temps de sécher: » Je ne pouvois, disoit-il en s'en allant, je ne pouvois m'empêcher de pleurer auprès du lit de mon pere; ses gémissemens et ses discours avoient pénétré mon ame. Cependant..... il ne mourra pas, je l'espere. O Dieu! fais qu'il ne meure pas, ce bon pere que j'aime. Oui, je ne pouvois m'empêcher de pleurer: mais pour pleurer comme mon frere, il faudroit que je fusse plus efféminé que je ne le suis. Dira-t-on encore que je suis d'une humeur farouche? ou ne dira-t-on pas au moins qu'Abel aime plus son pere que moi, parce que je n'ai pas sangloté comme lui? J'aime mon pere; je l'aime autant que fait Abel: mais je

ne puis pas commander à mes larmes de couler. »

Abel, de son côté, accablé de douleur, alloit à ses pâturages ; les larmes couloient encore de ses yeux, lorsqu'il se jeta à terre ; et baissant son front jusques sur l'herbe, qu'il humectoit de ses pleurs, il adressa cette priere au Seigneur :

» Je te loue dans la plus profonde humilité, ô toi qui régles le destin des mortels avec une sagesse et une bonté infinies ! J'ose, dans nos tribulations, élever mes prieres jusqu'à toi ; car tu as permis au pécheur de t'implorer ; tu nous as permis cette douce consolation dans nos maux. Je ne dois pas sans doute espérer que tu réformes les voies de ta sagesse, pour écouter les vœux d'un vermisseau plaintif. Tes voies sont sages et bonnes, ô mon Dieu ! je ne te demande absolument que la force de souffrir, et de la consolation dans nos peines. Mais si nos vœux ne sont pas en contrariété avec les voies de ta sagesse, rends-nous notre père commun ; rends à

notre mere son époux qu'elle te demande ; rends-lui celui qui partageoit son bonheur et sa misere, et dont le sort étoit si étroitement lié au sien, que la vie de l'un est celle de l'autre. Rends à des enfans inconsolables un pere chéri ; remets l'heure de sa mort à des jours éloignés. Commande par un simple signe, et les maux les plus affreux disparoîtront aussi-tôt ; la joie, le ravissement et les actions de grâces s'éleveront vers ton trône, de l'humble cabane des mortels. Permets que celui qui nous a donné la vie, reste encore longtemps avec nous ; qu'il annonce encore parmi nous tes bontés infinies, et qu'il dicte tes louanges à nos fils et à nos filles, dès l'âge où ils articuleront à peine. Que si les décrets de ta sagesse ordonnent qu'il meure, ne t'offense pas, ô mon Dieu ! de ma douleur et de mon frémissement..... mais si ta sagesse a résolu qu'il meure, pardonne à ma douleur le désordre de mes paroles, et souffre que mes entrailles soient émues : s'il doit mourir, prête-lui ton assistance à l'heure terrible où sa pous-

sière se dissoudra. Pardonne alors nos cris et nos lamentations ; permets à notre douleur d'éclater, ou modere-la par tes consolations divines, afin que nous ne succombions pas au désespoir, et que nous louions ta sagesse dans l'abîme même de la misere.»

Telle avoit été la priere d'Abel, prosterné à terre avec une profonde humilité ; il entendit du bruit, et des odeurs suaves répandues dans la contrée, porterent leurs parfums jusqu'à lui ; il tourna la tête, et il apperçut près de lui un ange gardien, tout rayonnant de beautés : des roses couronnoient son front serein ; son sourire étoit gracieux comme l'aurore, et il dit d'une voix douce comme l'haleine du zéphyr : » Ami, le Seigneur a écouté favorablement ta priere ; il m'a commandé de m'envelopper d'un corps opaque, et de vous apporter, dans vos maux la consolation et le secours. La sagesse éternelle qui veille sans cesse au bien-être de chaque créature, et qui a soin de l'insecte rampant, comme de l'archange brillant de lumiere, a bien voulu ordonner à la terre

de produire, dans son sein, des remedes salutaires pour le service de ses habitans, dont le corps est ouvert aux douleurs et à toutes les influences malfaisantes, que la nature, depuis la malédiction, a exhalées autour d'eux, comme autant de degrés pour les conduire à la corruption qui les attend. Ami, prends ces fleurs et ces plantes; ce sont des spécifiques propres à rétablir la santé de ton pere; fais-les bouillir dans de l'eau de fontaine; qu'il en boive, et il sera guéri. »

L'ange lui donna les fleurs et les plantes, et disparut. Frappé d'un étonnement inexprimable, Abel étoit resté immobile. » O Dieu! s'écria-t-il, qui suis-je, pour que tu exauces aussi favorablement les gémissemens d'un pécheur qui n'est que cendre et poussiere? Comment le mortel peut-il te rendre de suffisantes actions de grâces? Comment peut-il exalter dignement ta bonté? Non, le mortel ne le peut pas, Seigneur; les anges même par leurs hymnes ne le pourroient pas. » Soudain il court à sa cabane; la joie lui prête des

ailes, et il prépare avec une impatience avide la boisson salutaire. Ensuite il vole à la cabane du pere, où Eve étoit assise auprès de son lit, baignée de larmes, où Thirza et Méhala se tenoient tristement debout à ses côtés. Elles virent avec surprise son empressement, la joie peinte dans ses yeux, et le sourire sur ses levres. » O mes bien-aimées, dit-il, essuyez vos larmes; le Seigneur a exaucé notre priere; il nous a secouru; car un ange m'est apparu comme je priois dans le jardin; il m'a donné des simples cueillis de sa main céleste: Fais-les bouillir, m'a-t-il dit, dans de l'eau claire, et rends à ton pere la santé. » Elles écouterent ce récit avec étonnement, et témoignerent leur reconnoissance par des louanges et des actions de grâces. Le pere avoit pris la boisson odorante; et déja en éprouvant l'effet, il se leva sur son séant, et rendit grâces au Seigneur avec une ardente piété; ensuite prenant la main du fils, il la pressa tendrement contre ses joues, et la mouilla de ses larmes, disant: » O mon fils, mon

cher fils ! sois béni, toi par qui le Seigneur m'envoie du secours ; toi, dont la vertu plaît au Seigneur ; toi, dont il exauce les prieres ; sois béni encore une fois, mon fils bien-aimé. » Eve et ses filles s'approcherent aussi, et embrasserent celui par qui le Seigneur avoit envoyé son secours.

A cet instant même, Caïn revint des champs. » Des soucis inquiets me tourmentent, avoit-il dit ; je vais monter à la cabane de mon pere, peut-être a-t-on besoin de mon secours ; peut-être qu'il meurt, hélas ! et que je serai assez malheureux pour ne pas recevoir la derniere bénédiction de ses levres. » Et, dans cette pensée, il étoit revenu des champs. En arrivant, il vit avec surprise régner la joie et les tendres embrassemens ; il entendit comme le pere bénissoit le fils. Méhala, sitôt qu'elle l'eût apperçu, courut à lui, l'embrassa, et lui raconta comment le Seigneur avoit envoyé du secours par Abel. Caïn s'approcha du lit du pere, lui baisa la main, en disant : » Je vous salue, ô mon pere ! loué soit le Seigneur, qui vous

rend à nos larmes. Mais, ô mon pere! n'avez-vous point de bénédiction pour moi? Vous avez béni celui par qui le Seigneur vous a envoyé du secours; bénissez-moi, mon pere, je suis votre premier né. » Adam le regarda tendrement; et lui serrant la main dans la sienne : » Je te donne ma bénédiction, lui dit-il, ô Caïn, sois béni de Dieu, ô mon premier né! que la grâce du Seigneur soit toujours sur toi! que ton cœur jouisse d'une paix tranquille, et ton ame d'un repos inaltérable! » Ensuite Caïn se tourna vers son frere, et l'embrassa; comment eût-il pu ne le pas faire? tous les autres l'avoient fait : puis il sortit de la cabane; mais ce fut pour aller se confiner dans l'enfoncement d'un bocage obscur, où, accablé de mélancolie, il s'écria : » Une paix tranquille!..... un repos inaltérable dans l'ame! Eh! comment aurois-je cette paix, ce repos?..... N'a-t-il pas fallu que je demandasse la bénédiction qui couloit volontairement de ses levres, lorsqu'il s'est agi de bénir mon frere? On me laisse mon

rang de premier né ; grand avantage ! Malheureux que je suis ! Je n'ai de supériorité qu'en fait de misere et d'indifférence. C'est par lui que le Seigneur a envoyé du secours à notre pere. Tout ce qui peut le faire aimer plus que moi lui arrive. Comment auroient-ils de la considération pour moi, qui suis le rebut du Seigneur et de ses anges ? Ils ne m'apparoissent pas à moi ; ils passent avec dédain sans m'honorer de leur attention, tandis que je m'épuise à travailler aux champs, et que la sueur coule sur mon visage basané ; ils passent, et c'est pour aller le trouver, lui dont les mains délicates se jouent dans les fleurs, lui qui se tient oisif près de son troupeau, lui qui verse quelques larmes qu'il a de trop, à l'occasion de ce que le soleil couchant colore de pourpre les nuages, ou que la rosée éclate sur l'émail des fleurs. Malheur à moi d'être le premier né, puisque cet état ne m'assure qu'un poids plus accablant de malédiction ! Toute la nature lui sourit ; je suis le seul à manger un pain de douleur à la sueur de mon visage ; je

suis en tout le seul malheureux. » C'est en roulant dans son cerveau mélancolique ces noires pensées de haine et d'envie, qu'il erroit dans le fond de ce bocage.

Le soleil se retiroit derriere les monts d'azur, et teignoit, en descendant sous l'horizon, les nuées en couleur de feu, lorsque Adam de son côté parla ainsi : » Le soleil se retire derriere les monts; je veux aller devant la cabane, avant que le jour finisse, louer le Seigneur qui m'a secouru. » Et il sortit de son lit, plein de force et de vigueur. Eve et ses filles l'accompagnoient. Le soleil du soir répandoit sur ces régions une lumiere douce. Adam se jeta à genoux; et parcourant, avec des yeux transportés, la contrée ainsi éclairée : » Me voici, dit-il à Dieu, avec une fervente effusion du cœur, me voici, mon souverain maître, prosterné devant votre face, pénétré de votre bonté infinie. Douleurs aiguës, qu'êtes-vous devenues ? Vous aviez atteint jusqu'à mes os; vous brûliez mes visceres comme un feu : mais au milieu de mes souffrances, mon ame

s'est élevée au ciel ; elle a mis sa confiance dans le Seigneur ; le Seigneur m'a regardé du haut du ciel, et a exaucé nos prieres ; aussi-tôt les douleurs ont cessé de me déchirer ; la force et la gaieté sont venues ranimer mes membres ; la mort n'avoit pas encore de droit sur ma cendre ; je devois encore te louer dans ce corps mortel, et donner, en ma personne, à l'univers de nouvelles preuves de ta clémence et de tes miséricordes sur l'homme pécheur. Je te louerai, ô Dieu infiniment bon ! depuis le crépuscule du matin jusqu'à celui du soir. Tant que mon ame sera entourée de son enveloppe terrestre, elle bégaiera tes louanges et sa reconnoissance ; mais, dès qu'elle en sera dégagée, s'élevant alors triomphante à une nature plus noble, elle te verra face à face dans tout l'éclat de ta magnificence. O vous, anges brillans de lumiere ! jetez les yeux sur cette demeure de pécheurs, ce séjour de la mort. Cette terre dont les fondemens s'ébranlerent, d'où le printems disparut, dès que le péché l'eut souillée, dès que Dieu eut

détourné ses regards de dessus nous; cette terre est le théâtre des merveilles de sa bonté infinie ; soyez-en les témoins, et dans une sainte ivresse, louez-en l'auteur plus dignement que nous ne pouvons faire. L'homme, hélas ! ne peut qu'esquisser, que balbutier son ravissement. Je te salue, aimable soleil, je te salue avant ton coucher. Lorsque tes rayons du matin commençoient à briller derriere les cédres, je gémissois accablé par la douleur; lorsqu'ils éclairerent ma cabane, je te saluai par des soupirs; lorsque, le soir, tes rayons brillent derriere les montagnes, prosterné à genoux, je rends grâce au Seigneur qui m'a déja secouru, qui a dissipé mes douleurs. Je vous salue, montagnes élevées, et vous collines répandues dans les plaines; mon œil vous verra encore, quand vous réfléchirez les rayons vermeils de l'un et l'autre crépuscule : je vous salue, oiseaux qui chantez les louanges de l'Éternel; votre chant récréera encore mon oreille; il me réveillera dès le matin pour chanter des hymnes au Seigneur. Vous, fontaines mur-

murantes : mes membres se reposeront encore sur vos bords émaillés de fleurs, où le bruit de vos douces ondes fait naître un sommeil bienfaisant. Et vous, bocages, buissons, berceaux, je me promenerai encore sous vos ombrages : vous verserez encore votre agréable fraîcheur sur ma tête, lorsque enseveli dans de profondes méditations, j'errerai dans vos charmans labyrinthes. Je te salue, ô nature entiere ! mais j'adore uniquement ton modérateur tout-puissant, qui a soutenu mon vil limon prêt à s'écrouler. »

C'est ainsi que le pere des humains louoit le Seigneur ; la nature paroissoit attentive à sa priere, et les créatures sembloient le féliciter sur son retour à la vie. Le soleil, ne donnant plus qu'une lumiere adoucie, dardoit encore ses derniers rayons à travers les feuillages, prêt à aller se cacher derriere les montagnes ; les fleurs distribuoient leurs parfums sur les jeunes zéphyrs, comme pour les charger de les exhaler sur lui ; et les oiseaux, comme à l'envi, lui donnoient l'agréable amuse-

ment de leur doux gazouillement et de leurs folâtres badinages. Caïn et Abel arriverent sous le feuillage, et virent, avec une joie délicieuse, leur pere rendu à leurs vœux. Sa priere finissoit : il se leva, et embrassa sa femme et ses enfans ; des larmes de joie couloient de ses yeux ; après quoi, il s'en retourna dans sa cabane. Cependant, Abel dit à Caïn : » Mon cher frere, quelles actions de graces rendrons-nous au Seigneur, de ce qu'il a exaucé nos gémissemens, et de ce qu'il nous rend notre précieux pere ? Pour moi, je vais à cette heure où la lune se leve, m'acheminer vers mon autel, pour y offrir au Seigneur, en sacrifice, le plus jeune de mes agneaux. Et toi, mon cher frere, es-tu dans la même idée ? voudrois-tu aussi, sur ton autel, faire un sacrifice au Seigneur ? »

Caïn, le regardant d'un air chagrin : » Oui, dit-il, je vais aller aussi à mon autel, offrir en sacrifice au Seigneur ce que la pauvreté des champs me donne. » Abel lui répondit gracieusement : » Mon

frere, le Seigneur ne compte pour rien l'agneau qui brûle devant lui, ni les fruits de la campagne que la flamme consume, pourvu qu'une piété sans tache brûle dans le cœur de celui qui donne l'un ou l'autre. »

Caïn repartit : » Il est vrai, le feu tombera tout d'abord du ciel, pour consumer ton holocauste ; car c'est par toi que le Seigneur a envoyé du secours : pour moi, il m'a dédaigné ; mais je n'en irai pas moins lui offrir mon sacrifice. Je suis aussi pénétré que toi de reconnoissance : notre pere, rendu à nos vœux, m'est précieux comme à toi ; qu'au surplus le Seigneur agisse avec moi, misérable vermisseau, selon son bon plaisir. »

Abel alors, se jeta tendrement au cou de son frere, en disant : » Ah ! mon frere, mon cher frere, est-ce que tu te fais un nouveau sujet de chagrin, de ce que le Seigneur s'est servi de moi pour porter du secours à mon pere ? S'il s'est servi de moi, c'est une commission dont il m'a chargé pour nous tous. O mon frere ! écarte, je t'en supplie, ces fâcheuses idées ; le Sei-

gneur, qui lit dans nos ames, sait bien y découvrir les pensées injustes et les murmures sourds. Aime-moi comme je t'aime. Vas offrir ton sacrifice : mais ne permets pas que des dispositions impures en souillent la sainteté, et compte qu'alors le Seigneur recevra favorablement tes louanges et tes actions de grâces, et qu'il te bénira du haut de son trône. »

Caïn ne répondit point; il prit le chemin de ses champs; et Abel, le regardant avec tristesse, prit celui de ses pâturages, chacun s'avançant vers son autel. Abel égorgea le plus jeune de ses agneaux, l'étendit sur l'autel, le parsema de branches aromatiques et de fleurs, et mit le feu à l'holocauste; puis, échauffé d'une piété fervente, il se mit à genoux devant l'autel, fit à Dieu ses actions de grâces, se répandant en louanges les plus vives et les plus affectueuses. Cependant la flamme du sacrifice s'élevoit en ondoyant à travers les ombres de la nuit : le Seigneur avoit défendu aux vents de souffler, parce que le sacrifice lui étoit agréable.

De son côté, Caïn mit des fruits de ses champs sur son autel, alluma son sacrifice, et se prosterna devant son autel; aussi-tôt les buissons s'agiterent avec un bruit épouvantable; un tourbillon dissipa, en mugissant, le sacrifice, couvrit le malheureux de flammes et de fumée. Il recula de l'autel en tremblant, et une voix terrible, qui sortit de l'obscurité effroyable de la nuit, lui dit: » Pourquoi trembles-tu, et pourquoi la terreur est-elle peinte sur ton visage? Il en est encore temps, corrige-toi; je te pardonnerai ton péché, sinon, ton péché et son châtiment te poursuivront jusques dans ta cabane. Pourquoi haïs-tu ton frere? il t'aime, te complaît et t'honore! » La voix se tut; et Caïn, saisi de frayeur, quitta ce lieu affreux pour lui, et s'en retourna à travers la nuit; le vent furieux chassoit encore après lui la fumée infecte du sacrifice; son cœur frissonnoit, et une sueur froide coula de ses membres. Cependant, en promenant ses regards, il vit, dans la campagne, les flammes du sacrifice de son frere, qui s'élevoient en

tournoyant dans les airs. Désespéré par cette vue, il tourne ses regards ailleurs, et dit, en grinçant des dents : » Le voilà le favori qui offre son sacrifice. Fuyez, mes yeux, ce spectacle outrageant : si j'en étois plus long-temps le témoin, toute la rage des enfers entreroit en mon cœur ; non, je ne pourrois pas m'abstenir de maudire d'une voix tremblante cet objet de prédilection : mais tournons notre fureur sur nous-mêmes. Venez, ô mort, ô destruction, venez finir les maux d'un infortuné ! Ah ! mon pere, faut-il que tu aies péché ! Je devrois peut-être me présenter à tes yeux avec ce pâle désespoir peint sur mon visage, afin que tu visses le comble de ma misere, afin que tu pressentisses tous les malheurs de tes descendans. Non, soyons malheureux seuls, et ne nous vengeons pas sur un pere, en lui présentant cet affreux tableau. Une horreur mortelle le saisiroit ; il en expireroit en ma présence, et j'en serois bien plus malheureux. La colere du Seigneur s'est appesantie sur moi ; il m'a maudit ; il me dédaigne ; je suis la plus

malheureuse créature qui habite cette terre. Les animaux de la campagne, les insectes rampans, sont pour moi dignes d'envie. O Dieu miséricordieux ! si tu pouvois étendre ton indulgence sur moi ! Laisse fléchir ta colere, ou me replonge dans le néant..... Mais que dis-je ? cœur endurci que je suis ! Si tu te corriges, m'a-t-il été dit, je te pardonnerai ton péché. Choisis le pardon ou la misere, misere éternelle, misere inexprimable ! Oui, j'ai péché ; oui, mes iniquités s'élevent au-dessus de ma tête, et te crient vengeance, ô Dieu juste ! que ta vengeance est juste aussi ! Plus on s'éloigne des voies de la perfection et de la sagesse, plus on devient malheureux. Il faut bien que je sois coupable, puisque je suis malheureux. Je les quitterai ces voies perverses. Détourne tes yeux, ô mon Dieu, de dessus mes iniquités passées ! préserve-moi d'en commettre de nouvelles. Prends pitié de moi, ô mon Dieu ! ou..... anéantis-moi. »

CHANT QUATRIEME.

L'air étoit encore humide de la rosée de la nuit : les oiseaux assoupis gardoient le silence, et le soleil levant n'avoit pas encore doré les sommets des montagnes et les brouillards errans du matin. Caïn sortoit de sa cabane, traînant sa noire mélancolie au-devant du crépuscule. Méhala, sans savoir qu'il l'entendoit, avoit pleuré sur lui, et son occupation pendant la nuit entiere avoit été de lever les mains au ciel en priant et gémissant. Pour lui, errant avant l'aurore, sa voix murmurante résonnoit dans le calme profond des campagnes, comme un tonnerre éloigné. » O nuit odieuse, disoit-il, quels sombres nuages rodoient autour de moi ! Quel effroi ! quelle terreur ! Cependant mon imagination alloit se calmer ; mes visions affreuses alloient disparoître, lorsque ses sanglots et ses lamentations m'ont éveillé. Hélas ! le sommeil ne me quitte que pour me plonger dans la désolation. Ne puis-je donc jamais

jouir d'une heure de repos ? Qu'avoit-elle à pleurer sur moi ? Elle ne sait pas encore que mon sacrifice a été rejeté. Ses pleurs m'accablent ; je ne puis tenir à ses gémissemens, à ses cris ; ils m'ont ravi d'avance le repos du jour qui va luire. Un sourire d'approbation accompagne tout ce que fait mon frere. Il n'y a que moi que la tristesse poursuit en tous lieux. Je t'aime, Méhala ; je t'aime plus que moi-même : pourquoi faut-il que ce soit toi qui remplisses d'amertume le peu d'heures destinées à mon repos ? »

Il s'arrêta sous un buisson qui par le pied tenoit à un roc. » O doux sommeil ! dit-il, rends-moi ici ta faveur bienfaisante. Malheureux que je suis, fatigué jusqu'à l'épuisement, je t'attendois dans ma cabane ; et à peine avois-tu déployé tes douces ailes sur moi, qu'une voix lamentable m'a réveillé. Ici sans doute personne ne troublera mon repos, à moins que les êtres même inanimés ne me poursuivent jusques dans les retraites les plus écartées. O terre qui depuis ta malédiction trop sé-

vere exiges des travaux si rudes !.... travaux encore qui ne prolongent ma vie que pour me rendre plus long-temps malheureux..... en ce moment au moins, laisse-moi, par quelques instans de repos, réparer ma lassitude extrême : je n'attends pas d'autre bonheur, et n'en connois pas de plus grand. » Il dit, et se coucha sur l'herbe parfumée, où bientôt le sommeil déploya sur lui ses sombres ailes.

Anamalech avoit suivi ses pas en secret, et se trouvoit à côté de lui. » Un profond sommeil s'est emparé de ses yeux, dit-il ; je vais me coucher à son côté ; et, pour arriver à mon but, je troublerai son ame par des objets fantastiques. Venez, songes légers, secondez-moi ; rassemblez toutes les images qui pourront faire naître en lui la fureur et l'égarement, l'envie à la dent corrosive, la colere emportée, et toutes les passions tumultueuses. » Ainsi dit l'esprit impur, et il se blottit auprès de Caïn. Tandis qu'il s'y arrangeoit, un bruit épouvantable se fit entendre sur la cime des montagnes ; un vent mugissant agitoit les

buissons, et rabattoit les boucles des cheveux de Caïn, le long de son front et de ses joues. Mais en vain les buissons mugirent; en vain les boucles de ses cheveux battirent son front et ses joues : le sommeil s'étoit appesanti sur ses yeux; rien ne put les lui faire rouvrir.

Il vit en songe une vaste campagne parsemée de pauvres chaumieres. Il vit ses fils et ses petits fils dispersés dans la plaine, où ils s'exposoient résolument au soleil du midi, qui dardoit ses rayons brûlans sur leurs cous hâlés. Assidus à leurs durs travaux, tantôt ils recueilloient les fruits nécessaires à leur subsistance; tantôt ils préparoient la terre à recevoir de nouvelles semences; ou courbés dans les sillons, ils s'ensanglantoient les mains à extirper les ronces épineuses qui étouffoient leurs grains naissans, et en interceptoient la nutrition; tandis que leurs femmes, plus résidantes dans les cabanes, préparoient de sobres repas pour le moment de leur retour. Il vit Eliel, son fils aîné, car il voyoit distinctement dans ce songe, il vit

Éliel soulever de terre, en gémissant, un pesant fardeau, et le charger sur ses épaules; la sueur couloit sur son visage rembruni, et la tristesse étoit peinte dans ses yeux. » Que cette vie est malheureuse! disoit-il, accablé par le faix; qu'elle est remplie de peines et d'incommodités! que la malédiction est rudement appesantie sur les fils de Caïn! Celui qui créa cette terre les a-t-il tous bannis de ses yeux après la malédiction? ou la malédiction n'a-t-elle su frapper que les enfans du premier né? Là-bas dans les campagnes habitées par les fils d'Abel, d'où ces durs parens nous ont exclus, ne nous laissant de libre que ces déserts arides, là-bas où ils reposent voluptueusement à l'ombre des bocages, la nature semble avoir consacré toutes ses productions à leur molle paresse. Toutes les consolations, les adoucissemens, les plaisirs, s'il en est sur la terre, sont réservés pour ces voluptueux; notre partage à nous est l'indigence et le travail. » A ces mots, Éliel, toujours chargé de son fardeau, se traîne vers la cabane. Caïn

vit ensuite plus loin une plaine émaillée de fleurs, que traversoient en serpentant des ruisseaux d'eau vive. Dans leur course vagabonde, ils s'avançoient jusques sous les cintres des berceaux, sous l'ombrage des bosquets touffus, et le long des routes bordées d'arbres : leur onde réfléchissoit les couleurs éclatantes de divers fruits; et, après avoir erré long-temps à travers des gazons fleuris, ils finissoient par aller se confondre avec des étangs tranquilles et ombragés. Ici, dans un bois de citronniers, folâtroient des zéphyrs rafraîchissans : plus loin un bocage de figuiers déployoit son vaste ombrage sur les tendres fleurs. Ce séjour réunissoit dans la réalité tous les agrémens dont il a plu à la fable de décorer la belle vallée de Tempé et l'agréable région de Gnide, où s'élevoit, en l'honneur de Vénus, un temple magnifique, sur de brillantes colonnes. Caïn vit, dans son rêve, des troupeaux blancs comme la neige errer dans l'herbe haute et brouter les fleurs odorantes, pendant que le berger délicat, couronné de fleurs, fredon-

noit une chanson tendre auprès de sa douce amie, couchée négligemment à l'ombre. Là, de jeunes garçons, beaux comme les Amours, et de jeunes filles, belles comme les Grâces, s'assembloient sous la voûte d'un treillage garni de chevre-feuille et de myrte. Alors de doux breuvages pétilloient dans des coupes d'or, et des fruits délicieux brilloient sur des tables couvertes de fleurs, tandis que des chants agréables et des instrumens harmonieux retentissoient à l'entour. Il lui sembla qu'un jeune homme se levoit au milieu de l'assemblée: » Que tout vous prospere, mes bien-aimés, dit-il à ses compagnons; que tout vous prospere; et, pour vous rendre votre bonheur durable, écoutez ce que j'ai à vous dire. La nature, il est vrai, nous sourit; elle a rassemblé tous ses charmes autour de notre demeure; mais elle ne laisse pas d'exiger de nous des soins et du travail; travail et soins trop pénibles pour nous, qui nous sommes consacrés à des occupations plus douces. Il seroit dur pour nos mains, accoutumées à toucher les cor-

des sonores de la lyre, de cultiver les champs; et nos têtes, qui tous les jours reposent à l'ombre, couronnées de roses, ne sauroient endurer l'ardeur brûlante du soleil. O mes bien-aimés! je vais vous confier des pensées, qui, je crois, m'ont été inspirées par un ange protecteur. Lorsque l'obscurité de la nuit sera arrivée, marchons vers les campagnes peuplées de laboureurs, et quand, harassés des travaux de la journée, ils seront ensevelis dans un profond sommeil, allons les surprendre, les lier, et menons-les prisonniers dans nos demeures, afin que ces hommes grossiers, qui ne sont pas comme nous initiés dans les beaux arts, supportent seuls les travaux de la campagne, et que leurs femmes et leurs filles soient employées à servir les nôtres. Mais, je vous l'ai dit, choisissons la nuit pour cette expédition. Il est pourtant vrai que nous leur sommes supérieurs en nombre; mais qu'avons-nous besoin de risquer de dangereux combats? » Ainsi parla le jeune homme, et la foule témoigna son applaudisse-

ment par des acclamations de joie. Aussitôt une nouvelle scène vint frapper les yeux de Caïn. Le projet inhumain s'exécutoit déja. Il étoit nuit. Des cris d'épouvante et de désolation, mêlés avec les cris de triomphe, vinrent du côté des cabanes, qui, toutes en flammes, éclairoient les roches et les campagnes. A la lueur de l'embrasement, il vit ses fils attachés, et leurs femmes et leurs enfans marchant devant les fils d'Abel, comme un troupeau timide d'agneaux bélans.

Tel fut le songe de Caïn. Il en frémissoit encore dans son sommeil, lorsque Abel, qui l'avoit apperçu dans le bocage au pied du rocher, s'approcha de lui; et, jetant sur lui des regards pleins d'affection, il dit avec cette douceur qui lui étoit propre : « Ah! mon frere, puisses-tu bientôt te réveiller, pour que mon cœur, gros de tendresse, te puisse exprimer ses sentimens, et que mes bras puissent te serrer étroitement! Mais plutôt modérez-vous, desirs empressés; retenez vos haleines, zéphyrs du bocage; et vous, petits oiseaux,

fondeurs de l'avenir. Maudite soit l'heure à laquelle ma mere, en m'enfantant, a donné la premiere preuve de sa triste fécondité! Maudite soit la région où elle a senti les premieres douleurs de l'enfantement! Périsse tout ce qui y est né! que celui qui veut y semer, perde ses peines et sa semence, et qu'une terreur subite fasse tressaillir tous les os de ceux qui y passeront! »

Telles étoient les imprécations du malheureux Caïn, lorsqu'Abel, pâle comme on l'est au bord du tombeau, risqua de s'avancer à pas chancelans. » Mon frere.... lui dit-il d'une voix entrecoupée par l'effroi, » mais non..... Dieu..... je frissonne.... un des séditieux réprouvés que la foudre de l'Éternel a précipités du ciel, a sans doute emprunté sa figure, sous laquelle il blasphême. Où est-il, mon frere? Ah! fuyons : où es-tu, mon frere? que je te bénisse. »

» Le voici, s'écria Caïn avec une voix de tonnerre, » le voici, beau favori, mignon chéri du vengeur éternel, et de

toute la nature, toi dont la race de vipere sera un jour la seule heureuse dans le monde : car il le faut bien ; il étoit juste qu'il y eût une génération qui donnât à la troupe bénie, des serviteurs soumis, des bêtes de somme, afin que ces hommes délicats n'épuisassent pas à des travaux rudes des corps consacrés à la volupté. Ah! toute la rage de l'enfer est dans mon cœur. Ne pourrai-je..... »

» Caïn ! mon frere ! dit Abel, en l'interrompant avec une émotion dans la voix et une altération dans le visage, qui exprimoient tout-à-la-fois sa surprise, son inquiétude et son affection ; » quel songe affreux a troublé ton ame ? Je viens dès l'aurore pour te chercher, pour t'embrasser, pour te bénir avec le jour naissant : mais quelle tempête intérieure s'agite ? Que tu reçois mal mon tendre amour ! Quand viendront, hélas ! les jours fortunés, les jours délicieux, où la paix et l'amitié fraternelle rétablies, feront revivre dans nos ames le doux repos et les plaisirs rians, ces jours après lesquels notre pere affligé

et notre tendre mere soupirent avec tant d'ardeur ? O Caïn ! tu ne comptes donc pour rien ces plaisirs de la reconciliation, auxquels tu parus toi-même être sensible, lorsque tout transporté de joie, je volai dans tes bras ? Est-ce que je t'aurois offensé depuis ? Dis-moi si j'ai eu ce malheur ? Mais tu ne cesses pas de me lancer des regards furieux. Je t'en conjure par tout ce qu'il y a de sacré, laisse-toi calmer, souffre mes innocentes caresses. » Tout en disant ces derniers mots, il se mit en devoir d'embrasser les genoux de Caïn : mais celui-ci recula en arriere..... » Ah serpent ! dit-il, tu veux m'entortiller..... » Et en même temps ayant saisi une longue massue qu'il éleva d'un bras furieux, il en fendit la tête d'Abel. L'innocent tomba à ses pieds, le crâne fracassé ; il tourna encore une fois ses regards sur son frere, le pardon peint dans les yeux, et mourut ; son sang coula le long des boucles de sa blonde chevelure, aux pieds même du meurtrier.

A la vue de son crime, Caïn, épouvanté

étoit d'une pâleur mortelle ; une sueur froide couloit de ses membres tremblans ; il fut témoin des dernieres convulsions de son frere expirant. La fumée de ce sang qu'il venoit de verser, montoit jusqu'à lui. » Maudit coup ! s'écria-t-il, mon frere !... réveille toi .... réveille toi, mon frere !.... que son visage est pâle !..... que son œil est fixe ! Comme son sang inonde sa tête !.... Malheureux que je suis !.... Ah, qu'est-ce que je pressens ?.... des horreurs infernales. » Son désespoir lui faisoit pousser des hurlemens. Il jeta loin de lui la massue sanglante : et de son poing fermé il se frappoit violemment le front. Puis se baissant sur la malheureuse victime de sa rage, il voulut la relever de terre. » Abel !.... mon frere !.... crioit-il au cadavre sans vie, Abel, réveille-toi.... Ah ! l'horreur des enfers vient me saisir !.... Comme sa tête dégoutante de sang est penchée ! quelle défaillance !.... O mort.... c'en est donc fait pour toujours ! mon crime est sans remede. Où fuir ? et comment fuir ? Mes genoux chancelans se refusent à moi.

» Puis, poussant des hurlemens effrayans, il se traîne languissamment dans le bocage voisin.

Le séducteur, d'un air triomphant, se tenoit près du mort, avec une orgueilleuse allégresse ; il se dresse fièrement sur son corps gigantesque ; son aspect étoit aussi effrayant que la noire colonne de fumée qui s'éleve de décombres à demi consumés d'une cabane solitaire, dont les habitans travailloient paisiblement dans les champs, tandis que la flamme dévoroit toutes leurs commodités domestiques, toutes leurs richesses. Anamalech suivit le criminel des yeux avec un souris infernal ; puis jetant sur le cadavre un regard de complaisance : » Quel doux spectacle ! dit-il, qu'il est agréable de voir pour la premiere fois la terre abreuvée de sang humain ! Je n'ai jamais vu couler avec autant de plaisir les sources sacrées du ciel, avant cette époque fatale où le maître de la foudre nous en précipita ; jamais les harpes harmonieuses des archanges n'ont résonné à mes oreilles avec autant de

charmes, que ce râlement, que ces derniers soupirs d'un frere assassiné par son frere. O toi ! la plus moderne des productions divines, magnifique et dernier chef-d'œuvre sorti de la main toute-puissante du Créateur, comme te voilà étendu ridiculement! Leve-toi, beau jeune homme, ami des anges, leve-toi ; le culte de ton Dieu ne te permet pas cette indolence à faire les actes d'adoration. Mais il ne se meut point ; c'est son propre frere qui l'a étendu là avec si peu de ménagement. Que dis-je ? C'est moi-même qui ai conduit le bras du fratricide Caïn ; c'est par de nouvelles actions, dont Satan lui-même s'honoreroit, que j'entends me distinguer parmi la classe obscure des démons..... Il est temps que je m'en retourne au pied des trônes infernaux. Qu'il me sera doux d'entendre les cris d'allégresse célébrer mes louanges! Là, tandis que les voûtes de l'abîme retentiront d'applaudissemens, je marcherai triomphant au milieu de cette foule obscure d'esprits malheureux, qu'aucune entreprise d'éclat n'a encore ennoblis. » Dans son

triomphe orgueilleux, il voulut encore une fois fixer sa victime ; mais les traits hideux du désespoir dissiperent tout-à-coup son souris ironique, et effacerent l'orgueil imprimé sur son front. Le Seigneur commanda aux horreurs de l'enfer de le saisir ; et une mer de tourmens se déborda sur lui. Alors il maudit l'heure de son existence ; il maudit l'éternité pleine de tourmens, et s'enfuit.

Cependant les derniers soupirs du mourant et ses derniers gémissemens étoient montés devant le trône du Tout-puissant, et demandoient vengeance à la justice éternelle. Le tonnerre se fit entendre du lieu très-saint ; les harpes d'or cesserent de résonner : l'alleluia éternel fut interrompu. Trois fois le tonnerre retentit sous les voûtes élevées du ciel. A ce bruit formidable succéda la voix majestueuse du Très-haut, sortant de la nuée d'argent qui environne le trône. Elle appella un archange. L'esprit de lumiere s'avance, se voilant la face de ses ailes éclatantes ; et Dieu dit : » Voilà que la mort a pris sa premiere proie sur

l'espèce humaine. Ta fonction sera désormais d'assembler les ames des justes ; j'ai parlé moi-même à celle d'Abel, lorsqu'il tomba : dorénavant tu te tiendras à côté du juste, que glace la froide sueur de la mort, pour l'assurer de sa béatitude éternelle dans ces momens de perplexité où l'ame tremblante sur sa vie passée, redoute sa séparation. Tu calmeras ses frayeurs, et lui inspireras la confiance ; tu détourneras ses yeux de dessus ma justice rigoureuse, pour ne les laisser tomber que sur ma clémence. Va, dès cet instant, sur la terre au devant de l'ame du mort ; et toi, Michel, accompagne son vol, et annonce au meurtrier la malédiction prononcée contre lui. » Tel fut l'arrêt de l'Éternel, et le tonnerre retentit trois fois sous les voûtes élevées du ciel. Aussi-tôt les archanges traversèrent d'un vol bruyant les rangs de la milice céleste ; et, ayant passé rapidement les portes du séjour divin, qui s'étoient ouvertes d'elles-mêmes à leur aspect, ils virent des soleils sans nombre, et s'abattirent enfin sur la terre.

triomphe orgueilleux, il voulut encore une fois fixer sa victime ; mais les traits hideux du désespoir dissiperent tout-à-coup son souris ironique, et effacerent l'orgueil imprimé sur son front. Le Seigneur commanda aux horreurs de l'enfer de le saisir ; et une mer de tourmens se déborda sur lui. Alors il maudit l'heure de son existence ; il maudit l'éternité pleine de tourmens, et s'enfuit.

Cependant les derniers soupirs du mourant et ses derniers gémissemens étoient montés devant le trône du Tout-puissant, et demandoient vengeance à la justice éternelle. Le tonnerre se fit entendre du lieu très-saint ; les harpes d'or cesserent de résonner : l'alleluia éternel fut interrompu. Trois fois le tonnerre retentit sous les voûtes élevées du ciel. A ce bruit formidable succéda la voix majestueuse du Très-haut, sortant de la nuée d'argent qui environne le trône. Elle appella un archange. L'esprit de lumiere s'avance, se voilant la face de ses ailes éclatantes ; et Dieu dit : » Voilà que la mort a pris sa premiere proie sur

l'espèce humaine. Ta fonction sera désormais d'assembler les ames des justes ; j'ai parlé moi-même à celle d'Abel, lorsqu'il tomba : dorénavant tu te tiendras à côté du juste, que glace la froide sueur de la mort, pour l'assurer de sa béatitude éternelle dans ces momens de perplexité où l'ame tremblante sur sa vie passée, redoute sa séparation. Tu calmeras ses frayeurs, et lui inspireras la confiance : tu détourneras ses yeux de dessus ma justice rigoureuse, pour ne les laisser tomber que sur ma clémence. Va, dès cet instant, sur la terre au devant de l'ame du mort : et toi, Michel, accompagne son vol, et annonce au meurtrier la malédiction prononcée contre lui. » Tel fut l'arrêt de l'Éternel, et le tonnerre retentit trois fois sous les voûtes élevées du ciel. Aussi-tôt les archanges traverserent d'un vol bruyant les rangs de la milice céleste ; et, ayant passé rapidement les portes du séjour divin, qui s'étoient ouvertes d'elles-mêmes à leur aspect, ils virent des soleils sans nombre, et s'abattirent enfin sur la terre.

Aussi-tôt l'ange de la mort appella l'ame d'Abel de sa dépouille sanglante ; elle s'avança avec un souris gracieux ; les parties les plus spiritueuses du corps la suivoient ; et mêlées aux exhalaisons balsamiques, dérobées par les doux zéphyrs aux fleurs qui croissoient par-tout où portoit l'éclat rayonnant de l'ange, elles environnoient l'ame, et se formoient en un corps éthéré. Elle vit avec un transport qu'elle n'avoit jamais senti, l'ange qui venoit au-devant d'elle.

» Je te salue, dit l'esprit céleste, avec un front où se peignoit la bonté, je te salue, ô ame bienheureuse, dégagée de ta dépouille terrestre ! Reçois mes embrassemens ! que je me félicite d'être celui de tous les anges que Dieu a choisi pour t'introduire dans la béatitude ! des millions d'autres esprits t'y attendent. Conçois, si tu peux, ton bonheur ; ce que c'est que de contempler Dieu face à face, d'en jouir. Tu vas voir avec quelle magnificence il sait récompenser la vertu. Que je t'embrasse encore une fois, ô toi, qui

le premier as déposé la poussiere qui t'enveloppoit, pour te revêtir de lumiere ! »

» Permets que je t'embrasse à mon tour, ami céleste, reprit l'ame, qui resta confondue avec l'ange, par le sentiment ravissant de sa béatitude. Oh ! quelle félicité inexprimable !.... Lorsque mon ame qui est sortie de son limon, y étoit encore attachée, et qu'à la clarté douce et bénigne d'une lune sans nuage, j'allois tranquille et solitaire, méditant sur les grandeurs de mon Dieu, et sur les charmes de la vertu ; élevé au-dessus de moi-même par ces sublimes objets, j'éprouvois déja, sans le savoir, un crépuscule obscur de la béatitude que je goûte à présent. Qu'ils ont encore pour moi à cette heure des attraits bien plus piquans, ces charmes de la vertu ! Combien les images des attributs divins se sont agrandies à mes yeux ! Quelles pensées nouvelles !.... Elles sont agréables comme la vue d'un beau jour de printems, brillantes et sublimes comme les astres qui roulent dans l'immensité de l'espace..» A ces mots, l'ame embrassa encore

l'ange, et continua ainsi : » Me voilà possesseur assuré de l'éternité. Je pourrai donc ne plus faire autre chose que d'exalter les bontés de Dieu, qui récompense à jamais d'une félicité inexprimable celui qui aimoit ce qui est beau et bon. »

Ainsi s'entretenoient les deux bienheureux : ainsi leur amour réciproque s'épanchoit en de tendres embrassemens. » Viens, dit l'ange à l'ame, suis mon vol, quitte la terre, tu n'as rien à y chérir que les cœurs vertueux qui y restent. Ne les regrette pas; encore quelques années, et ils te suivront. Quant à présent, les chœurs des archanges t'attendent; réponds à leurs empressemens. Viens prendre possession de ces nouveaux amis; viens célébrer avec eux dans de saints transports de joie, le nom sacré de l'Éternel. »

» Je te suis, reprit l'ame du juste. Dans quel torrent de délices et de félicité tu m'emportes, cher et respectable ami, dont la nature est d'une excellence si supérieure à la mienne! Et vous, mes bien-aimés, que je laisse dans la poussiere, quand un

jour les années de votre vie se seront écoulées sur vos têtes, quand l'heure de votre dissolution sera arrivée, le céleste introducteur des ames ira au-devant de vous; et moi, je tâcherai de l'accompagner. Prosterné au pied du trône du Très-haut, je lui demanderai cette grâce insigne. Avec quelle joie je verrai vos ames pures et saintes s'élancer, de la fange où elles sont ensevelies, dans le séjour de la béatitude! Et toi, Thirza, ma chere et tendre compagne, je te reverrai aussi quand tu auras long-temps pleuré sur mes ossemens: quand l'enfant, qui ne commence qu'à balbutier, sera devenu aussi vertueux que toi, sous ta conduite, tu subiras la mort à ton tour. Quel ravissement, quand alors ton ame, quittant son corps glacé, viendra voler dans mes bras! »

Ainsi parloit Abel; et s'élevant dans les airs, il commença à perdre la terre de vue. Cependant son regard errant encore sur les cabanes, tomba par hazard sur son frere; le remords étoit empreint sur son visage. Il joignoit les mains par-dessus sa

tête ; et levant les yeux vers le ciel avec un regard farouche, il frappoit à grands coups sa poitrine palpitante ; puis, plein d'un désespoir inquiet, il se jeta par terre dans le buisson, et se roula dans la poussiere. Des larmes de compassion roulerent dans les yeux du bienheureux ; ensuite son regard attendri se détourna de cette scène affreuse, et ne vit plus qu'une multitude d'anges qui s'étoient joints à son conducteur. Les esprits tutélaires de la contrée, entassés en groupe autour de lui, s'étoient fait une joie de l'escorter par-delà les confins de l'atmosphere terrestre. Là, remplis d'un saint amour, ils embrasserent encore les célestes voyageurs ; puis ils resterent sur une nuée vermeille, accompagnant seulement, par des hymnes, leur vol à travers l'éther. La douce harmonie de la flûte, et les sons argentins de la harpe, se mêloient à leurs célestes accens.

» Il s'éleve, chantoient-ils, en chœur, le nouvel habitant des cieux ; il s'éleve vers sa patrie, plus beau, plus resplendissant

que le printems, quand il vient sur la terre, environné d'une sérénité délicieuse, et de mille charmes rians. Rendez-lui hommage, brillantes constellations dispersées dans l'immensité de l'espace ; rendez hommage, par votre allégresse, à la terre votre compagne. Quelle gloire pour cette sphere opaque et maudite, d'avoir nourri de sa poussiere des êtres pour le ciel ! Quel éclat elle renvoie vers nous ! Une verdure plus fraîche tapisse ses prairies ; ses collines réfléchissent une lumiere plus claire. »

» Il s'éleve, le nouvel habitant des cieux ; il s'éleve vers sa patrie ; des légions d'anges l'attendent aux portes du ciel ! Avec quel ravissement ils voient le premier du genre humain abandonner la terre pour prendre possession du ciel ! comme ils s'empressent à le couronner de roses qui ne se flétriront jamais ! qu'il va être heureux, lorsqu'il se promenera dans les campagnes fleuries du ciel ; lorsque, sous des berceaux aromatiques d'une verdure éternelle, il se mêlera aux chœurs des esprits célestes, pour louer avec eux celui qui est la

fais éprouver les supplices de l'enfer. J'ai prétendu tuer les meurtriers de mes enfans à naître..... Mais quel bruit entends-je ? il semble que ce soient les gémissemens d'un mourant ! Encore si mes pieds, qui tremblent sous moi, pouvoient m'emporter loin de lui, loin de ce sang que je vois ruisseler, loin de cette contrée où je vois la mort peinte dans tous les objets ! puissent mes genoux tremblans, teints du sang de mon frere, m'entraîner, hélas ! jusqu'au fond des abîmes infernaux. » A ces mots, il voulut fuir.

Un nuage noir s'abattit à ses pieds avec un bruit épouvantable. » Caïn, où est ton frere ? dit une voix effrayante qui sortoit du nuage : Que me demande-t-on ? répond Caïn en bégayant ; mon frere ! eh bien, mon frere ! me l'avoit-on donné en garde ? » Et il recula en arriere, le visage défiguré par une pâleur mortelle. Cependant des flancs du nuage partit un coup de tonnerre, qui consuma l'herbe et les buissons d'alentour : et des mêmes flancs sortit un ange qui portoit empreintes sur son front les

menaces du Seigneur. Dans sa droite flamboyoit un foudre : il étendit sa gauche sur le pécheur consterné. Un nouveau tonnerre se fit entendre, et l'ange dit, d'un ton de voix épouvantable : » Arrête, tremble, et écoute ta malédiction. Qu'as-tu fait ? dit le Seigneur ; le sang de ton frere crie vers moi ; tu vas être maudit sur la terre qui s'est ouverte et a bu le sang de ton frere versé par tes mains. Tu auras beau la cultiver, elle sera toujours stérile pour toi, et tu y seras éternellement fugitif. » Une épouvante affreuse tenoit le pécheur muet et immobile, la tête inclinée, et le visage fixé vers la terre. Mais le fond de son ame étoit agité comme l'est l'impie athée, quand Dieu, dans ses terribles jugemens, faisant trembler la terre à ses yeux, il voit s'écrouler les voûtes des temples profanés, les palais des pécheurs s'abîmer dans les gouffres profonds ; quand il entend, parmi le tumulte de la nature en désordre, les cris des mourans retentir à ses oreilles, et que de la terre entr'ouverte il s'éleve de sombres nuages et des flammes à l'en-

tour de lui : alors il se trouble ; il chancelle, et tombe sur la terre ébranlée. Ainsi trembla le fratricide, agité du même effroi, pâle comme un mourant, et sans voix ; il essaya de parler, et ses levres ne purent proférer un seul mot ; il bégayoit et n'osoit élever ses regards. » Mon forfait, dit-il enfin, est trop grand.... ah ! beaucoup trop grand, pour que jamais il puisse m'être pardonné. Aujourd'hui, ô Dieu inexorable, tu m'as maudit sur la terre ; et..... où puis-je me cacher de devant ta face ? il faudra que je sois toujours errant et fugitif. Puisse le premier qui me rencontrera, me tuer, et débarrasser la terre d'un infâme meurtrier ! »

» Qu'une vengeance sept fois plus terrible tombe sur celui qui te tuera, dit la voix tonnante ! La sombre inquiétude et les remords rongeurs empreints sur ton front, te désigneront assez, pour que tous ceux qui t'envisageront, puissent dire : Voilà Caïn le fratricide, et quitter promptement le sentier que tes pieds errans auront tracé. » Ainsi l'ange annonça l'ana-

thême au criminel, et disparut. Des coups de tonnerre furieux partirent du nuage qui s'éloignoit, un tourbillon qui mit les buissons d'alentour en pieces, rendit d'horribles hurlemens, tels que ceux d'un criminel qui se désespere au milieu des supplices les plus affreux.

Caïn restoit immobile, et le désespoir peint dans les yeux : des vents furieux agitoient sa chevelure hérissée ; il leva ses regards couverts par des sourcils épais, ému d'une crainte farouche, et s'exprima ainsi d'une voix tremblante : » Que ne m'a-t-il anéanti, entiérement anéanti, pour qu'il n'y eût plus de trace de moi dans la création ! Que sa foudre ne m'a-t-elle atteint ! que ne m'a-t-elle enfoncé dans les profondeurs de la terre ! Mais il veut me réserver à des châtimens sans fin. Me voilà dans cette attente, détesté sur toute la terre, en horreur à toute la nature..... en horreur à moi-même !..... Ah ! déja je les sens, ces compagnes odieuses du crime, qui ne me quitteront plus, l'anxiété, le désespoir, les remords.... qui me tenant éloigné

de Dieu, des hommes, me feront éprouver sans cesse, dès ce monde même, des tortures infernales. Oui, je les sens. Maudit sois-tu, bras trop obéissant qui a soulevé la massue pour le meurtre; puisses-tu sécher sur mon malheureux corps, comme une branche seche sur l'arbre! Maudite soit l'heure à laquelle un songe sorti de l'enfer m'a trompé! Que les campagnes mugissent toutes les fois que le soleil renaissant te ramenera..... O nature! que ne montres-tu par des signes hideux ton horreur pour moi? Tu es maudite toi-même par-tout où je porte mes pas. Et toi, monstre infernal de qui vient le songe qui m'a perdu, où es-tu? que je te maudisse. Es-tu retourné aux enfers? Ah! puisses-tu y sentir sans fin ce que je sens en cet instant: je ne puis te rien souhaiter de pis. Spectacle affreux! je vois.... des tourbillons de flammes s'élever de l'enfer. Comme les démons jettent leurs regards sur moi d'un air satisfait! Ah! triomphez, esprits de ténebres, soyez

contens ; on ne peut pas être plus malheureux que je le suis. Ou, si vous pouvez encore sentir la pitié, que mon état vous l'inspire. Nul de vous ne souffre au fond des enfers ce que je souffre. » Après ces mots, Caïn s'étoit traîné vers une souche couchée à terre, il s'y assit sans force et sans voix. Il rêvoit profondément, lorsque tout-à-coup il s'écrie en frissonnant : » Quel bruit entends-je près de moi ?.... C'est la voix d'Abel massacré : ah ! j'entends ses cris plaintifs ; voilà son sang qui ruisselle ! O mon frere, mon frere ! par pitié pour mes tourmens inexprimables, cesse de me persécuter. » Et il continua de rester assis en poussant de profonds soupirs, sans force et sans parole.

Cependant le pere des humains, accompagné de son épouse, sortit de sa cabane. » Avec quelle majesté le soleil du matin lance ses premiers rayons ! dit Eve. Comme il dore et éclaire le léger brouillard qui couvre au loin les campagnes ! Avançons dans cette belle contrée, et promenons-

nous à la rosée, jusqu'à ce que l'heure du travail me rappelle dans la cabane, et toi dans les champs. O mon bien-aimé! que la terre est belle, toute maudite qu'elle est! elle l'est autant, comparée au paradis que nous avons perdu, hélas! par ma transgression, que tu l'étois dans tes jours pleins d'innocence, en comparaison des anges qui venoient nous rendre visite. Regarde, cher époux, comme toutes les créatures se réjouissent: comme leurs chants se font entendre de chaque buisson, de chaque colline; comme chaque animal domestique s'égaie autour de la cabane, en saluant les rayons du matin, soit par des accens joyeux, soit par des bonds récréatifs! »

Adam lui répondit: » O Eve! la terre est belle: quoiqu'elle soit maudite, elle porte pourtant toujours les traces visibles de la présence de Dieu, et de ses bontés infinies, que ni notre chute, ni notre ingratitude n'ont pu tarir, quelques indignes que nous fussions d'en éprouver encore les effets. Oui, sa miséricorde et son indulgence propice

sont supérieures à tout ce que notre langue foible et débile peut exprimer, à tout ce que notre ame est capable de concevoir. Ma bien-aimée, allons jusques dans les prés fleuris, où le troupeau d'Abel foule la rosée ; peut-être y trouverons-nous ce fils chantant religieusement un cantique à la louange du Créateur. »

» Je veux, mon bien-aimé, dit Eve, te faire la confidence d'une idée qui m'est venue dans l'esprit dès le lever du soleil. J'ai mis les plus beaux de mes raisins secs, et des figues choisies parmi mes plus exquises, dans ce panier que voici. J'irai, me suis-je dit, trouver Caïn, mon premier né ; je lui porterai ces fruits pour le rafraîchir, lorsque après son travail il ira se reposer à l'ombre de quelque arbre voisin. Car je me flatte, cher époux, que le ciel bénira tous les pas, toutes les démarches par où nous pourrons le guérir de cette noire idée à laquelle il s'attache, qu'il n'est pas aimé de nous.

» Que tes tendres soins sont attentifs,

tant où tu m'as mis au monde ! C'est moi qui l'ai tué, » répéta-t-il encore une fois, et il s'enfuit.

Ainsi qu'un couple d'amans unis par le sentiment de leurs perfections mutuelles, étant assis l'un près de l'autre, si dans le fort d'un orage survenu tout-à-coup, la foudre étend jusqu'à eux sa vapeur étouffante, ils restent appuyés l'un sur l'autre, toujours assis, et paroissant toujours vivre, mais n'étant plus qu'une cendre inanimée ; de même nos premiers parens restoient assis, pâles, muets et immobiles ; on les eût cru morts, si ce n'est qu'ils trembloient de tous leurs membres. Adam sortit le premier de cette funeste léthargie. » Où suis-je ? dit-il d'une voix entrecoupée ; quel frisson me glace jusqu'aux visceres ? Mon Dieu, mon Dieu ! en quel état le voilà étendu ! Ah, malheureux ! ah, déplorable pere que je suis ! quelle horrible épouvante a frappé mon ame ! Elle met le comble à mon infortune. C'est son frere qui l'a tué ! il l'a dit en nous maudissant, et s'est enfui.

Que n'achevez-vous, ô affreuses images, de m'accabler ! Celui qui vient de me maudire, est mon fils ; celui qui nage ici dans son sang, est aussi mon fils. Misérable que je suis ! que de maux, que de tourmens j'ai attiré sur moi et sur les miens ! O Abel, Abel !.... Et toi, Eve, tu ne te réveilles pas, pour sentir toute l'étendue de tes malheurs ? Es-tu morte dans mes bras ? C'est donc moi, c'est moi seul qui reste en proie à la désolation. Cependant, ô mon Dieu ! je loue et bénis tes décrets. Mais je sens le froid de la mort qui gagne le long de mes veines jusqu'à mon cœur palpitant. Mes yeux s'éteignent : tu differes, ô mort, de me frapper de ce que tu as de plus horrible ! Qu'attends-tu ?..... O Dieu !..... O Abel..... le meilleur des fils ! Puis laissant retomber ses regards sur le cadavre, il pleura ; une sueur mortelle couloit avec ses larmes. Tu te réveilles enfin, chere Eve, continua-t-il. Que de maux affreux ton retour à la vie va te rendre ! tes yeux se

rouvrent, ils se tournent vers moi. Quel regard, au milieu de tes larmes, ô compagne précieuse de ma misere!

Adam.... reprit Ève d'une voix mourante, le meurtrier se seroit-il éloigné? Je n'entends plus retentir ses malédictions à mes oreilles. Il nous a maudits: ah! maudis-moi encore, fratricide féroce: mais ne maudis que moi. Malheureuse que je suis! j'ai péché la premiere..... O Abel, fils si tendrement aimé! A ces mots, elle se laissa tomber des bras d'Adam sur le mort: » Mon fils, mon cher fils! crioit-elle en adressant la parole au cadavre refroidi. O Dieu! ses yeux immobiles ne se tournent plus vers moi. Mon fils, mon fils, réveille-toi. Hélas! je l'appelle en vain; il est mort. Voilà la mort, cette mort qui nous a été annoncée lorsque nous fûmes maudits après le péché. Mais, ô remords cuisans! ô tourmens inexprimables! c'est moi qui ai péché la premiere. O toi, mon époux, époux précieux, chacune de tes larmes est pour moi un re-

proche terrible! ce fut moi qui te séduisis, qui te fis pécher : demande-moi le sang de ton fils, ô pere éploré! Malheureux enfans, redemandez-moi votre frere. Et toi, fratricide qui nous l'a ravi, maudis-moi, mais épargne ton pere, c'est moi qui ai péché la premiere. O mon fils, mon fils! ton sang s'éleve contre moi..... Il m'accuse, mere infortunée que je suis! Elle se lamentoit ainsi, et arrosoit le cadavre d'un torrent de larmes.

Adam, regardant son épouse avec des yeux remplis de douleur : » Chere Eve, dit-il, tu fais souffrir à mon cœur des peines inexprimables; cesse, je t'en conjure par nos malheurs, par cet amour si tendre que j'ai pour toi, cesse de me déchirer par les reproches que tu te fais à toi-même; ils me tourmentent; ils m'accablent. Nous avons péché l'un et l'autre, il est vrai; les suites ameres de notre prévarication ne nous en font que trop souvenir : cependant, ce Dieu que nous avons offensé, ce Dieu qui nous châtie,

jette encore ses regards d'en haut sur nos tribulations. Oui, mon Dieu, tu nous permets, sur cette terre maudite, de t'implorer dans nos désastres; tu n'as pas entiérement anéanti le pécheur. Nous vivons, Eve : la mort n'attentera pas à nos ames; elle n'a de pouvoir que sur leurs dépouilles; l'ame survivra au corps; et, si elle a été vertueuse, des récompenses éternelles l'attendent..... C'est sans doute une consolation, une très-grande consolation. Mais, hélas! massacré par son frere : ah, Dieu! c'est son frere qui l'a massacré.

Oui, cher fils, s'écria Eve; et ses larmes recommencerent; la mort t'a ouvert une issue pour sortir de cette vie de tribulations; ne devrions-nous pas souhaiter de te suivre? Hélas! nous restons en proie aux peines dont elle t'a délivré. Comme la voilà étendue, cette dépouille sanglante! Ces ris que faisoit éclore la tendresse filiale, ont abandonné ses joues à présent flétries, livides et souillées de son propre sang; sa bouche ne nous entretiendra plus des dis-

cours des anges; son œil terne ne versera plus ces larmes de joie, qu'il répandoit lorsque je lui laissois voir les marques de cet amour inexprimable que m'inspiroit sa vertu. Ah! dans quel abîme de maux sommes-nous tombés? O péché, péché! que tu es affreux à contempler! sous quelles formes hideuses tu nous apparois! cher Abel, moi ta mere, ta malheureuse mere!.... je la suis aussi de ton assassin; Abel, mon bien-aimé! » Et la parole lui manquant, elle resta étendue, sans mouvement, sur le cadavre glacé par la mort. Elle y demeuroit sans donner aucune marque de sentiment, lorsque Adam interrompit ce silence, en s'écriant: » Comme me voilà abandonné! comme tout est désert et lugubre autour de moi! Toute la nature me semble avoir changé de face; je ne vois plus, dans ce qui m'environne, qu'une consternation générale. Il est mort, hélas! celui qui remplissoit ma vie de consolation, de doux plaisirs, d'espérances heureuses. Il n'est plus, le soutien sur lequel

se fondoit tout mon espoir ; il n'est plus. O toi, cher Abel ! est-il donc vrai que tu sois mort ? Est-il bien vrai que ce soit Caïn.... Ce monstre fugitif, l'horreur de la nature, qui.... Grand Dieu ! qui vois notre désolation extrême, pardonne si nous nous lamentons, si nous nous traînons dans la poussiere comme le vermisseau, et que sommes-nous autre chose devant toi ? si nous nous traînons, dis-je, dans la poussiere, comme le vermisseau à qui le passant a écrasé la moitié du corps contre une pierre. »

Ces mots finis, il demeura pâle et muet, comme une statue qui représente la désolation sur un tombeau couvert de mousse, et entouré de cyprès. Il tourna la tête vers l'endroit fatal ; un silence effroyable, inquiet, régnoit à l'entour ; puis il se traîna vers Eve, et retira sa main défaillante du cadavre, en la serrant ardemment contre son sein. » Eve, ma chere compagne, dit-il, en se baissant vers elle, réveille-toi, chere épouse, réveille-toi ; tourne ton

visage sur moi ; retire-le de ce cadavre que tu as assez arrosé de larmes ; ne succombe pas sous le poids de ta peine. Ta douleur étouffe-t-elle toute tendresse, tout souvenir pour moi, pour ton époux ? Ah ! leve ton visage sur moi, chere épouse. Il est juste que nous sentions les frayeurs inexprimables de la mort, les suites fatales de notre chute : mais de nous traîner avec abattement dans la poussiere, c'est pécher ; il semble que ce soit reprocher à la justice éternelle de nous avoir trop punis. Laisse affoiblir, ô Eve ! ce désespoir excessif auquel tu t'abandonnes, de crainte que la miséricorde divine ne nous juge indignes, par notre révolte, de toute espèce de consolation. Eve, aussi-tôt détournant son visage du cadavre, le tourna vers Adam ; puis levant au ciel ses yeux humides de larmes : O Dieu, pardonne-moi, malheureuse que je suis ! pardonne-moi, ô mon époux, ô mon bien-aimé ! ma douleur est inexprimable. Tu m'aimes pourtant encore, moi qui suis la cause

du forfait que nous déplorons, du fratricide, de ce sang versé. Adam, ah! laisse-moi pleurer sur ta main, sur ce cadavre; laisse-moi mêler mes larmes à ce sang.... Elle dit, et pressa son visage arrosé de larmes sur la main d'Adam.

Ils pleuroient et se lamentoient ainsi tous deux, appuyés l'un sur l'autre, lorsqu'une figure éclatante, traversant la campagne, s'avança vers eux. Les fleurs odoriférantes qui naissoient à chaque pas, marquoient les traces légeres de ses pieds; son front serein annonçoit la paix; l'amitié consolante étoit exprimée par la douceur de ses yeux, et par les traits rians de sa bouche et de ses joues: un vêtement blanc, plus brillant que les nuées de couleur argentine qui environnent l'astre de la nuit, se jouoit, en plis ondoyans, sur cette taille légere et déliée. Ainsi avançoit la figure céleste, ranimant à l'entour toute la verdure de la contrée. » Eve, dit Adam, leve tes yeux noyés de larmes; étouffe tes soupirs; vois cette figure

céleste s'approcher ; vois avec quel air d'affection et de bonté elle s'avance. Déja la consolation porte son flambeau dans les ténebres de ma détresse. Ne pleure pas, Eve ; leve toi ; allons au-devant du céleste messager. Eve s'appuya sur son époux, et l'ange se trouva devant eux.

Il fixa quelque temps le premier mort ; mais bientôt il ramena ses regards d'un air affectueux sur Adam et sur Eve. L'éclat qui l'environnoit, illumina les deux époux. Puis il leur dit avec une voix douce et harmonieuse : » Soyez bénis, ô vous qui pleurez ici près de la dépouille de votre fils, soyez bénis ! le Tout-puissant a daigné me permettre de vous visiter dans votre désastre. Parmi les anges qui environnent les mortels sur cette terre, aucun n'a aimé votre fils plus tendrement que moi ; toujours j'étois à ses côtés, quand les ordres du Très-haut ne m'obligeoient pas de m'en éloigner. Lorsque sa belle ame, portant jusqu'à l'enthousiasme son goût vif pour la vertu, s'é-

panchoit en larmes de joie, ou en cantiques que les anges de la contrée répétoient dans leurs concerts, c'étoit moi qui lui inspirois des pensées d'anges, au moins celles dont peut être susceptible une ame ensevelie dans la poussiere. Ne vous désolez pas, comme s'il n'existoit plus du tout; puisque son ame, qui est immortelle, survit, vous ne devez pas être inconsolables. La mort n'a fait que la dégager des liens accablans du corps; elle va jouir, sans obstacle et sans interruption, de tout ce que peut desirer un être vertueux, sage, curieux des grandes vérités. Son bonheur est au-delà de tout ce que peut comprendre une ame qui ne voit rien encore que par l'entremise des sens. Abel est avec les anges près du trône de Dieu. Pleurez-le, mes bien-aimés; mais que votre douleur ne soit point inconsolable. Vous ne serez séparés de lui que peu de temps; bientôt la mort viendra vous enlever aussi. Elle se présentera, il est vrai, à chacun de

vous, sous diverses formes : mais vous la recevrez tous ainsi que doivent faire des ames religieuses, comme un ami long-temps attendu. Pour toi, Adam, voici ce que l'Éternel t'ordonne ; rends ce corps corruptible à son origine ; creuse une fosse, et couvre-le de terre. » Tels furent les discours de l'ange à Adam et à Eve : il les envisagea avec affection, et son regard arracha de leurs ames l'excès de la désolation. C'est ainsi que l'onde pure d'une claire fontaine rafraîchit le voyageur fatigué, lorsque après avoir long-temps foulé les sables brûlans des déserts, il est près de tomber en défaillance par l'ardeur de la soif : mais, dès qu'il a puisé dans la source crystalline qui coule avec un doux murmure, il se repose plein de satisfaction sur ses bords, et sent ses forces renaître ; puis suivant son cours gazouillant, qui le conduit dans une contrée agréable, où la nature sourit avec toutes ses grâces, il arrive enfin à la maison du pere de famille, qui le re-

çoit sous un ombrage frais, et l'accueille avec largesse et bonté.

L'ame réconfortée par des sentimens nobles et élevés, Adam jeta ses regards sur l'éclat éblouissant de l'ange. » Nous te bénissons, céleste ami : lui crioit-il tandis qu'il s'éloignoit; ô Dieu, que tu es propice et bienfaisant! Tu jettes les yeux sur nous dans nos maux, et tu ordonnes aux anges de nous consoler. Quoi! ramperons-nous dans l'abattement et le désespoir, comme des réprouvés, lorsque ta présence nous environne de toutes parts, lorsque tu nous regardes gracieusement du haut de ton trône, lorsque les anges de la contrée recueillent nos moindres soupirs? Notre ame se livrera-t-elle à la douleur, sans vouloir recevoir de consolation? Immortelle comme elle est, et marchant au-devant d'une béatitude infinie, lui sied-il de s'affliger de ce que son court pélerinage est semé d'incommodités? Nous devons, il est vrai, des larmes à notre bienheureux fils; nous

sommes privés de ses embrassemens dans cette vie; mais nous en devons bien plus au pécheur. O Dieu, quelle joie mon ame éprouveroit, si tu ne le bannissois pas entiérement de devant ta face ! Il est le premier qu'Eve enfanta avec douleur. Chere Eve, crois que si nous implorons Dieu pour lui, sans nous rebuter, ce Dieu est assez bon pour exercer sur lui sa miséricorde ! Si nous en doutions, nous serions indignes de la bonté infinie par laquelle il nous a fait grâce à nous autres pécheurs, indignes des promesses ineffables qu'il nous a faites, lorsque, prosternés dans le plus humble abaissement, nous attendions, non pas des promesses pour l'avenir, mais, pour l'instant même, un jugement foudroyant. Ne différons pas, Eve, d'obéir aux ordres du Très-haut : je vais porter ce cadavre à notre cabane, et rendre à la terre la poussiere du bienheureux. »

» Mon bien-aimé, dit Eve, mon ame se sent un peu soulagée de son abatte-

ment. Continue de me soutenir par tes consolations magnanimes, par ta vertu plus forte que la mienne. Ma foiblesse s'attache à toi comme le lierre à la tige des arbres. » Adam prit le cadavre sur ses épaules, pleurant sous ce triste fardeau ; et Eve sanglotoit à son côté : ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à la cabane.

CHANT CINQUIEME.

Après un sommeil troublé par de noires visions, Thirza rouvrit ses yeux à la lumiere du jour ; elle quitta précipitamment son lit couvert de peaux de bêtes. Ainsi se leve un voyageur à demi éveillé, qui, excédé de fatigue, s'étoit couché sous le cintre d'un roc caverneux, lorsque son ange bienfaisant lui a représenté en songe que le roc fondoit sur sa tête ; il se retire en tremblant, et entend avec effroi, l'instant d'après, le roc s'écrouler en éclats. Il y a laissé, en se sauvant, le compagnon de son triste voyage ; et il ne sait pas encore que le malheureux est accablé sous les ruines. » Quels fantômes terribles, dit-elle, ont passé devant moi en songe ! Quels spectres lugubres ! je ne sais rien qui leur ressemble dans la nature. Grâces te soient rendues, aimable clarté du jour ; tu les as dissipés de devant ma vue. Belles fleurs qui m'entourez, parterres émaillés qui faites mes soins les plus agréables ; vos

parfums divers, exprimés par la douce chaleur du matin, vont rafraîchir mon cerveau fatigué. Et vous, ô joyeux habitans de l'air ! vos tendres accens vont rétablir la sérénité dans mon ame : ma voix va se mêler à vos ramages ; mes louanges et mes actions de grâces s'exhaleront avec celles de toute la nature réparée. Créateur tout-puissant, Sauveur propice, mon ame confondue par tes bontés, n'exprime qu'imparfaitement l'immensité de tes bienfaits, et la grandeur de ma reconnoissance. Ta providence veille sans cesse, tandis que les voiles de la nuit et les pavots du sommeil sont appesantis sur nos yeux. Ah ! que mes louanges et mes actions de grâces se mêlent avec celles de toute la nature réparée ! » A ces mots, elle sortit de la cabane, et s'avança vers les fleurs qui venoient d'être épanouies : les zéphyrs du matin leur ravissoient leurs premiers parfums. » Mais, continua-t-elle, pourquoi donc cette sombre tristesse qui, malgré moi, me pénetre jusqu'au fond de l'ame ? Je frissonne intérieurement. Qui peut me

causer un serrement de cœur si extraordinaire ? Il me semble voir des nuages obscurs qui s'avancent sous l'horizon en masses énormes, semblables à des montagnes ; à leur aspect, toute la nature se tait, et les campagnes contristées frémissent dans l'attente d'un orage affreux. Où es-tu Abel ? Chere moitié de mon ame, je cours me jeter dans tes bras, poursuivie par de noirs soucis, comme on court à travers un bois épais et solitaire, pour regagner la plaine, lorsqu'on est poursuivi par la peur. »

Et tout en disant ces mots, elle doubloit le pas, lorsque Méhala, sortant de sa cabane, alla à sa rencontre. » Je te salue, ô ma chere sœur ! lui cria-t-elle, où vas-tu avec tant de hâte ? pourquoi ces cheveux épars, où tu n'as daigné entrelacer aucune fleur, aucun ornement ? »

» Je cours, dit Thirza, me jeter dans les bras de mon bien-aimé ; des frayeurs extraordinaires m'ont inquiétée pendant mon sommeil, et encore à présent elles me pénetrent jusqu'au fond de l'ame ; la sérénité du matin ne les a pas dissipées :

mais ce que n'a pu faire une belle aurore printaniere, ce que n'a pu faire l'aspect riant de la nature dans son plus grand éclat, la présence de mon bien aimé le fera; je cours me jeter dans ses bras. »

A ces mots, l'épouse de Caïn dit en soupirant : » Hélas ! je n'ai pas cette douceur; je ne puis tirer de consolation que de mon pere qui m'aime, de ma mere qui me chérit aussi, de toi, Thirza, et de ton époux. Oui, c'est près de vous que je dépose les soucis inquiets que le mécontentement de Caïn accumule sur ma tête. La belle nature ne lui inspire que de la mélancolie; il regrette les travaux qu'il lui faut supporter pour rendre ses champs fructueux; mais ce qui me fait le plus gémir, c'est sa haine invétérée contre son frere! »

Méhala se mit à pleurer, et sa sœur, pleurant aussi, l'embrassa tendrement, et lui dit : » Que de larmes ameres cette idée fait verser à mon époux et à moi, pendant les intervalles d'insomnie que nos chagrins nous occasionnent ! Notre ressource est de lever nos mains au ciel, et d'implorer le

Tout-puissant : ah ! puisse un rayon de sa bonté dissiper les sombres nuages de ce cœur où croît une odieuse ivraie qui étouffe tout principe de vertu ! Alors le doux repos refleurira autour de nos cabanes, et le chagrin ne ternira plus le front de notre pere, ni celui de notre tendre mere, que la dureté de leur fils aîné accable de douleur. »

Méhala reprit en pleurant : » Ah ! c'est-là, c'est-là aussi le sujet de mes prieres. Hélas ! combien de fois m'arrive-t-il de passer plus de la moitié des nuits à pleurer avec sanglots pour mon époux, et à prier à voix basse le Seigneur de lui amollir le cœur ! Mais, s'il arrive que ma priere et mes sanglots s'exhalent assez haut pour le réveiller à mon côté, alors sa voix foudroyante me glace d'effroi : il me reproche que je trouble son repos, l'unique bonheur que Dieu irrité lui laisse goûter sur cette terre maudite. Hélas, Thirza ! voilà ce que je demande sans cesse au ciel, occupée dans la cabane aux affaires domestiques. Mes jeunes enfans pleurent au-

tour de moi, en voyant couler mes larmes, et me demandent dans leur langage enfantin, qu'ils accompagnent d'innocentes caresses, pourquoi je pleure. Hélas, Thirza! je dépéris par la douleur, comme une fleur à laquelle des arbres trop pressés interceptent la rosée rafraîchissante, et les rayons échauffans du soleil. Aujourd'hui encore, lorsqu'il est sorti de la cabane avant l'aurore, ah, qu'il étoit terrible! jamais la mélancolie n'avoit été si fortement empreinte sur son front: la fureur étinceloit dans ses yeux, sous l'abri de ses sourcils épais. En passant le seuil de la porte, je l'entendois (et j'en frissonnois d'horreur), je l'entendois s'exhaler en imprécations, et maudire l'heure de sa naissance: c'est ainsi qu'il saluoit l'aube matinale. Il est vrai, Thirza, comme tu en as été témoin plusieurs fois, que ses principes de vertu, redevenant les plus forts, étouffent ces idées ténébreuses, et rendent le calme à son ame. Alors il nous demande pardon de nous avoir offensés: mais, hélas! bientôt cette foible lueur se dissipe, ainsi que

dans les jours sombres de l'hiver, le soleil perce avec peine l'épaisseur des nuages qui bientôt se rejoignent, et le cachent de nouveau à nos yeux. Espérons pourtant qu'à la fin, la sérénité du printems les écartera entiérement; ne cessons jamais de le demander à Dieu. Pour moi, je nourris toujours cette espérance au fond de mon cœur. »

Tandis que Méhala parloit, Thirza écoutoit, en pâlissant, du côté du bocage. » Quels accens lugubres entends-je venir du côté des arbres?.... dit-elle toute frissonnante. Jamais douleur ne s'est exprimée par des plaintes si vives : ma sœur, c'est du côté de ces arbres..... Méhala, hélas! cette scène désolante semble s'approcher d'ici..... O Dieu!.... » A ces mots, Thirza tomba défaillante dans les bras de sa sœur.

Adam, d'un pas chancelant, sortoit de derriere les arbres; il portoit sur ses épaules le triste fardeau, le corps de son fils; Eve, la tête penchée, marchoit à côté de lui; tantôt elle tournoit son visage flétri

par la douleur, du côté du cadavre sanglant ; tantôt elle l'enveloppoit dans sa chevelure inondée de pleurs.

Couverte d'une pâleur mortelle, Thirza étoit restée immobile dans les bras de sa sœur ; Méhala s'évanouit aussi sous le fardeau qu'elle soutenoit ; ses jambes chancelantes manquant sous elle, sa foiblesse, jointe à sa charge, la renversa par terre. Ainsi, quand trois aimables compagnes, unies par une tendre affection, sont allées ensemble, par une belle soirée de l'été, visiter les campagnes dorées d'épis vers le temps de la moisson, si la foudre tombe à leurs pieds, l'effroi du coup imprévu les renverse : mais si revenues peu à peu de leur frayeur, deux d'entre elles voient à leur côté la troisieme en cendre, elles retombent frappées d'un nouveau saisissement plus accablant que celui de la foudre même. Telle fut aussi la situation des deux filles d'Adam, lorsqu'en se réveillant, elles virent le cadavre de celui qu'elles aimoient. Adam venoit de l'étendre sur l'herbe, et retenoit dans ses bras son épouse toujours

prête à retomber à terre. » Où suis-je ? s'écria Thirza, ô Dieu ! où suis-je !.... comme le voilà étendu..... Abel, ah ! pourquoi faut-il que je me sois éveillée ?.... lumiere odieuse !.... ah, malheureuse que je suis !.... Méhala, ah, que je suis malheureuse !.... le voilà étendu mort ! ô spectacle horrible ! je suis frappée comme d'un coup de tonnerre..... Lumiere odieuse, pourquoi faut-il que tu me sois rendue ? »

» Thirza..... s'écria Méhala d'une voix tremblante, ah ! ne te laisse pas accabler de l'idée funeste qui me terrasse moi-même !.... Ah ! Thirza ! tu retombes encore !.... réveille-toi, Thirza ; approchons-nous ; nous ne sommes pas encore certaines de notre malheur ; il n'est pas mort.... approchons-nous ; ta voix, tes embrassemens le réveilleront. »

Après ces mots, les deux sœurs s'étant appuyées l'une sur l'autre pour se relever, se traînerent tremblantes et sans force jusques vers le cadavre : » O mon pere ! ô ma mere ! Comme ils fondent en larmes !.... Quels frissons me saisissent !... s'écria

Thirza, en se trouvant près du cadavre. Abel!.... Abel! .... mon bien-aimé! cher époux, mon bonheur, ma vie, mon tout! réveille-toi..... Ah, malheur extrême! tu ne te réveilles pas. Abel.... entends mes cris plaintifs, entends les cris de ton épouse. » Puis elle se précipita sur le cadavre, et voulut l'embrasser : mais elle recula épouvantée, en poussant un cri aigu, après avoir vu la blessure, et le sang qui lui couvroit le front. Elle étoit à terre, sans voix, sans mouvement, sans apparence de vie, pâle et froide comme un marbre inanimé. Le désespoir étoit peint dans ses yeux ouverts et fixes. Méhala pleuroit à côté d'elle; et, les mains jointes, elle levoit vers le ciel ses yeux noyés de larmes, qu'elle rabattoit de moment à autre vers le cadavre.

Adam sentit sa douleur augmentée par celle de ses filles, et essaya de les consoler. » O mes bien-aimées, ô Méhala, ô Thirza! leur dit-il, que ne puis-je apaiser vos maux! Prêtez-vous, je vous en conjure, à mes consolations. Pendant que

nous pleurions nous-mêmes, désespérés, auprès de ce cadavre, Eve et moi, un ange revêtu d'une beauté céleste, est venu à nous, ayant commission d'en haut, pour nous consoler : » Pleurez, nous a-t-il dit, » mais ne soyez pas inconsolables. Vous » ne devez pas le regarder comme n'exis- » tant plus du tout : remettez à la terre » cette poussiere qui a servi d'enveloppe » à son ame. Quant à l'ame même, la » voilà dégagée des liens du corps; celui » qu'elle animoit, est plus heureux que » ne peut le concevoir une ame encore » environnée de son limon terrestre; vous » ne serez séparés de lui que pour un » court espace de temps, après lequel, » lui étant réunis, vous goûterez avec lui » des torrens de délices, dont les sens » charnels et grossiers ne sauroient vous » donner une idée. » Ah! mes bien-aimées, ne profanez pas les funérailles du bienheureux par des plaintes inconsolables.

Tandis que Thirza restoit toujours sans mouvement et sans voix, l'épouse de Caïn, joignant ses mains au-dessus de sa tête,

exprimoit sa douleur en ces termes. » O mon pere! est-ce que tu voudrois nous interdire les pleurs? Quelle vue affreuse que ce cadavre tristement étendu! O toi, notre consolation, notre joie, ô Abel! tu nous es donc ravi pour toujours; et notre occupation la plus douce sera de pleurer sur toi jusqu'à l'heure de notre mort. Oui, te voilà en possession de cette béatitude, dont l'attente t'a fait verser tant de saintes larmes, et après laquelle je soupire à présent plus que jamais. Voilà que nous gémissons de ta perte dans ce triste exil où nous vivons! Tu nous as été enlevé; et notre plus douce occupation sera de pleurer sur toi, jusqu'à l'heure desirée de notre mort. Caïn, Caïn! où étois-tu lorsque ton frere est mort? Ah! si du moins, avant qu'il eût rendu le dernier soupir, tu l'avois embrassé avec une tendresse fraternelle; si tu avois alors imploré le secours de ses saintes prieres, avec quelle affection il t'auroit encore serré dans ses bras défaillans, et béni de ses levres mourantes! Quelle douce consolation, quel heureux

soulagement c'eût été pour toi à l'avenir ! Mais.... ô ma mere.... quelle nouvelle douleur te rend défaillante ?.... Tu te tais.... tu parois frissonner d'horreur.... mon pere ! quelle consternation se répand sur ton visage ? Funeste pressentiment ! où est-il ? le savez-vous, ô mon pere ! le savez-vous, ma mere ? Où est Caïn, où est mon époux ?

Eve abattue s'écria : » Qui sait jusqu'où le poursuit la vengeance divine ? Ah ! Dieu ! le malheureux ! c'est.... mais que vais-je dire ? je tremble de parler.... malheureuse mere que je suis ! affreuse et détestable idée, ne tourmente que moi ; déchire mon sein comme le feu de l'enfer. Ah ! mere infortunée ! pourquoi.... » Méhala saisie, s'écria : » Laisse éclater ô ma mere ! laisse éclater sur moi le fatal orage ; aussi-bien mes soupçons m'arrachent déja les entrailles. O mon pere ! ô ma mere ! ne m'épargnez plus. Caïn auroit-il.... ah ! parlez, je vous en conjure.... Il l'a tué, Méhala ; Thirza, il l'a tué, » s'écria Eve, et aussi-tôt l'excès de sa douleur lui ôta l'usage de la parole.

L'épouse de Caïn étoit frappée d'une terreur muette; ses yeux immobiles ne versoient point de larmes; une sueur froide couloit de son front; ses levres décolorées trembloient; puis elle s'écria : » Il a tué Abel! Caïn, mon époux, a tué son frere! O crime horrible!.... Où es-tu, fratricide? où.... où ton forfait te poursuit-il?.... Le tonnerre de Dieu a-t-il vengé ton frere? N'existes-tu plus, malheureux! ou, si tu existes, où es-tu à présent? quelles contrées le désespoir te fait-il parcourir? » Ainsi se lamentoit Méhala, en s'arrachant les cheveux.

» Barbare fratricide! s'écria Thirza, ah!.... comment a-t-il pu massacrer ce bon, ce vertueux frere, qui, sans doute, sous le coup mortel, l'aura regardé avec des yeux pleins d'amour? Ah, Caïn, maudit.... maudit soit.... O ma sœur! ô Thirza! ne le maudis pas, s'écria Méhala, ne le maudis pas; c'est ton frere, c'est mon époux; implorons bien plutôt la miséricorde de Dieu sur lui. Je suis sûre qu'en tombant ensanglantée, la sainte vic-

time de sa fureur a jeté des regards de compassion sur lui ; qu'elle l'a béni, et qu'à présent, prosternée devant le trône de l'Éternel, elle demande grâce pour lui. Ne le maudis pas, Thirza ; ne maudis pas ton frere : que nos prieres s'élevent de la poussiere, et se joignent à celles du bienheureux. »

» Où m'emporte l'excès de mes maux ! repartit Thirza. » Je ne l'ai pas maudit, Méhala ; je ne l'ai pas maudit : le malheureux !.... » A ces mots, elle tomba sur le cadavre : elle baisa ses joues inondées de sang, et ses levres froides et livides. Elle demeura long-temps ensevelie dans une douleur muette, puis elle s'écria d'une voix entrecoupée : » Ah ! que n'ai-je pu, lorsque tu tombois, baiser encore tes levres pâles, entendre encore de ta bouche les expressions de ton amour ! Ton œil mourant se seroit encore tourné vers moi ; peut-être.... et plût à Dieu que cela me fût arrivé ! peut-être aurois-je expiré en t'embrassant pour la derniere fois. Que ne puis-je encore à présent te suivre ! Que

mon corps n'est-il étendu sans vie à côté du tien! Mais je te survis, hélas! pour être en proie à des maux inexprimables. Berceaux qui me fûtes si agréables, vous m'inspirerez désormais la terreur; je croirai vous entendre me redemander celui qui, sous vos cintres ombrageux, m'embrassoit avec de si vifs transports. Les fontaines murmurantes me paroîtront gémir de sa perte. Pauvre délaissée! je ne vais plus faire que pleurer mon désastre, soit à l'ombre des bocages, soit sur le bord des ruisseaux. Il m'échappe, hélas! je l'ai perdu pour jamais. Ah, Dieu!..... je verrai toujours ces yeux éteints, immobiles, cette pâleur mortelle, ces joues livides, ce sang qui teint son front. Ah! coulez, mes larmes, coulez sans mesure sur ce corps flétri. Hélas! c'étoit, par sa beauté, le plus digne logement d'une si belle ame. Il m'honoroit trop en descendant jusqu'à m'embrasser. Comme la vertu y brilloit par des traits visibles qui la rendoient aimable! comme elle éclatoit dans ses yeux! comme elle sourioit sur ses joues et sur

ses levres ! Maintenant elle s'est échappée de ce corps, trop pure, trop sainte, pour commercer avec les mortels, et particuliérement avec moi. Ah ! coulez, mes larmes, coulez sans mesure sur cette enveloppe flétrie, jusqu'à ce que mon ame, empressée de le joindre, laisse sa poussiere auprès de la sienne. »

C'étoit ainsi que Thirza se lamentoit, arrosant le cadavre de ses larmes. Eve sentit sa douleur augmentée par celle de ses filles. » O mes enfans ! s'écria-t-elle, je ne suis pas moins sensible à votre affliction qu'à la mienne propre ; vos lamentations me déchirent l'ame. Vos plaintes sont pour moi des reproches rongeurs.... Elles me rappellent que c'est moi qui ai introduit le péché, la malédiction et la mort dans le monde. Ah ! pardonnez-moi, mes enfans ; pardonnez à votre malheureuse mere, qui vous a enfantés avec douleur. » Ses filles attendries, lui embrassant les genoux, lui dirent affectueusement : » O Eve, notre mere ! par cette douleur même que tu as éprouvée en nous

mettant au monde, cesse, nous t'en conjurons, cesse d'aigrir ta peine et la nôtre; cesse d'aggraver nos tourmens par ton désespoir. N'appelle pas des reproches nos larmes et nos soupirs. Ah! si nous pouvions commander à notre douleur, il n'échapperoit de notre sein et de nos yeux ni soupirs ni larmes. Mais comment pouvoir résister à l'amour le plus tendre, au cri de la nature? Ce sont-là les sources d'où partent nos pleurs. » Elles tenoient encore embrassés les genoux de leur mere, la regardant tendrement avec des yeux baignés de larmes, lorsque Adam prit la parole en ces termes : » O mes bien-aimées, ne différons pas plus long-temps d'accomplir les ordres de l'Éternel! rendons à la terre, d'où elle provenoit, cette enveloppe matérielle, l'objet de nos larmes et de nos lamentations. Le temps, qui guérit tout, et la raison victorieuse, adouciront notre douleur; elle sera comme les soupirs d'une épouse, après le jour qui doit la conduire dans les bras de son bien-aimé. Rends-le donc à la terre, » reprit

Thirza ; et elle tourna, en pleurant, ses regards sur son pere. » Mais permets-moi, ô mon pere, ajouta-t-elle, de pleurer encore sur lui, et tu le rendras ensuite à la terre. » Ayant dit ces mots, elle se jeta, les bras ouverts, sur le cadavre.

Cependant Adam creusa une fosse dans la terre, et Eve et Méhala se tinrent éloignées à quelque distance. Sur ces entrefaites, arriverent les jeunes enfans de Caïn, qui s'acheminoient vers la triste scène, se tenant par la main. » O mon cher Josia ! s'écria Éliel aux blonds cheveux, quelles lamentations entends-je devant nous ? approchons-nous ; que vois-je ? c'est Abel..... Comme le voilà étendu ! comme il est pâle et défait ! comme sa chevelure est ensanglantée ! C'est ainsi, mon frere, c'est ainsi qu'est étendu un agneau qu'on a égorgé pour le sacrifice. — Mon cher Éliel, reprit le petit Josia, vois-tu comme Thirza pleure sur lui, et comme il tient son œil immobile, sans tourner ses regards sur elle ? Retirons-nous de-là ; je frissonne ; cette vue m'é-

pouvante; hâtons-nous d'aller trouver notre mere éplorée. » A ces mots, les enfans, s'étant approchés d'elle, lui prirent la main, en la regardant tristement. » O ma mere! lui demanderent-ils, pourquoi pleurez-vous? Pourquoi Abel est-il étendu-là comme un agneau de sacrifice? » Méhala embrassa ses enfans; et, les regardant d'un air douloureux, elle leur dit: » Mes chers enfans, la mort a tiré son ame de la poussiere, et l'a portée dans le séjour qu'habitent les anges, pour y jouir des félicités éternelles. — Il ne se réveillera donc plus? reprit le jeune Éliel, pleurant avec sanglots; il ne se réveillera plus, lui qui nous aimoit si tendrement, qui, nous tenant sur ses genoux, Josia et moi, nous apprenoit de beaux cantiques, nous entretenoit de Dieu, des anges, des merveilles de la nature? quoi! il ne se réveillera jamais? Ah! que notre pere va pleurer quand il sera venu des champs! » Et les deux enfans consternés, s'envelopperent dans les plis du vêtement de leur mere.

Adam avoit fini de creuser la fosse. » Réveille-toi, dit-il à Thirza; réveille-toi, ma bien-aimée, ne différons pas de rendre cette poussiere à la terre; le Seigneur l'a commandé, ma Thirza! » et s'approchant d'elle, il la prit par la main avec tendresse. Elle avoit eu une extase sur le cadavre, et, se réveillant de sa sainte vision : » Oui, je l'ai vu, dit-elle; il s'avançoit vers moi dans un éclat céleste. Qu'il étoit éclatant de gloire!.... Ne pleure pas, m'a-t-il dit, ne pleure pas; je suis heureux; bientôt tu viendras me trouver dans ce séjour de bonheur et de gloire, où il n'y aura plus de mort qui puisse nous séparer. A ces mots il a disparu, en me jetant un souris divin, et un éclat céleste a marqué les traces de ses pieds. » Thirza dit, et une consolation sublime illumina son visage. » Enterre, ô mon pere! enterre, dit-elle, cette enveloppe de poussiere. » Puis elle se leva, et se mit à côté de sa mere et de sa sœur, et toutes trois se cacherent le visage dans les ondes de leur chevelure éparse, tandis qu'Adam, après avoir

enveloppé de peaux le cadavre, le mit dans la fosse, et le couvrit de terre. » Maintenant, dit-il, chere épouse, chers enfans, adorons le Très-haut, prosternés près de ce tombeau : » et tous se prosternerent auprès du tombeau, Éliel et Josia rangés aux deux côtés de leur mere. Alors le pere des humains prononça cette priere à haute voix, les bras en croix sur la poitrine.

» O toi qui demeures au haut du ciel, Dieu, Créateur, justice éternelle, bonté infinie, tu nous vois prosternés devant toi, auprès du tombeau du premier mort : tu vois des pécheurs t'implorer dans la poussiere ! ah ! fais que notre priere s'éleve vers toi : jette favorablement tes regards sur nous dans cette vallée de mort, dans cette demeure du péché : nos iniquités sont grandes, mais ta bonté infinie est plus grande encore. Pleins de souillures et d'impuretés, que sommes-nous devant toi ? et cependant tu ne détournes pas ta face de dessus nos têtes ; et, du haut de ton trône, tu regardes encore notre misere d'un œil propice. Tu nous permets de t'implorer ;

tu ne nous as pas abandonnés, quoique pécheurs. Sois loué à jamais, toi qui habites dans les cieux. Ce n'est pas seulement l'agréable printems qui te loue; ce n'est pas seulement la sérénité du ciel qui t'annonce; tu te manifestes aussi par les éclats bruyans du tonnerre qu'enfante un sombre nuage, par l'aquilon mugissant qui excite les tempêtes et les orages pluvieux. Tu tires également ta gloire, et de la joie riante du mortel heureux, et des tristes pleurs de l'infortuné. Nous l'avons vue, la fille du péché, l'affreuse mort; elle est venue dans nos cabanes sous une forme hideuse. Une funeste prévarication dont la terre auroit dû marquer le fatal instant par des hurlemens funebres, par d'épouvantables orages; un noir forfait l'a conduite ici par la main: le premier sorti de mes reins.... ah! j'en frémis, il a livré son frere à la mort. Dieu miséricordieux! ne détourne pourtant pas ta face de devant moi, si j'ose t'implorer pour lui. Dieu clément, daigne ne pas rejeter entiérement le coupable de devant toi; jette tes regards sur lui; verse

ta terreur dans son ame, afin qu'il tremble de son crime; qu'il s'humilie devant toi sur la terre; qu'il pleure, qu'il gémisse, et te demande sans cesse pardon; et, quand il t'aura long-temps imploré, ô mon Dieu! répands alors quelque consolation sur sa misere : exauce, je t'en conjure, la priere que j'ose t'adresser. J'ai creusé un tombeau; j'ai jeté de la terre mouillée de nos larmes sur le corps corruptible du mort; écoute favorablement nos vœux; qu'ils montent du creux de sa sépulture jusqu'au pied de ton trône sublime. Exauce-nous, Seigneur; Seigneur, exauce-nous; nous te demandons grâce pour notre premier né; ne le laisse point périr dans ta colere; soit que nous t'implorions au coucher du soleil ou à son lever, soit que nous interrompions la nuit pour élever nos cœurs vers toi, daigne nous entendre et nous être favorable. Nous sommes encore trop heureux sous la main même de ta justice vengeresse. Louanges éternelles te soient rendues; tu as reçu l'ame du mort dans ta gloire. La mort a

pris sa premiere victime ; nous la suivrons, cette victime, l'un après l'autre, dans la sombre fosse, nous la suivrons dans l'éternité. O toi, dont un signe créa le ciel, dont la parole tira la terre du néant ! ils passeront, ce ciel et cette terre : mais, pour toi, tu es éternel. Nous vivons dans la poussiere, et notre poussiere se dissoudra : mais tu restes éternellement inaltérable, tu nous rassembleras tous dans ta gloire, le pécheur pénétré de repentir sur ses fautes, et le juste qui s'afflige de ce que sa vertu est encore mêlée d'imperfections, de ce que la pureté de sa conscience est encore altérée de quelques taches qu'y imprime la foiblesse humaine ; tu les tireras l'un et l'autre de la poussiere, afin qu'ils se réjouissent éternellement, et qu'ils soient purs comme des anges. Car..... ô promesse ineffable ! la race de la femme doit un jour briser la tête du serpent. Que la terre bondisse ; que toute la nature chante tes louanges. Nous te louerons à l'heure même que les maux sortis de ta main viendront fondre sur nos

têtes. L'homme est déchu ; il est dégradé de sa dignité prémiere ; mais trop heureux encore de ce que son Dieu ne l'a pas rejeté pour toujours, et que de son tribunal même il jette encore sur nous des regards de bonté. Il est tombé, celui que Dieu avoit créé si heureux ; et, à l'instant de sa chute, confus et tremblant, il attendoit dans l'humiliation et la détresse, la malédiction divine et sa damnation éternelle ; car, que pouvoit attendre autre chose d'un Dieu irrité, une créature ingrate et rebelle ? Mais, ô prodige de bonté inattendu ! la nature entiere annonce de la part de Dieu avec solemnité, qu'un jour la tête du serpent sera écrasée. Mystere sublime, mais environné, il est vrai, d'une sainte obscurité qu'un être créé ne sauroit pénétrer ; mystere ineffable, mais consolant, que le pécheur puisse, malgré ses crimes, être reconcilié avec Dieu !.... Et nous nous désolerions encore par des larmes profanes dans notre demeure terrestre, de ce que le songe de cette vie est alternativement entrecoupé de plaisirs et

d'afflictions, jusqu'à ce que la mort qui s'approche, dégage l'ame de son enveloppe souillée, et l'affranchisse des fers d'une juste malédiction ? A cet heureux instant, l'ame qui, malgré le limon qui l'entoure, a conservé l'idée de sa dignité originaire, qui a répondu fidellement aux saintes inspirations de l'amour divin, sort alors de sa prison, pure et heureuse comme les anges. Ah ! je pénetre dans les secrets d'un heureux avenir. Je vois ceux que la mort a transportés au séjour céleste ; je vois une race nombreuse, pure comme les flammes que les anges allument sur l'autel en face de l'Éternel. Ils sont au milieu des anges ; ils chantent des hymnes sans fin devant le trône éclatant du Tout-puissant. Ah ! qu'est-ce que je suis ? Comme mon ame s'éleve ! Elle n'a jamais rien éprouvé de semblable. O bonté infinie ! Elle ne suffit pas à célébrer tes louanges. Elle nage dans de saints ravissemens : et quand elle penseroit avec autant de force que le premier des anges, elle les expri-

meroit imparfaitement; elle ne pourroit que les sentir. »

Adam se tut, et resta long-temps dans un profond silence; toute sa famille, prosternée près de lui autour du tombeau, y étoit sans mouvement et sans voix. La nature entiere, comme étonnée, observoit le même silence; et le ciel, serein, au-dessus de leurs têtes, n'avoit pas le plus léger nuage.

Le soir vint; l'air étoit frais et le temps calme. Caïn, agité de frémissemens inquiets et de remords rongeurs, avoit erré dans les contrées les plus sauvages. Accablé de fatigues, il s'assit du côté où la lune montoit au-dessus de l'horizon, et fit ainsi entendre sa voix effrayante à travers le silence de la nuit. » Là-bas, dit-il, de derriere cette montagne, se leve la lune avec son éclat blanchâtre, elle nage dans l'atmosphere obscur; elle répand au loin sa pâle lumiere, et une douce tranquillité; tout respire le repos et la fraîcheur, sous cette belle voûte parsemée d'étoiles. L'homme seul est agité; des cris et des

accens lugubres s'élevent de ces cabanes ; c'est moi, scélérat, c'est moi qui ai porté la désolation dans ces cabanes ! Ces cris, ces accens lugubres dont l'air retentit, m'accusent ; c'est mon crime qui les cause. Reculez-en d'horreur, constellations qui m'entendez ; et toi, lune, pâlis, et voile ton flambeau ; en ce jour, jour maudit, la terre que tu éclaires, a été abreuvée, pour la premiere fois, de sang humain : et c'est moi, malheureux ! c'est moi qui l'ai abreuvée de ce sang, et du sang de mon propre frere ! Je ne mérite plus, astres bénis, votre influence favorable. Refusez-la moi, j'y consens ; refusez-la aux champs que je laboure, à la contrée que j'habite ; j'ai massacré mon frere : enveloppe-moi, sombre obscurité ; cache-moi aux yeux de toute la nature. Je veux, sous ton voile, traîner par-tout ma misere avec moi. Je fuirai dans des lieux déserts et arides, dont aucun pied mortel n'aura foulé l'herbe flétrie ; j'habiterai parmi des rochers, d'où une eau infecte distillera en forme de larmes ; dans des repaires maré-

cageux, d'horribles reptiles, ou des buissons épais, asyles des oiseaux de proie, me déroberont l'aspect du ciel ; là je passerai le jour à me plaindre, à me lamenter et à me traîner sur la terre : et quand le sommeil aura ramené le cortege des songes les plus noirs, ils présenteront tous à mon imagination effrayée, un crâne brisé, une chevelure ensanglantée. »

C'étoit ainsi que Caïn, saisi d'horreur, exprimoit ses remords au milieu des ténebres de la nuit : il se tut ensuite, et resta long-temps en silence, abandonné à son affliction. L'oiseau nocturne, effrayé de ces lugubres accens, retenoit les siens. On n'entendoit dans la contrée qu'un murmure sourd. Caïn promenoit ses regards au loin, et reprit la parole en ces termes : » O vous, collines élevées ; et vous, ô bois sacrés que je contemple, soyez sensibles à mes maux ! Qu'ils sont grands ! Ils le sont plus que je ne saurois dire. Le malheureux, quoique coupable, mérite encore quelque commisération. Plaignez mon désastre, ô belle nature ! hélas ! vous

n'avez plus pour moi d'attraits. Plaignez-moi, ô vous, créatures quelconques, qui ressentez la présence efficace d'un Dieu infiniment bon! mais, hélas! ses bontés n'ont plus rien qui me regarde; je ne puis plus éprouver que sa justice. Dieu n'est plus pour moi qu'un Dieu vengeur. » A ces mots sa voix resta encore suspendue quelques instans; puis il dit, en soupirant profondément : » Du moins à présent, voilà que je commence à pouvoir pleurer; je ne le pouvois pas auparavant, voilà que mes larmes coulent en abondance : ah! précieuses larmes, qui m'attestez à moi-même que mon malheur est adouci. D'abord le désespoir s'étoit emparé de mon ame; à présent c'est la douleur lugubre et plaintive. Ah! coulez mes larmes; reçois-les, ô terre qui a reçu le sang de mon frere! Je suis maudit sur ta surface : mais.... reçois les pleurs que me fait verser ma douleur amere. Mais.... quelle pensée naît dans mon ame?.... elle redouble l'abondance de mes larmes.... Oui, je le veux.... maintenant que la nuit m'en-

veloppe, je veux me traîner autour des cabanes des affligés, les voir encore, les bénir encore.... Les bénir.... moi?.... les vents en courroux emporteront cette bénédiction qui ne peut que faire horreur. Malheureux que je suis, je ne puis plus les bénir! J'irai toutefois, je veux les bénir et pleurer. Après cela.... hélas! après cela, je fuirai loin d'eux pour jamais. Je te fuirai, Méhala, je fuirai mes chers enfans. » Alors, navré de douleur, il se tut, et s'avança vers les cabanes, en arrosant de ses larmes les routes désertes qu'il parcouroit.

Il apperçut de loin un cabinet de verdure, qu'Abel, son frere, avoit planté sur le doux penchant d'une colline. Cette vue lui rappella qu'Abel avoit dit en le plantant: » Croissez et montez, tendre charmille; que nos derniers neveux se disent sous vos ombrages, c'est ici qu'Eve a reçu son premier né; c'est ici qu'elle l'a embrassé la premiere fois; c'est ici qu'elle a acquis le titre de mere, qui faisoit sa consolation dans son triste exil; elle nomma

le nouveau né Caïn. Elle se penchoit sur lui avec un ravissement inexprimable, et le baisa en disant : O cher et doux présent que le Seigneur m'a fait ! »

Le meurtrier, pour qui ce monument de la tendresse de son frere étoit un reproche de sa barbarie, détourna le visage en passant devant ; une sueur froide couloit sur son front, ses genoux chancelans le portoient à peine. C'est ainsi que frissonneroit un fils dénaturé devant le tombeau d'un pere que le parricide auroit fait périr lui-même, en mêlant du poison dans son manger, lorsqu'il revenoit des champs, excédé de faim et de fatigue. La douce exhalaison des fleurs dont l'urne du pere auroit été parfumée, le bruit des feuilles des arbres funebres plantés autour du tombeau, feroient le supplice du fils. Caïn avoit passé le cabinet de verdure, et s'approchoit des cabanes. La pâle lumiere de la lune les éclairoit foiblement à travers les branches entrelacées des arbres, et un calme effrayant régnoit à l'entour. Il y jeta les yeux, pleura, leva les mains au

ciel, et resta long-temps immobile et muet; une douleur inexprimable lui tenoit le cœur serré ; aucun objet ne pouvoit le tirer de son attitude fixe, et de son lugubre silence. » Que la tristesse repose profondément ici ! dit-il enfin à voix basse. D'où proviennent ces sifflemens ?..... ne sont-ce pas des soupirs ? ne sont-ce pas les cris nocturnes de la désolation, qui viennent des cabanes ?.... Le voici.... ô famille déplorable ! le voici qui tremble dans l'obscurité, poursuivi par l'enfer, celui qui vous a rendu vos demeures affreuses.... celui.... ah ! misérable que je suis ! qui a chassé loin de vous le repos et toutes les douceurs des liens du sang. Et j'ose encore respirer un air rempli des soupirs de ceux que j'ai rendu malheureux ! j'ose porter mes pas dans une contrée consacrée à la désolation des justes qui gémissent sur mon forfait ?.... Fuis, malheureux ! ne profane pas cette sainte contrée.... Oui, je vais fuir loin de vous ; mes yeux, noyés dans les pleurs, ne vous verront plus que quelques instans ; mais permettez-moi de verser

encore quelques larmes, et d'élever ces mains sanglantes vers le ciel pour vous bénir. Je fuirai ensuite. Soyez bénie, soyez à jamais bénie, ô famille justement éplorée ! Malheureux que je suis, peu s'en est fallu que je n'aie profané ces saints noms, ces titres respectables, qui désignent les liens sacrés par où je devois leur être uni, et m'attachent inviolablement à eux. Soyez bénis encore une fois. Puisse votre affliction vous quitter avec l'obscurité de la nuit, et puisse croître la mienne ! ce doit être là mon partage pour toujours, sur cette terre que j'ai tant maudite. Puissiez-vous oublier pour jamais celui dont l'image fait votre supplice ! Hélas ! dans quel excès de désastre faut-il qu'un malheureux soit plongé pour être réduit à de pareils souhaits ? »

En proférant ces mots, Caïn étoit arrêté dans l'obscurité ; il gémissoit et levoit les bras au ciel, lorsque quelqu'un s'avança dans la nuit d'un pas lent. Une sueur froide, comme celle de la mort, le glaçoit ; tremblant il vouloit fuir ; mais

il ne le put, et tomba sans force parmi les brossailles.

Thirza, pendant cette triste nuit, la premiere de son veuvage, ne pouvant trouver le repos dans ce lit désert où son époux n'étoit plus, le quitta, et sortit de la cabane; le visage baigné de larmes, elle s'assit sur l'herbe mouillée de la rosée, à côté de la colline du tombeau: puis, les mains jointes, elle regardoit le ciel étoilé avec des yeux fixes; ensuite elle retomba sur l'herbe, et ses larmes arrosoient le tombeau. » C'est ici, dit-elle en sanglottant, c'est ici que repose mon bien et toute ma félicité; c'est ici sous cette terre qui engloutit mes larmes. Hélas! il n'y a donc plus pour moi ni paix ni repos à attendre, pendant les heures lugubres de la nuit. Ah! coulez, mes larmes, coulez; il ne me reste d'autre adoucissement que de pleurer à toutes les heures du jour, de gémir pendant les nuits entieres, dans ce triste silence de la mort. Il est vrai.... je t'ai vu, ô mon bien-aimé, dans un éclat céleste; de quelle splendeur tu étois re-

vêtu ! Mais, hélas ! aurai-je moins sujet de pleurer ta perte ? Je te perds pour jamais dans cette vie pleine d'affliction ; tu m'es enlevé pour jamais..... Je m'étois épuisée à pleurer auprès du précieux gage de notre amour ; un repos adoucissant vient de s'étendre sur ses paupieres : hélas ! un sourire gracieux éclate sur son visage. Il ne connoît pas encore les maux attachés à la condition mortelle ; il ne sait pas la perte qu'il a faite. En vain je me suis jetée sur le lit conjugal, à présent désert ; en vain j'ai imploré le sommeil : hélas ! la triste solitude et les soucis cuisans se sont pour jamais établis sur ce théâtre de notre tendresse conjugale, de ces chastes délices, que ton amour pour moi me faisoit goûter dans tes bras ; elles me sont donc ravies pour toujours, pour tout le temps au moins que durera cette triste vie. O crime affreux ! elles me sont ravies par un frere.... Où est-il .... le malheureux ? Où ses remords l'entraînent-ils ? O toi.... mon Dieu ! ne dédaigne pas les vœux plaintifs que je t'adresserai sans cesse pour intéresser

en sa faveur ta bonté infinie ; ne le rejette pas, s'il fait pénitence, s'il se traîne sur la poussiere, s'il implore ta miséricorde. » A ces mots prononcés douloureusement, ses soupirs et ses sanglots arrêterent son discours. » Bel astre de la nuit, continua-t-elle en élevant ses yeux en haut, combien de fois n'as-tu pas été le paisible témoin des expressions de la tendresse du cher époux que cette terre enferme, quand, nos bras entrelacés, je marchois tête-à-tête avec lui à la lueur de ton flambeau, quand ses levres saintes me peignoient éloquemment les charmes de la vertu ! Tu éclairois ses pas lorsqu'il vivoit ; tu n'éclaireras plus que sa sépulture. Voilà donc enfouie sous ce monceau la plus douce consolation du meilleur des peres et de la plus tendre des meres ? voilà mon précieux époux. A ces mots elle se tut ; et ses larmes redoublerent, tandis que ses yeux égarés mesuroient vaguement toute la contrée, jusqu'à ce que, ses regards étant fixés par un éclat singulier, elle s'écria : » Que ce berceau que je vois de

loin est brillant ! des pensées saintes et sublimes s'élevent au milieu de ma misere, comme quand la lune, montant au-dessus de l'horizon, dissipe tout-à-coup l'obscurité de la nuit. Quel éclat sort de ce berceau où tu m'embrassas, ô Abel, à la lueur mourante du soleil couchant ! Quelle félicité, me disois-tu, en me serrant contre ton sein, quelle félicité d'être vertueux ! quelle félicité d'aimer celui de qui émane tout ce qui est beau ! Qu'on est heureux de ne rien trouver dans sa conduite qui puisse déplaire aux anges dont nous sommes environnés ! quelle volupté ressemble à celle que fait éprouver la présence continuelle de Dieu, qui nous est manifestée par les œuvres de la création ! Quelles délices plus ravissantes que ces larmes pieuses que fait couler notre amour pour lui ? Pour quiconque passe ses jours dans ces divins transports d'adoration et de piété, la mort n'a rien d'effrayant, quelque terrible qu'elle puisse être ; nous savons au moins, et c'est une grande consolation pour l'homme pécheur,

nous savons qu'elle dégage l'ame de son corps mortel, pour lui ouvrir l'entrée dans une éternité de bonheur. Thirza, me disois-tu, en me serrant plus près contre ton sein, si je sors le premier de la poussiere, si je suis heureux avant toi, ne pleure pas long-temps sur ma cendre. Qu'est-ce que le temps passager qui t'est assigné par le Créateur, en comparaison de l'éternité dont nous jouirons ensemble dans le ciel? Mon bien-aimé, lui disois-je à mon tour, en l'embrassant étroitement, fais de même de ton côté; si la mort m'enleve la premiere de ce séjour de larmes, abrege et modere ta désolation, puisque Dieu nous prépare à l'un comme à l'autre une félicité sans bornes.... O mon ame! rappelle tes forces pour ne pas succomber à l'affliction. Laisse-toi affecter par ce puissant motif de consolation, par l'idée de ton immortalité; et te distrayant du fatal objet de ta douleur, envisage la suprême béatitude qui, en s'approchant, fait disparoître les scènes changeantes de cette vie. Si l'ame périssoit, et qu'elle s'écrou-

lât en poussiere avec le corps, comment pourrois-je me consoler ? Je me traînerois sur ton tombeau, en jetant des cris plaintifs ; et, dans mon désespoir, j'implorerois l'anéantissement. Mais elle est immortelle. Non, elle ne succombera pas lâchement sous la douleur. O vous, anges, qui voltigez d'une aile légere autour de moi, vous la soutiendrez ! elle ne succombera pas lâchement sous la douleur, elle est immortelle comme vous. Cependant mes larmes coulent encore ; qu'elles coulent, je les donne à la poussiere de mon époux, qui m'a devancée dans la possession du bonheur éternel. Je veux, ô mon bien-aimé !... mais les larmes me coupent encore la parole, elles redoublent : ô mon ame ! rappelle donc toutes tes forces pour commander à ta douleur ; je veux planter sur ta tombe un arbre funebre, à l'ombre duquel je verserai encore bien des larmes sur ta cendre. J'y passerai les plus belles heures du jour à pleurer mon infortune : mais, me livrant à de saints transports, je porterai mes vues élevées jusqu'à la

félicité céleste. » Elle dit ; et s'étant levée de terre, elle resta de bout sur le tombeau : » Je croyois, dit-elle, sentir quelque soulagement à ma douleur ; mais, ô réflexion accablante ! il a été massacré par son frere ! ô Dieu de bonté ! s'écria-t-elle, en se prosternant en terre, exauce mes supplications ; fais grâce à ce malheureux pécheur ; fais-lui grâce ! je te réitérerai sans cesse cette priere avec instance, soit quand l'étoile du soir assemblera les astres de la nuit, soit quand l'aurore ouvrira les portes du jour. »

Pendant ce temps, Caïn trembloit dans le bocage, accablé de désespoir. » Fuis, se disoit-il à lui-même, fuis ces saintes demeures, monstre odieux ! Je ne puis ; malheureux que je suis ! quelle puissance contraire retient mes pas ? Seroit-ce vous, fantômes infernaux qui m'environnez ! Écartez-vous ; laissez-moi fuir, laissez-moi. Quel nombre ! comme ils sont horribles ! Laissez-moi fuir, spectres hideux ; laissez-moi m'éloigner de ces saintes demeures. Ah, spectacle horrible ! .... je frémis, je tremble,

je me meurs. Mais, hélas! ma frayeur s'accroît, et pourtant je ne meurs pas : mais je ne saurois fuir non plus.... malheureux que je suis!.... Comme elle se désole! et je ne la fuirai pas? mais voilà qu'elle cesse de se lamenter.... O pouvoir merveilleux de la vertu! Hélas! quelles ressources, quelles consolations j'ai perdu pour toujours! Et, dans mon accablement, je n'ai pas même pour adoucissement l'espérance la plus éloignée. A quel point, mon Dieu, je suis malheureux! Ah, quels tourmens! ils sont d'une espèce inconnue jusqu'à cette heure. O enfer! dans tes abîmes les plus profonds, tu n'en as pas de plus épouvantables.... Elle prie.... ah! elle prie Dieu pour moi, pour moi! au lieu de me haïr, au lieu de verser à grands flots des imprécations sur ma tête. O bonté inexprimable! hélas! tant de vertu m'afflige et me désespere. Mon malheur se présente à moi d'une maniere plus effroyable : il me paroît sombre, noir comme les profonds abîmes de l'enfer : le crime me déchire plus cruellement les

entrailles, et me fait sentir des supplices infernaux.... Tu pries pour moi, Thirza! ah! vœux téméraires, où tout au moins superflus! Non, Dieu ne sauroit exaucer de telles prieres; il est juste.... La voilà qui se retire du tombeau de son époux massacré. Ah! oserai-je, malheureux que je suis, me traîner sur ses pas, verser des larmes de la plus profonde douleur sur ses traces? Non.... retire-toi, barbare! de cet épouvantable monument de ta fureur; éloigne-toi de cette sainte contrée: fuis, scélérat! » Il dit, et se retira saisi de frayeur. Il fuyoit, mais il s'arrêta bientôt; et plein de désespoir, joignant ses mains baignées de larmes, il s'écria encore : » Mais je ne saurois fuir? et comment le pourrois-je? Ah! Méhala! ah! mes enfans! comment pourrois-je vous fuir pour jamais, et ne pas me rouler dans la poussiere devant vous, devant toi sur-tout, Méhala? peut-être verseras-tu des larmes de compassion sur moi; peut-être me béniras-tu encore.... Hélas! que dis-je?....

Maudit de Dieu, que me servira dorénavant ta bénédiction ? Hais-moi, maudis-moi plutôt, mon forfait le mérite ; alors enfin je fuirai, chargé de ta malédiction, et de celle de toute la nature. O désastre ! ô désolation infernale, inexprimable !..... Non, encore une fois, je ne saurois fuir. Épouse aimée, enfans chéris, il faut que je déplore ma misere devant vous, que je me traine devant vous dans la poussiere, et ensuite, oui, ensuite je fuirai. » A ces mots, Caïn passa à quelque distance du tombeau, et s'avança vers sa cabane. A chaque pas il s'arrêtoit, encore incertain de ce qu'il devoit faire, et arriva, enfin devant la cabane. Il y resta longtemps pâle et tremblant. A la fin il se hazarda, en hésitant et chancelant, à passer le seuil de la porte.

Méhala étoit assise au fond, à la pâle lumiere de la lune, plus pâle elle-même que cet astre, quand il est enveloppé dans des nuages ; elle pleuroit et se désoloit sur son lit solitaire, et ses enfans sanglot-

toient autour d'elle. A la vue de son époux, elle jeta un cri aigu, et tomba évanouie sur sa couche; ses enfans éplorés accoururent, et firent à ses pieds des clameurs lugubres. » Mon pere ! hélas !.... mon pere ! crioient-ils : » ah ! console notre mere affligée : » hélas ! quelle désolation s'est introduite dans nos cabanes ! Ah, mon » pere ! sois-nous le bien venu dans la » maison : que tu as tardé long-temps à » rentrer ! » Tel fut l'accueil qu'il reçut de ses enfans. Il chanceloit au milieu d'eux, et ses larmes coulpient sur leurs têtes. Le serrement de son cœur ne lui permit pas de répondre ; il tomba sur la poussiere aux pieds de son épouse ; ses enfans redoubloient leurs cris autour de lui, et Méhala s'étant réveillée, vit comme son époux se traînoit auprès d'elle, et mouilloit le sol de ses larmes. » O Caïn, Caïn ! s'écria-t-elle, et poussant des cris lamentables, elle s'arrachoit les cheveux. » Méhala, lui dit Caïn d'une voix entrecoupée, en la regardant douloureusement, » ah ! par-

donne-moi, si j'ose, meurtrier de mon frere et du tien, si j'ose pleurer encore une fois devant toi, me traîner dans la poussiere à tes pieds. Ah! je t'en conjure, accorde-moi cette foible consolation, la derniere que je puisse espérer dans mon malheur, qui n'a point d'égal. Ah! ne me maudis pas, Méhala; je ne veux que ramper devant toi sur la terre, après cela je fuirai; j'irai me cacher à moi-même dans des régions désertes, maudit de Dieu, suivi de supplices inexprimables. Ah! ne maudis pas, ô Méhala, ton malheureux époux! — Ah! Caïn, lui répondit-elle, pénétrée de la plus vive douleur, meurtrier du meilleur des freres, il faut encore que je te reconnoisse pour mon époux! malheureux! qu'as-tu fait? » Caïn lui répondit en jetant sur elle des regards plaintifs, des regards qui exprimoient toutes ses souffrances. » Ah! fatal moment où un songe imposteur m'a déçu. Hélas! je voulois garantir ces enfans que voici, d'un avenir funeste, et je l'ai tué. Maudit mo-

ment ! j'ai tué le meilleur des freres. Et maintenant.... ce forfait horrible va me tourmenter éternellement ; il attache à mes côtés les supplices de l'enfer. Oublie-moi, Méhala ; oublie ton époux ; mais seulement abstiens-toi de me maudire. Tout à l'heure je vais fuir ; je te quitte pour jamais ; ô mon épouse, et vous, mes enfans, je vous quitte pour jamais, chargé de la malédiction de Dieu. » Les enfans se lamentoient autour de lui, et levoient leurs mains innocentes vers le ciel ; Méhala se laissa tomber sur son époux. » Reçois ces larmes, reçois ces expressions de la compassion la plus vive, dit-elle en pleurant sur lui ; tu veux fuir, Caïn, tu veux fuir dans des régions désertes ; ah ! comment pourrois-je demeurer dans ces cabanes, tandis que, solitaire et abandonné, tu te désolerois loin de moi ? Non..... Caïn, je veux fuir avec toi, à tes côtés. Comment pourrois-je te laisser privé de tout secours dans les déserts ? De quelles cruelles inquiétudes ne serois-je pas tour-

mentée? Le moindre son que j'entendrois retentir autour de moi dans la nature, me saisiroit de peur et d'effroi : peut-être est-ce lui, dirois-je; peut-être se lamente-t-il, privé de tout secours, dans les angoisses de la mort. » Elle dit, et Caïn porta sur elle des regards troublés..... » Dieu! qu'entends-je?.... Est-ce toi, Méhala? Non, ce n'est pas un songe; c'est toi-même..... O Dieu! quelles consolantes paroles! Non, Méhala; c'est assez pour moi que tu ne me haïsses pas, que tu ne me maudisses pas. O femme vertueuse! faudra-t-il que tu portes avec moi le châtiment du plus grand des crimes? Ah! reste ici dans ce séjour sanctifié par la vertu, où habite la bénédiction; non, il ne faut pas que tu sois malheureuse avec moi. Oublie un malheureux qui, maudit de toute la nature, n'a point de lieu pour son repos : oublie-le, mais ne le maudis pas. Non, Caïn; je veux fuir avec toi, lui répondit Méhala; je veux te suivre avec nos enfans dans les déserts, me désoler

avec toi, porter une partie de ta misere : ce sera autant de soulagement pour toi. Je mêlerai des larmes de compassion à tes larmes de pénitence ; à tes côtés mes prieres s'éleveront vers Dieu avec les tiennes ; et nos enfans prosternés autour de nous, joindront leurs vœux aux nôtres. Dieu ne dédaigne pas le repentir du pécheur. Je veux fuir avec toi, Caïn. Sans cesse nous gémirons ; sans cesse nous prierons devant Dieu, jusqu'à ce qu'enfin un rayon de consolation vienne de la part du souverain Juge, justifier notre confiance.... Espere en Dieu, Caïn ; il exauce la priere du pécheur pénitent. »

» O toi, s'écria Caïn, comment dois-je te nommer?.... tu es pour moi comme un saint ange. Quelle consolation porte ton flambeau dans l'obscurité de mon ame! Méhala, ô mon épouse! j'ose maintenant t'embrasser. Hélas! que ne puis-je t'exprimer mes sentimens! Non, l'embrassement le plus ardent, toutes mes larmes ensemble ne le peuvent pas. »

A ces mots, Caïn la serra contre sa poitrine. Il ne pouvoit suffire à tout l'amour, à toute la reconnoissance qu'elle lui inspiroit. Il ne quitta son épouse un instant que pour aller embrasser ses enfans; il revint aussi-tôt à elle, pour lui réitérer les démonstrations de sa gratitude. Cependant cette tendre mere essuya ses larmes, prit le plus jeune de ses enfans dans ses bras, s'appuyant sur son époux; et l'autre marchoit à côté du pere, tandis qu'Eliel et Josia marchoient gaiement devant lui. Ils sortirent ainsi tous ensemble de la cabane: Méhala regarda encore autour d'elle en pleurant. Soyez bénie, ô famille désolée que j'abandonne; soyez bénie: bientôt je viendrai vous retrouver des lieux où nous aurons bâti notre cabane, vous demander votre bénédiction, pour moi, pour mon époux, et solliciter son pardon. A ces mots, elle regarda encore les cabanes; et donnant un libre cours à ses larmes, elle se tut: en cet instant, des exhalaisons plus balsamiques que toutes les fleurs du

MAR 7 - 1941